

@

Jean RODES

LE
CÉLESTE EMPIRE
avant la Révolution

Le Céleste Empire
avant la Révolution

à partir de :

Dix ans de politique chinoise

LE CÉLESTE EMPIRE AVANT LA RÉVOLUTION

par Jean RODES (1867-1947)

Bibliothèque d'histoire contemporaine, Librairie Félix Alcan, Paris, 1914,
238 pages.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
avril 2022

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre I : Au Yunnan.

Chapitre II : Dans la Chine du Sud.

Chapitre III : Dans le bassin du Yangtsé.

Chapitre IV : Au Hounan.

Chapitre V : Pékin et la situation générale.

Chapitre VI : La situation, l'attitude et l'opinion des étrangers.

AVERTISSEMENT

@

Après avoir consacré deux livres antérieurs à l'analyse de la politique du gouvernement de Pékin depuis la guerre russo-japonaise et à l'exposé des faits qui ont précédé la chute de la dynastie mandchoue, l'auteur croit devoir, avant d'aborder la Révolution et son aboutissement actuel, tracer un tableau de l'état général de la Chine à la veille de ces grands événements. Aussi bien, poursuivant l'enquête à lui confiée par la société de Géographie et le ministère des Colonies, il parcourait de nouveau les provinces de l'empire du Milieu quelques mois avant qu'éclatât ce soulèvement dont il eut également la bonne fortune de pouvoir suivre les diverses péripéties. Il a donc pu, durant cette période capitale, étudier sur place le mécontentement des populations, l'affaiblissement de l'autorité, les causes nombreuses d'anarchie et de misère qu'il avait eu déjà l'occasion de signaler, il est vrai, mais qui avaient atteint cette fois, et sous des formes nouvelles, un inquiétant degré d'aggravation. Le lecteur trouvera, dans ce volume, le détail de toutes ces observations qui donnent, au récent bouleversement du plus vieil empire du monde, son exacte portée et sa véritable signification.

CHAPITRE I

AU YUNNAN

Aspects. — Les réformes. — L'esprit anti-étranger. L'anarchie politique et administrative.

@

p.003 Quelle était la situation des provinces de Chine durant le mouvement constitutionnel dont j'ai, dans un livre précédent ¹, indiqué les manifestations les plus caractéristiques ? Je visitai justement quelques grands centres de l'empire, en 1910 et 1911, au moment le plus aigu de la crise et je pus y faire des constatations intéressantes, relatives surtout au progrès de la dé cristallisation que j'avais signalée trois années auparavant.

Je commençai par le Yunnan. Après un arrêt au Tonkin, j'allai à Yunnanfou par le chemin de fer qu'une compagnie française venait de terminer à p.004 travers une région très accidentée et très difficile. Le voyage se faisait en trois jours, avec halte, la nuit, à Laokay, sur la frontière et à Amitchéou, au-delà de Mongtzeu.

Dès l'approche même de la capitale provinciale, la vue ne cessait d'être frappée par les contrastes les plus violents. Les formes les plus anciennes, les plus étranges, voire les plus répugnantes de la vie céleste subsistaient à côté des récentes nouveautés et améliorations, formant le plus baroque et le plus déconcertant mélange qui se pût concevoir. Déjà, dans la grande plaine qui précède Yunnanfou, le chef de train m'avait montré un bouquet d'arbres situés à une cinquantaine de mètres de la voie et aux branches desquels on suspend, ficelés dans des nattes, les cadavres des enfants morts en bas âge. Un grand nombre de ces macabres paquets se distinguaient très nettement. Cet usage est dû à la croyance des Chinois que la terre est trop lourde aux esprits de si jeunes défunts. Les suspendre ainsi doit du reste être

¹ [La Chine et le mouvement constitutionnel.](#)

Le Céleste Empire avant la Révolution

considéré comme un raffinement et une attention particulière, car en bien d'autres endroits on se borne, ainsi que je l'ai autrefois noté, à les déposer dans les champs. Aussitôt après, un camp avec des casernes toutes neuves et des ^{p.005} troupes qui manœuvraient à l'allemande, sur un vaste terrain d'exercices, attiraient le regard et faisaient oublier ce lugubre spectacle. Un peu plus loin encore, on saluait au passage une de ces bonnes vieilles routes du Céleste Empire dont les ornières profondes, tracées par le séculaire roulement des chariots à roues pleines, et les rainures transversales, creusées par le sabot d'innombrables générations d'animaux de trait, rappelaient pour la commodité de la marche les ahurissantes trouvailles d'un Luna Park.

La ville, que je traversais quelques instants plus tard, en chaise, offrait aux regards les mêmes oppositions inouïes de délicatesse et d'horreur que l'on retrouve partout en Chine, avec cette nuance cependant que Yunnanfou étant au cœur d'un pays d'émigration ressemble plutôt, par son caractère pauvre et fruste, aux marches-frontières de Mandchourie qu'aux autres grands centres de l'empire. On suit assez longtemps une rue de faubourg bordée de misérables boutiques, de restaurants poisseux aux effroyables odeurs, fades et rances, de mangeaille chinoise, suivis de maisons de thé sordides et de friperies inimaginables. On va au pas saccadé des porteurs, dont les cris incessants font déferler à droite et à gauche une ^{p.006} foule grouillante que ses épais vêtements d'hiver, ouatés, vernis d'antique crasse, font paraître plus haillonneuse. Curieuse foule d'ailleurs, pittoresque et bien caractéristique, quoique composée surtout de campagnards et de coolies. Il n'y avait parmi elle aucun de ces Chinois à la Nick Carter, dont il existe tant de spécimens dans les ports du sud et qui ont promené, sous la casquette de voyage, leur tresse huileuse et leur inquiétante figure aiguë dans les enfers jaunes de Frisco et du Transvaal. On n'y voyait, à des milliers d'exemplaires, que le puéril et placide visage anonyme de l'innombrable race, marquée au seul coin uniforme des millénaires « Cent familles », que ce fussent des citadins au chef recouvert de la barrette noire à bouton rouge ou des paysans

Le Céleste Empire avant la Révolution

coiffés les uns de la calotte grasseuse à oreillettes rondes, les autres de ce feutre à bord très relevé par derrière et rabattu en pointe sur le front, qui ressemble d'une manière si étonnante au bonnet de Louis XI.

On pénètre dans la ville elle-même par la classique double porte à triple toiture de toutes les murailles célestes, et on s'engage dans la rue du Sud. Cette voie, très longue et très droite, est la grande artère centrale. Elle est ornée de deux arcs de triomphe de l'art pékinois le plus pur, et ^{p.007} coupée, vers le milieu, par les rues de l'Est et de l'Ouest, car Yunnanfou, capitale provinciale où abondent les yamens de hauts mandarins et les belles pagodes, a à cet égard l'allure régulière des cités du Nord. Par contre, les magasins sont minuscules et misérables et feraient même l'impression d'un infime commerce de village, si les innombrables tablettes verticales à laque noire rehaussée de caractères d'or ne décoraient, d'un bout à l'autre, la rue, de leur pavoisement rigide et comme funéraire.

La cohue était, là, aussi loqueteuse qu'à l'extérieur. C'était toujours, s'écartant aux cris impérieux des porteurs ployés sous le double plateau du bambou en balance sur l'épaule, la même truandaille craintive dont les yeux bridés me regardaient au passage avec la curiosité la plus intense. Entre les jambes des passants se glissaient les habituels chiens galeux qui finissent souvent en saucisses, parmi les canards laqués et les rats tapés, aux puants étalages des rôtisseurs. Des mendiants de cauchemar exhibaient des plaies purulentes. Parfois, je croisais, précédée du parasol à frange rouge, la chaise verte de quelque mandarin, ou, en équilibre laborieux sur leurs pieds déformés, un groupe de femmes aux blouses ^{p.008} et aux pantalons de jolies nuances vives, mais dont les joues très plates étaient outrageusement fardées. J'allais ainsi, reprenant peu à peu contact avec les choses de Chine, lorsque soudain s'offrit à ma vue un spectacle hideux que l'on m'excusera cependant de décrire, car il donne une note essentiellement, profondément chinoise : une jeune mère, assise sur un escabeau, devant une boutique, soulevait un bébé demi-nu dont elle repliait les jambes, et avec une sérénité parfaite, recevait sur ses

Le Céleste Empire avant la Révolution

genoux une effroyable déjection infantile qu'un chien avide dévorait au même instant. Nul d'ailleurs n'y prenait garde. Plus loin encore, on entendait, venant d'une maison au magasin fermé, mais dont la baie de l'unique étage brillait sur la rue, un affreux tintamarre de gongs, de cymbales, de tambours et de pétards, destiné sans aucun doute à effrayer de malfaisants esprits. Dans l'éther très pur du ciel, on entendait aussi, sans arrêt, le bourdonnement très particulier et très fort produit, au contact de l'air, par les petits tubes de bambou qu'avec leur ingénieuse malice, les Chinois attachent à la queue des pigeons, pour en éloigner les rapaces vautours.

Tout cela, auquel il faut joindre la terrible odeur de suint aigre et suri des peaux jaunes, ^{p.009} aggravée d'émanations putrides, c'est de la vieille Chine, à la fois horrible et charmante, que je connaissais déjà. Pourtant, tandis que je continuais ma route interminable au balancement rythmé de la chaise, tournant à gauche, puis à droite, prenant enfin la rue du Nord, dans le voisinage de laquelle se trouve le consulat de France, je remarquais des choses nouvelles qui, du moins il y a trois ans, n'existaient qu'à Pékin, Tientsin et Canton. À tous les croisements, un policeman vêtu d'un uniforme à l'européenne stationnait devant une guérite. Certes, l'homme, mal fagoté, avait l'air gauche et était sale, mais sorti d'une école spéciale, il assurait du moins un service d'ordre régulier. Chose plus extraordinaire encore, des balayeurs, un brassard à la manche, veillaient à la propreté constante de la chaussée et enlevaient à tout instant le crottin que le passage des chariots à buffles déposait sur les dalles. Il est vrai que les rues moins importantes restaient, ainsi que je l'ai constaté par la suite, dans un état fort malpropre, et que dans les grandes voies mêmes, qui étaient l'objet de tant de sollicitude, la rigole couverte, sorte de minuscule égout sans écoulement, pleine d'une eau stagnante et fétide, empoisonnait l'atmosphère ; mais en se souvenant de l'innommable ^{p.010} pourriture antérieure, on était agréablement surpris par ce semblant de nettoyage.

*

Le Céleste Empire avant la Révolution

Il avait d'ailleurs été fait au Yunnan, depuis 1907, dans la voie des réformes, des tentatives plus sérieuses. Cet effort n'avait rien qui dût surprendre. Il était non seulement le résultat de la participation, qu'elle le voulût ou non, de plus en plus active de la Chine au mouvement mondial, économique et politique, mais il était dû encore à un véritable instinct de conservation, à un double sentiment de défense, contre la tyrannie mandarinale d'une part, de l'autre contre les étrangers. Il se pouvait aussi que le réformisme officiel eût été stimulé par la nécessité de lutter contre les menées révolutionnaires, qui, on le sait, avaient tout particulièrement visé le Yunnan. Il était du reste un fait que l'ancien esprit *kéming*, surtout auparavant antimandchou et antimandarin, était depuis deux ans changé en un vif sentiment xénophobe et en un chauvinisme exaspéré. Quoi qu'il en soit, voici à grands traits ce qui avait été accompli dans les différents ordres ^{p.011} d'idées, sous l'énergique impulsion du précédent vice-roi Sié Liang :

En matière d'enseignement, on avait créé, du moins à la capitale et dans les préfectures, les écoles prévues par les règlements de 1914. Il y avait, à Yunnanfou : huit écoles primaires, une école moyenne, une école supérieure, une école normale supérieure. Il y avait en outre une école d'agriculture, une école industrielle et une école de filles. On avait donc fait un réel effort, mais cet enseignement souffrait des mêmes insuffisances qui étaient celles des nouvelles écoles modernes de Chine trois ans auparavant. On manquait toujours, pour les sciences occidentales, de professeurs compétents, et le niveau des études était très loin de correspondre au degré des divers établissements d'instruction. L'enseignement supérieur, par exemple, équivalait tout au plus à un bon enseignement primaire.

La réforme de l'opium avait été traitée au Yunnan avec une rigueur particulière. Alors que les décrets impériaux n'interdisaient l'usage de la drogue qu'aux fonctionnaires et aux soldats et ne prévoyaient la suppression complète que progressivement et dans une période de dix ans, Sié-Liang avait pris immédiatement des arrêtés d'interdiction ^{p.012} absolue, tant pour la liberté de fumer que pour la culture du pavot. La

Le Céleste Empire avant la Révolution

mesure paraissait d'autant plus extraordinaire que le Yunnan était la province de Chine où cette culture et l'usage de l'opium se trouvaient de beaucoup le plus répandus. Il y avait eu des résistances, mais on avait coupé des têtes, et on ne voyait plus un pied de pavot dans tout le Yunnan central. De la frontière à Yunnanfou, le long de la voie ferrée, nous n'en avons pas vu un seul, dans une région où auparavant on ne voyait que cette culture. À la place, on apercevait des plantations, de canne à sucre, de maïs et autres céréales auxquelles il fallait du temps pour se généraliser et remplacer à peu près un produit d'un aussi bon rapport. Seules, les populations aborigènes du nord, Lolos et Sifans, qui, grâce à leurs régions montagneuses, échappaient à l'action des autorités chinoises, continuaient à faire venir cette plante. De ce fait d'ailleurs la province traversait une grave crise économique. Elle était en quelque sorte et pour assez longtemps ruinée. J'eus l'occasion de causer de cette question avec le grand trésorier, Cheu Tcheng, qui fut longtemps attaché à la légation de Chine à Paris et qui devait être plus tard la première victime de ^{p.013} la révolution à Yunnanfou. Comme je lui manifestais ma surprise de cette rigueur en contradiction avec les décisions de la cour, il me répondit :

« L'usage de l'opium était extrêmement répandu au Yunnan. Tout le monde fumait. Nous avons donc pensé qu'il fallait agir beaucoup plus énergiquement qu'ailleurs, si nous voulions nous mettre au même niveau que les autres provinces et pouvoir ainsi espérer la suppression complète dans les dix années réglementaires. Aujourd'hui, malgré la sévérité de la défense, 50 p. 100 des habitants fument encore, mais c'est déjà une diminution fort appréciable. Nous avons obtenu un autre heureux résultat. Autrefois, dans cette province, les hommes ne travaillaient pas, ils fumaient, et c'étaient les femmes qui semaient le pavot. Actuellement les hommes commencent à travailler aux cultures nouvelles que nous nous efforcerons de développer de plus en plus.

Le Céleste Empire avant la Révolution

Peut-être l'opinion de Cheu Tcheng était-elle trop optimiste, peut-être fumait-on, du moins dans la classe des lettrés et des marchands riches, plus qu'il ne le croyait ou ne le disait. Il était, dans tous les cas, avéré que de puissants personnages de Yunnanfou, de très hauts officiels, ^{p.014} restaient des fumeurs invétérés et n'avaient rien abandonné de leurs habitudes. Il était certain, par ailleurs, que les mandarins continueraient longtemps encore à exploiter la situation et à monnayer leur complaisance. On disait aussi que, dans les campagnes, chaque paysan avait en réserve sa provision de graines, et n'attendait pour la semer que le ralentissement de la répression que l'extrême misère du pays ne pouvait, croyait-on, faire tarder ¹. Pourtant, par la force même des choses, notamment par la très forte hausse que toutes ces mesures ont fait subir au prix de la précieuse denrée, l'habitude de fumer diminuera de plus en plus jusqu'à ne plus être qu'un plaisir d'homme riche et délicat. D'autre part, les générations nouvelles, qui auront probablement, il est vrai, d'autres vices — il y a déjà des tendances à l'alcoolisme, — ignoreront néanmoins celui-là. Et il n'est ainsi pas téméraire de penser que sinon dans dix ans, du moins dans vingt ans, l'opium aura peut-être à peu près disparu de Chine.

*

^{p.015} Comme dans les provinces du Nord et du Centre, la réforme militaire, commencée du reste au Yunnan assez tardivement, en 1907, était l'objet de soins tout particuliers. Sur les deux divisions prévues pour cette province frontière, l'une, la 19^e, était à peu près complète ; l'autre, la 20^e, était à créer. L'infanterie comprenait dès lors 9 bataillons de 500 hommes, dont 6 étaient à Yunnan fou et 3 à Talifou.

La cavalerie, qui devait faire un régiment, le 19^e, était en formation, 3 escadrons existaient déjà, mais ils n'avaient encore qu'une faible partie de leurs chevaux.

¹ C'est ce qui s'est produit au moment de la Révolution ; tous les paysans ont immédiatement mis ce bouleversement à profit pour replanter le pavot.

Le Céleste Empire avant la Révolution

L'artillerie comprenait également un régiment portant le même numéro 19. Ce régiment était composé de 3 batteries de 6 canons Krupp de montagne du calibre 85, ancien modèle ; 1 batterie de 6 canons Krupp de montagne du calibre 75, nouveau modèle ; de 4 mitrailleuses Hotchkiss et 2 mitrailleuses Nordenfeldt, ancien modèle. On attendait incessamment l'arrivée de 36 canons Krupp de montagne, calibre 75.

Le génie comprenait 1 bataillon et le train des ^{p.016} équipages, 1 escadron, avec des chevaux et des mulets de bat et des porteurs.

Il y avait en outre, à Yunnanfou, une école militaire préparatoire, une école d'application d'officiers et une école de médecine militaire qui venait d'ailleurs d'être fermée à cause du manque d'argent. Les élèves de ces divers établissements étaient l'élément le plus turbulent de la capitale et celui que l'on trouvait à la tête de toutes les manifestations dans les moments d'effervescence.

Il y avait aussi un arsenal militaire où l'on fabriquait le fusil Mauser du calibre de 11 millimètres et les cartouches pour cette arme.

À ces forces, s'ajoutaient les troupes auxiliaires de polices diverses disséminées dans la province, surtout au long de la voie ferrée et sur la frontière du Tonkin et dont l'ensemble pouvait être évalué à environ 14.000 hommes.

Enfin, les troupes de la vieille armée comprenant les troupes de l'Étendard vert, les « Braves » et les milices rurales, les unes et les autres n'ayant aucune valeur militaire réelle, mais faisant nombre et pouvant rendre des services très appréciables pour la guerre de partisans, telle que celle que faisaient autrefois les Pavillons Noirs.

Les soldats d'infanterie de l'armée régulière ^{p.017} moderne, que je fus admis à voir manœuvrer au camp du Nord, près de Yunnanfou, me parurent bien dressés, du moins pour les exercices de parade que je leur vis exécuter. On paraissait soigner tout particulièrement, chez eux, la gymnastique, l'escrime à la baïonnette et les signaux à bras avec petits fanions. La tenue et l'attitude des officiers étaient des plus

Le Céleste Empire avant la Révolution

correctes. La caractéristique dominante me sembla être l'exagération de la raideur allemande qui apparaissait visiblement à tous comme le signe le plus évident de la valeur militaire.

Les apparences étaient donc excellentes, mais des tares secrètes graves existaient. Il y avait le manque d'argent qui faisait qu'on allait bientôt se trouver dans l'impossibilité de payer les soldes ; la véritable instruction pratique, pour la guerre, semblait à peu près nulle ; puis l'indiscipline profonde et latente des soldats chinois toujours prêts à se rebeller au moindre prétexte. Le manque à peu près complet de montures et la très mauvaise qualité de celles que l'on avait pu réunir, rendaient en outre à peu près inutilisables la cavalerie et l'artillerie, dans une guerre qui aurait exigé des mouvements tant soit peu rapides.

Malgré ces diverses causes de faiblesse, il n'en ^{p.018} est pas moins vrai qu'à cette époque, ces troupes, par leur nombre et par la bonne préparation de leurs meilleurs éléments, jointes surtout aux forces du Kouangtoug et du Kouangsi, auraient constitué, pour notre colonie du Tonkin, laissée à peu près sans défense, un très sérieux danger. En cas de conflit, on n'aurait pu éviter l'envahissement et l'évacuation de la plus grande partie des territoires qu'il aurait ensuite fallu reconquérir. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, mais ce n'est pas ici la place.

*

L'innovation la plus importante était le Conseil provincial ¹. Cette assemblée, qui avait été formée en vertu du décret de 1908, venait de tenir sa première session. Composée d'environ soixante-dix membres — deux par sous-préfecture — et élue au suffrage restreint et censitaire, elle n'avait que des attributions d'ordre consultatif et de contrôle. Tel qu'il était, avec ses insuffisances et ses tares, inévitables parce qu'elles tiennent à une mentalité ^{p.019} et à des coutumes qui ne se modifieront que très lentement, cet organe nouveau constituait

¹ Voir dans [La Chine et le mouvement constitutionnel, le chapitre sur les conseils provinciaux](#).

Le Céleste Empire avant la Révolution

cependant, nous l'avons déjà dit, pour le Céleste Empire, un réel progrès. Dès ses débuts, au Yunnan comme ailleurs, il est apparu comme un obstacle sérieux aux abus du pouvoir à peu près sans limites des grands mandarins, et l'autorité de ceux-ci s'en trouvait dès lors considérablement diminuée. Un conflit récent, qui avait éclaté entre le conseil et le vice-roi, venait de le démontrer de la manière la plus significative. Le vice-roi, pour supprimer la contrebande du sel, toujours très active, avait eu cette idée assez singulière, d'accord avec le taotai du sel, de diminuer le prix de cette denrée aux frontières et de l'élever à l'intérieur de la province. Les conseillers avaient protesté contre cette mesure et avaient porté l'affaire devant le Trône, par l'intermédiaire de leurs délégués à Pékin. Le gouvernement leur ayant donné raison, le vice-roi avait dû revenir sur ses arrêtés. Ce seul incident suffisait à montrer qu'il y avait tout de même quelque chose de changé en Chine.

Il n'aurait pas fallu pourtant en conclure, comme certains le faisaient déjà par trop bénévolement, que l'empire du Milieu était à la veille de p.020 se transformer en un pays vraiment moderne. Il y avait en effet, à ces quelques améliorations, une telle contre-partie que la Chine doit apparaître longtemps encore à nos yeux comme le plus curieux vestige des époques médiévales.

Et d'abord, comme le reconnaissait le secrétaire d'une légation chinoise d'Europe, dans une lettre qu'il avait adressée au *Temps*, pour protester contre des informations de Canton jugées par lui trop sévères, l'administration était toujours sous le régime du péculat, c'est-à-dire que les fonctionnaires continuaient à tirer de leurs fonctions, et de la manière que nous jugeons la plus délictueuse, tout ce qu'elle pouvait rendre.

On achetait toujours sa charge, non pas peut-être sous la forme brutale d'une transaction commerciale, mais, ainsi que le disait le diplomate chinois, en faisant des cadeaux, ce qui est plus délicat, mais revient absolument au même. Il est superflu d'énumérer toutes les conséquences de pareilles pratiques.

Le Céleste Empire avant la Révolution

Cette étrange bureaucratie, d'autant plus déplorable que ses pouvoirs fiscaux étaient excessifs, faisait de très mauvaises finances. Il n'y avait pas d'argent, malgré tout ce qu'on prélevait de taxes extraordinaires. À Yunnanfou, on avait tout ^{p.021} récemment fermé une école de médecine parce qu'on ne pouvait continuer à en assurer les frais. Le Trésor était presque vide, et on n'aurait pu payer la solde des troupes si le gouvernement, tenant compte de la situation importante de la province au point de vue militaire, n'avait envoyé huit cent mille taëls qui n'allaient du reste pas tarder à être épuisés. Le vice-roi Li Kin Chi, qui avait déjà adressé au Trône une forte demande d'argent — trois millions de taëls — au mois de juin, « pour sauver le Yunnan de la ruine », venait de lui faire, au mois de novembre, un nouvel appel, pour une somme égale.

En réalité, pour toutes sortes de matières importantes, ce mouvement de transformation était une œuvre de pure théorie et de surface. Pour ceux qui n'avaient pas l'expérience du caractère des Chinois, il était d'autant plus facile d'être trompé à ce sujet que ceux-ci savent merveilleusement prendre une attitude et singer les formes extérieures de notre vie publique. Ce sont avant tout des lettrés ; ils ont la manie de la dissertation, de la dissertation pour elle-même, pour l'habile exercice littéraire qu'elle représente, sans souci d'un autre résultat que de susciter l'admiration des ^{p.022} connaisseurs. Ils ont au plus haut degré la vanité puérile des éternels lauréats. C'est pourquoi les juger sur les décrets, les rapports, les articles de journaux, les discours, c'était se condamner irrémédiablement à un rôle de dupe.

C'était tellement vrai que nombre de réglementations nouvelles n'avaient été suivies d'aucune application. En matière judiciaire notamment, en dépit de la réforme du Code pénal et de la suppression du supplice, les anciennes coutumes restaient en vigueur. Deux ans auparavant, à Hokéou, en face de notre poste de Laokaï, à la frontière, on avait pu voir éventrer de prétendus révolutionnaires dont ensuite on

Le Céleste Empire avant la Révolution

avait arraché et mangé le foie ¹. Le général qui avait commandé les troupes impériales, au cours de la tentative révolutionnaire de 1908, ayant dilapidé l'argent de ses soldats et étant mort avant d'avoir été puni ou plutôt avant d'avoir pu se racheter, toute sa famille fut exécutée à sa place, de manière à ce que personne ne pût rendre le culte à son esprit.

À Yunnanfou même, trois mois auparavant, on avait coupé des têtes, suivant les instructions ^{p.023} données, à l'aide de sept coups de sabre. On étranglait couramment partout, malgré les décrets qui ne gardaient, comme mode de mettre à mort, que la seule décapitation. Quant à l'instruction judiciaire par le bambou et les instruments de torture, bien qu'interdite, elle n'avait jamais cessé d'être en usage ². On pouvait en dire autant de bien d'autres édits sur l'esclavage, la vente des enfants, etc.

La constatation la plus regrettable qui s'imposait à l'observateur, était que le Conseil provincial, qui aurait pu être, par une saine compréhension des intérêts pratiques, un facteur de pondération et de sage politique dans les relations avec les étrangers, avait au contraire montré dès le début, à cet égard, les tendances les plus fâcheuses. Bien loin de reconnaître les réels services que la construction du chemin de fer par les Français leur rendait, et subissant en cela l'influence invraisemblable des élèves des écoles, il faisait une opposition aveugle et irréductible à toutes nos tentatives de mise en valeur de la province dont les richesses ^{p.024} restaient inexploitées. Trois mois auparavant, excité par cette jeunesse turbulente et inexpérimentée, il avait pris, à propos des recherches minières du syndicat anglo-français, qui était cependant en possession d'une concession régulière du gouvernement de Pékin et des autorités provinciales, la direction d'un mouvement antiétranger assez sérieux pour mettre quelque temps dans une

¹ Les Chinois sont convaincus que de manger le foie de l'homme, cela donne du courage.

² On avait créé, à Yunnanfou, un tribunal spécial avec des fonctionnaires nouveaux ayant le titre de magistrats, mais ce n'était qu'un tribunal d'appel, la justice continuant d'être rendue par les mandarins sous-préfets.

Le Céleste Empire avant la Révolution

situation critique les quelques Français résidant à Yunnanfou. La population d'ordinaire très calme, impressionnée par les invraisemblables racontars habituels sur les Européens et par des pièces de théâtre où on montrait des Français rouant de coups les coolies annamites, était devenue menaçante. L'ingénieur du syndicat avait reçu le conseil de ne pas sortir de sa demeure parce qu'on voulait attenter à sa vie et la petite colonie française, composée surtout d'employés du chemin de fer, dut se tenir également sur ses gardes. L'habileté et l'énergie du représentant de la France, M. Wilden, finirent par avoir raison de cette effervescence, mais l'alerte avait été assez vive et pouvait du reste se reproduire d'un jour à l'autre, l'hostilité du Conseil et des écoles n'ayant en rien diminué au moment où je me trouvais au Yunnan.

p.025 En dépit de tous nos procédés de bon voisinage, de l'aide et des facilités de toutes sortes que nous donnions à la Chine sur nos frontières, les esprits étaient en effet très montés contre nous. Malgré toutes les faveurs que nous leur faisons pour le transport de leur argent venant de Pékin et de leur matériel, et bien qu'ils y eussent trouvé un moyen de communication beaucoup plus facile et beaucoup plus rapide avec le reste de l'empire, les Chinois nous faisaient même un grief de la construction de la ligne. On allait jusqu'à envisager la possibilité d'une guerre avec la France. Le journal, le *Yunnanjepao*, écrivait :

« La perte des mines des sept préfectures est comme la fin du principe vital des Yunnanais. Le fait d'avoir perdu le chemin de fer du Yunnan au Tonkin est comme la perte du sang et du pouls des Yunnanais. Il ne nous reste plus qu'un espoir, c'est le chemin de fer du Setchoen. Quand il sera terminé, on pourra être à Tchongking en un jour et une nuit. En deux jours et deux nuits, on pourra arriver à Ytchang ; en trois jours, à Han-kéou et en sept jours à Pékin. On pourra ainsi arriver à la capitale de l'empire en dix jours par toutes les voies de Chine. S'il y avait la guerre avec les Français, on

Le Céleste Empire avant la Révolution

pourrait faire venir des ^{p.026} troupes du Setchoen qui, partant le matin, seraient, ici, le soir. Les troupes du Hounan seraient, ici, le lendemain du jour de leur départ. Voilà quel serait le grand avantage de ce chemin de fer. »

Pendant qu'à la capitale un petit groupe remuant entretenait cette agitation et ces grands projets qui eussent exigé un pouvoir fort et un pays prospère, le reste de la province souffrait d'une anarchie qui allait en grandissant. L'autorité des mandarins ne se faisait sentir que par à-coups et procédait alors par de révoltants abus de la force. Sur certains points, les populations se révoltaient, sur d'autres, des bandes de brigands se livraient au pillage et ravageaient les campagnes. Une lettre du Yunnan que publiait, à cette époque, *l'Écho de Chine* est à cet égard très caractéristique.

« Vous avez inséré, écrivait le correspondant, une note concernant les affaires de Tchaotong et celles des frontières Yunnan-Laos-Tonkin. À Tchaotong même, le calme est rétabli. Les troubles n'ont duré si longtemps qu'à cause de l'insouciance du préfet de l'endroit qui, du reste, a été révoqué. La révolte était dirigée contre les mandarins, qui, pour imiter les méthodes ^{p.027} européennes, défendaient la culture de l'opium et augmentaient les impôts. Il fallait donc en même temps débarrasser le pays de la présence de ces diables d'étrangers. Le vice-roi, mis au courant par le consul de France et celui d'Angleterre, demanda des renseignements au préfet, qui se hâta de répondre que le pays était on ne peut plus tranquille. Mais voilà que quelques jours après, le même préfet se voyait débordé et demandait par télégramme au vice-roi des armes et des soldats. Le brave mandarin fut immédiatement cassé par télégramme, tandis que le général essayait de tenir tête aux révoltés. Jamais ceux-ci n'osèrent marcher sur la ville de Tchaotong.

Le chef de la bande menait avec lui sa fille, âgée de quinze ans, laquelle était générale en chef. La pauvre petite, un beau

Le Céleste Empire avant la Révolution

jour, blessée, fut prise par les soldats. Avant que d'avoir la tête coupée elle dévoila le nom des grands meneurs. Avec ces renseignements, il fut facile au général chinois de tomber sur les révoltés et de disperser la bande qui laissa sur le terrain quarante des siens. La révolte était finie. Les mandarins alors, c'est-à-dire le nouveau préfet, le sous-préfet, etc., firent leurs petites affaires. Quelques richards, dont certains n'étaient sûrement pas coupables, furent ^{p.028} condamnés, qui à cinq ans, qui à dix ans. Et c'était là un bon petit commerce chinois. Les missionnaires français et les catholiques, nombreux dans ces parages, n'ont pas eu à souffrir.

Là bas, du côté de Poueulfou, Seumao, la révolte est menée par quelques Tou-sen aborigènes. Tous ces pays de l'ouest du Yunnan sont soumis à la Chine, mais ils n'aiment pas que les Chinois aillent mettre le nez dans leurs affaires. Or, depuis quelques années, le gouvernement provincial envoie là-bas des mandarins remplacer les mandarins indigènes.

De là, ces révoltes incessantes des Tou-sen, fortement aidés de leur peuple. Aussi suis-je très amusé quand je vois le vice-roi du Yunnan écrire sérieusement au Trône :

« Maintenant que le chemin de fer arrive au Yunnan, les étrangers peuvent y pénétrer pour sucer le sang des Yunnanais et les rendre de plus en plus pauvres. Déjà des dizaines de milliers d'indigènes, réduits à une extrême indigence, se sont enfuis dans la Birmanie ! »

Pauvre vice-roi ! croyez-m'en ! si les indigènes vous fuient, c'est à cause des exactions de vos mandarins. Enlevez ces mandarins, et tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes !

Puisque nous sommes dans les révoltes, ^{p.029} restons-y. Ces choses sont au Yunnan à l'état endémique.

Le Céleste Empire avant la Révolution

On signale donc que le bas Yunnan, depuis Suifou jusque Takouatien, est, depuis deux mois, sous le coup de la terreur, visité qu'il est par des bandes de pillards. Un chef du Setchoen, recherché par les mandarins, avait fui au Yunnan. Il fut pris à Téouchakouan et livré au mandarin par le chef du marché. Reconduit en son pays, il y fut tué. Depuis lors, ses amis fort nombreux le vengent. C'est ainsi qu'il y a à peine un mois, ils sont revenus piller le marché de Téouchakouan, à six jours dans l'intérieur du Yunnan, et y ont tué le chef du marché avec toute sa famille, en tout huit personnes. Les mandarins les poursuivent ; mais allez les dénicher dans ces pays de montagnes abruptes !

Votre journal a aussi parlé autrefois d'une révolte à Hoangtsaopa, au Koeitchéou, sur les frontières du Yunnan. La cause de cette rébellion venait de l'interdiction de l'opium et de l'augmentation des impôts.

Les choses se sont vite calmées avec l'arrivée des soldats.

Mais, voilà, ces soldats, au nombre de deux mille, ont été casernés, sur cette même ^{p.030} frontière, dans la sous-préfecture du Quinihien (Yunnan). La raison ? C'est qu'un chef Lolo, appelé Long Tchang Mao, habitant ces parages, est en révolte [?] depuis plusieurs années. Mais remarquez bien que ce chef n'est en révolte que d'après les rapports des mandarins chinois.

Le Long Tchang Mao est riche ; il est en dispute depuis longtemps pour une affaire de succession avec une autre famille de riches Lolos, nommée Ouang. Les « Ouang » au vu et su de tout le pays ont voulu tuer le Long. Celui-ci s'est défendu et a presque tué un des « Ouang », avec quelques dizaines de ses fermiers.

Les « Ouang » voulaient se faire rendre justice par les mandarins chinois. Le précédent sous-préfet de Quini, nommé

Le Céleste Empire avant la Révolution

Tch'en, avait mené l'affaire rondement. Pour ce faire, il avait reçu 1.000 piastres du Long qui restait cependant caché dans ses montagnes. Et l'affaire en était restée là.

Avec le nouveau sous-préfet et le nouveau vice-roi, les Ouang sont revenus à la rescousse. Le « Long » n'ose pas se présenter au prétoire, évidemment... Et on crie à la révolte, etc... »

Cette correspondance si suggestive n'était pourtant qu'un tableau en raccourci de ce qui se p.031 passait depuis des siècles dans les dix-huit provinces du Céleste Empire. Cette mauvaise administration et ces désordres, auxquels le Yunnan avait ainsi une longue accoutumance, n'auraient donc pas eu une bien grande importance s'ils n'avaient été aggravés par l'émiettement de l'autorité ainsi que par toutes sortes de ferments de dissolution et de causes nouvelles de mécontentement qui justifiaient, pour l'avenir, les plus pessimistes prévisions ¹.

@

¹ Voir pour tous ces éléments nouveaux, le livre sur [La Chine et le mouvement constitutionnel](#).

CHAPITRE II

DANS LA CHINE DU SUD

Hong-kong et les contrastes de Canton. — Apparences et réalités. —
Le pays des pirates et des rébellions.

@

p.035 Les provinces du Sud que je parcourus ensuite offraient un spectacle plus déconcertant encore. Dans la grande métropole de Canton surtout, le mélange des innovations et des formes les plus anciennes de la vie chinoise était vraiment extraordinaire. Cette immense agglomération était d'ailleurs d'autant plus passionnante à étudier que tout en étant, par ses relations avec l'Europe, qui remontent à la Rome des Césars, par sa vie trépidante, par le caractère impulsif et audacieux de sa population effervescente, le centre le plus avancé du Céleste Empire, elle restait en effet, p.036 par certains côtés singulièrement archaïques de pourritures et de désordres, la plus chinoise des villes de la Chine.

Il est vrai qu'enfermée dans sa rivière, cette ville ne serait sans doute pas ce qu'elle est si elle n'avait, à quelques heures de bateau, au grand port anglais de Hongkong, une sorte de vestibule ouvert sur l'un des plus étonnants carrefours du globe. Hongkong en effet n'est pas seulement l'un des deux ou trois endroits qui, par le contact des mœurs et des méthodes européennes, constituent, pour le peuple grouillant des Cent-Familles, de véritables laboratoires de transformation, c'est aussi l'un des rares lieux du monde où se rencontrent des spécimens de toutes les races, le creuset où viennent se fondre toutes les civilisations. Et la lorgnette y est bien un point sur la plus large vue panoramique de l'univers. J'en eus, durant l'arrêt que j'y fis au cours de ce voyage, une impression particulièrement vive.

Dans le pullulement du soir, à l'heure où les Chinois viennent, après le travail, regarder curieusement, aux vitrines des magasins de Queen's

Le Céleste Empire avant la Révolution

road, la camelote occidentale, j'ai vu circuler une foule étrangement hybride et nouvelle, car elle n'existait pas trois ans avant. La ^{p.037} plupart des promeneurs étaient vêtus, il est vrai, des habits traditionnels, et portaient encore, tombant d'un crâne largement rasé, la longue tresse coquettement prolongée d'un cordonnet de soie. La casquette de voyage, généralement adoptée, seule modifiait les visages, et changeait l'ancienne attitude rituelle, compassée et précautionneuse, si particulière aux fils de Han, en une moderne désinvolture. Mais les plus impatientes et les plus prétentieux ne s'en étaient pas tenus là. Un grand nombre s'étaient fait raser la tête, tout en continuant à porter le costume national, et beaucoup, surtout de tout jeunes gens, arboraient des complets veston avec d'autant plus de complaisance que pour leur esprit superficiel et puéril, cette défroque européenne était désormais le signe de la supériorité intellectuelle et du nouveau savoir. Ce travestissement était d'ailleurs le plus souvent d'un effet désastreux. Notre vêtement, si peu esthétique et si ingrat, est, pour des Célestes, difficile à porter. Il réclame une manière d'être particulièrement virile et solide qui est le propre des peuples occidentaux et qui est à l'opposé des caractéristiques chinoises. Aussi, tandis que les uns avaient l'air gauche et niais de filles laides habillées en garçons, les plus ^{p.038} âgés, également glabres, avaient, à de rares exceptions près, la mine spleenétique et déconfite de Peters Schlemiels ayant perdu leur ombre.

Un autre type bien différent se glissait pourtant dans cette cohue composite et bizarre : le bricoleur d'Amérique, des mines du Cap ou des docks de Londres, revenu — à la suite de quelles aventures et de quels négoce ? — à son pays d'origine. Celui-là visiblement semblait rompu à nos gestes, notre accoutrement adhérait parfaitement à son corps. Le feutre mou baissé sur les yeux, le col du veston relevé, les deux mains enfoncées à l'anglaise dans les poches du pantalon, il avait l'allure inquiétante et dégagée de ceux qui ont couru toutes sortes de chances. Tout en étant autre que nous, ce n'était déjà plus le Chinois de Chine, mais uniquement un personnage des ports du sud et spécialement de

Le Céleste Empire avant la Révolution

Hongkong, élément pittoresque et mystérieux d'une humanité de transition, par certains côtés si vaine et si caricaturale.

Et quel extraordinaire musée d'ethnographie constituaient les êtres variés qui se coudoyaient à ce rendez-vous des deux hémisphères ! J'en eus, un soir, dans un cinématographe, la plus curieuse vision. Toutes sortes d'Américains et ^{p.039} d'Européens, Anglo-Saxons, Germains, Slaves, Latins, s'y mêlaient aux exemplaires les plus divers de l'Asie ; Chinois et Chinoises aux chignons d'ébène luisant ornés d'agrafes d'or, métis, Macaïstes, Japonais, Malais à calottes de velours, Hindous à énormes turbans pointus ou à tiaras, avec, au milieu de cette assistance panachée, des rangs entiers de soldats à veste rouge et de matelots des navires de guerre en rade, américains, allemands, portugais, anglais, français.

Devant ce public si prodigieusement disparate, les films du cinématographe déroulaient leurs comédies et leurs drames, où il arrivait parfois que la vertu était récompensée, mais où, plus souvent encore, le vice triomphait et qui donnaient alors aux Célestes, avides de les recevoir, de singulières leçons de choses. À Hongkong, grâce à la police anglaise très active, on n'en voyait pas trop les conséquences, mais à Shanghai, me dit-on, on avait dû interdire les scénarios de crimes et de cambriolages, dont l'exécution était, presque aussitôt après, tentée et souvent réussie dans la vie réelle. Il est fort probable du reste que lorsque le Chinois de l'avenir sera affranchi de l'étroite tutelle familiale qui le maintient encore et surtout des terribles pénalités de la ^{p.040} justice traditionnelle, il deviendra, par suite de son ingéniosité, de son manque de notre sensibilité qui paralyse parfois, chez nous, les pires malfaiteurs, un redoutable bandit. Le cinématographe y aura sa grande part de responsabilité. Il commençait en effet à pénétrer dans l'intérieur. À cette époque, dans les deux provinces du Sud, le Kouangtoug et le Kouangsi, il y en avait six ambulants qui, sous la direction d'un Français et pilotés par des Grecs, faisaient tour à tour les centres les plus importants. Pour une grande

Le Céleste Empire avant la Révolution

part, le modernisateur et l'éducateur de la Chine aura été ainsi le cinématographe.

Au cours de cette soirée qui me revient à la mémoire, il ne présenta guère, il est vrai, aux spectateurs, que des scènes d'un haut comique parisien. On y voyait un acteur connu du boulevard présider à un gymkhana exhilarant. Puis, le même artiste, que l'on annonçait sur les programmes en grande étoile, et qui était en train de se faire, devant les publics les plus inattendus, une réputation mondiale, soutenait, dans une salle de restaurant de nuit, un match de boxe sur patins à roulettes, d'une bouffonnerie telle que les Américains de l'assistance en poussaient de véritables aboiements. Et j'avoue qu'il y avait une saveur p.041 particulièrement piquante à voir tous les yeux d'Asiates écarquillés devant ces tableaux d'un ragoût si éminemment montmartrois et d'une fantaisie débridée qui visiblement les stupéfiait.

Mais tout cela, c'était Hongkong, c'est-à-dire un milieu tout à fait spécial, anormal et presque monstrueux, qui ne ressemble à rien d'autre et qui n'aurait même aucun rapport avec la vraie Chine s'il n'y avait tout proche la fourmilière si intensément réceptive de Canton.

*

La métropole de la Chine du Sud subit en effet manifestement l'influence de ce grand port cosmopolite. C'est là que les jeunes Cantonais, qui ont la prétention d'être « dans le train », vont s'initier aux manières européennes. Mais c'est de là surtout que sont venues les idées européennes qui peu à peu se sont infiltrées et ont déterminé le mouvement de décristallisation du formidable et millénaire bloc chinois ¹. Qu'il me suffise par exemple de p.042 dire, pour établir l'influence de ce voisinage occidental, qu'il existait en 1910, à Canton, parmi les jeunes gens des écoles, une « Société du costume européen »

¹ Ce rôle a été rempli aussi par tous les grands ports à concessions étrangères, comme Shanghai, Hankéou et Tientsin, mais Hongkong est le centre européen qui a établi le premier contact sérieux avec la Chine et son influence s'était déjà fait sentir fortement avant la grande insurrection des Taipings, au milieu du siècle dernier. On a même prétendu que le chef de cette rébellion était un adepte de la religion protestante. (Voir *L'Insurrection chinoise*, par Callery et Yvan, Paris, 1854.)

Le Céleste Empire avant la Révolution

et, parmi les jeunes filles, une « Société de l'amour libre ». Certes, c'était le cas beaucoup plus de l'esprit d'imitation, superficiel et outrancier, propre à la jeunesse chinoise ¹, que d'un changement aussi profond qu'on aurait pu le croire dans les idées, mais cela révélait néanmoins tout le travail de destruction qui s'était fait dans certains cerveaux.

Cela suffisait, dans tous les cas, à produire un contraste d'autant plus curieux avec les mœurs anciennes de la masse, que Canton est peut-être, comme il est dit plus haut, la ville de Chine qui a le plus conservé les aspects traditionnels des cités chinoises. L'impression dominante qu'on en rapporte, après l'avoir parcourue, est celle d'avoir erré dans un immense égout. C'est dire qu'on y est très loin de notre civilisation et des conditions de la vie moderne. Qu'on en juge, en p.043 excusant l'horreur du tableau, qu'il faut cependant décrire si l'on veut être exact. Une large rigole est creusée sous la chaussée de toutes les rues, et comme elle n'est jamais récurée, les eaux sales qu'on y jette, par de petits trous pratiqués devant les portes, restent stagnantes, et il s'en dégage des odeurs d'autant plus nauséabondes, que les dalles gluantes qui la recouvrent ont de nombreux interstices et souvent même sont branlantes et menacent de s'écrouler. Des jarres, disposées à cet effet dans certains passages et qu'on enlève rarement, débordent d'une urine fermentée qui inonde le sol et empoisonne l'air. À tout instant du jour, des coolies traversent la foule, portant en balancier sur l'épaule, aux deux extrémités d'un bambou, des récipients de bois pleins de matières fécales. D'anciens amas de détrit^{us}, aux senteurs virulentes, sont entassés dans tous les coins. Un immonde canal, plein d'objets de toutes sortes figés dans une boue noirâtre et puante, serpente à travers la ville. Les maisons branlantes et suintantes de crasse, qui le bordent à pic et qui semblent de la sorte accroupies sur une fosse à ordures, y déversent leur trop-plein. On l'enjambe à diverses reprises, en se bouchant les narines, par des ponts à escaliers

¹ Voir dans [La Chine et le mouvement constitutionnel, le chapitre sur les « Jeunes Chinois »](#).

Le Céleste Empire avant la Révolution

dont de hideux mendiants ^{p.044} accaparent les marches, harcelant de leurs lamentations les innombrables passants.

L'aspect des choses était d'ailleurs d'une étrangeté et d'un archaïsme extraordinaires. Il n'est rien au monde qui puisse donner une aussi vertigineuse impression d'éloignement dans l'espace et dans le temps. On allait dans un rêve éveillé, tandis qu'aux cris des porteurs et à une allure étonnamment rapide, la chaise suivait de longs couloirs sursaturés d'humanité grouillante, et fendait comme une proue de navire, la cohue des piétons, au milieu des glapissements rythmés des coolies courbés sous le bambou.

À l'entrée des rues, un autel était dressé aux génies protecteurs. La double rangée des tablettes de laque noire à caractères d'or faisait un décor d'un exotisme singulièrement religieux. Au seuil des magasins, dans une petite niche, des baguettes de santal se consumaient pour éloigner les esprits malins, et à l'intérieur, où le patron et les commis, impassibles et glabres, avaient la gravité d'officiants, des lumières brûlaient devant l'autel des ancêtres. Certaines façades, couvertes de dorures et ouvragées comme une orfèvrerie précieuse, ressemblaient à de riches sanctuaires. Et pour peu que l'on passât devant quelque boutique de ^{p.045} cercueils, tout cet appareil rituel se corsait d'une note funèbre.

Plus loin, ce sont des boucheries malpropres, des rôtisseries où luisent des canards laqués, des restaurants à bas prix. Le sol est gras d'eau boueuse, de crachats et de sang. L'atmosphère était d'autant plus chargée de relents de cuisines rances, d'encens et d'opium que de tous côtés on préludait, dans la joie, aux fêtes proches du jour de l'an. On affichait aux murailles les traditionnelles formules de souhaits ; on suspendait, au-dessus des portes, de grosses lanternes neuves, toutes brillantes de colle de poisson et ornées, en rouge et noir, des caractères de la longévité et du bonheur.

La vie sur la rivière, d'un grouillement si particulier à Canton, donne une impression d'archaïsme peut-être plus forte encore. Le mouvement

Le Céleste Empire avant la Révolution

y est si intense, il y a une telle circulation de chaloupes, de sampans et de jonques de toutes les dimensions et de toutes les formes, que cette large voie fluviale est pleine d'une humanité aussi dense que celle de la ville ferme. Les plus grandes de ces embarcations sont mises en marche par des procédés d'un mode singulièrement ancien. Il y en a qui sont munies, à l'arrière, d'une roue à palettes qu'actionnent des coolies en pesant ^{p.046} alternativement de tout leur poids sur des pédales rotatives. D'autres sont poussées à la perche par deux équipes qui courent sur les plats-bords. Sur d'autres enfin, munies d'un long avant plat, dix à douze mariniers debout, sur deux rangs, lancent leur rames devant eux, en faisant deux pas en arrière, et les ramènent ensuite par deux pas en avant, avec une puissance, un rythme, une harmonie de geste et une allégresse de chants d'une beauté vraiment antique.

Au long des rives, des milliers de ces maisons flottantes, arrimées les unes aux autres, forment une agglomération qui a son existence propre, son commerce, ses règlements et ses mœurs. De tout temps, le Cantonais en a fait ses quartiers de plaisir. Enfermé, durant le jour, dans les boyaux obscurs et pestilents de la ville, il vient, le soir, y respirer la molle brise qui monte du delta. Tout y est ménagé du reste pour la satisfaction de sa sensualité subtile. Des jonques, garnies de tables et de meubles incrustés de nacre et de marbre, font office de restaurants. Les riches Chinois y donnent souvent des dîners, accompagnés de concerts, et des violons criards, mêlés aux voix de tête aiguës, s'entendent alors de très loin, étrangement adoucis par les eaux. Les ^{p.047} anciens grands bateaux à trois étages, peuplés de « fleurs » au fins minois fardés, n'existaient plus, il est vrai. Détruits, deux ans auparavant, par un incendie, ils avaient été remplacés par d'énormes « public houses » qu'une société composée de riches et honorables négociants de Canton avait fait construire sur le nouveau quai. Mais dans presque tous les innombrables sampans qui faisaient la navette d'une rive à l'autre, de Shameen à Honan, il y avait des fillettes esclaves, achetées aux pirates de la rivière de l'Ouest et qui après avoir

Le Céleste Empire avant la Révolution

godillé, tout le jour, d'un bras robuste, se livraient, la nuit venue, au bénéfice de leur propriétaire, à des jeux plus délicats.

Tout ce piquant mélange de putréfactions et de préciosités, de culte austère et de vie païenne, qui est une caractéristique essentielle des Célestes, était en contradiction parfaite avec toute idée de transformation de la Chine dans le sens occidental.

*

Comme dans les autres capitales provinciales, il y avait eu cependant, en diverses matières, un commencement de réformes. En première ligne, il faut signaler le Conseil provincial qui avait ^{p.048} déjà tenu deux sessions. Cette assemblée devait logiquement, bien que ses attributions ne fussent guère que consultatives, diminuer considérablement, par ses facultés de contrôle, l'autorité des grands et des petits mandarins.

On devait notamment lui soumettre le budget provincial. La méthode employée était du reste assez confuse. Le ministère des Finances faisait son projet et la vice-royauté le sien, et, en dernier ressort, sans doute, le projet définitif devait être arrêté par la discussion devant le Conseil provincial. Voici quel était par exemple, à titre de documents, le budget du Kouang-toung, pour 1911.

Projet du ministère des Finances :

Recettes :	23 201 957 taëls
Dépenses	20 262 273 —
Balance au crédit	2 939 684 —

Projet de la vice-royauté :

Recettes	21.000.000 taëls
Dépenses : contribution au budget général de Pékin	13.000.000 —
Dépenses de la province	11.000.000 —
Déficit	3.000.000 —

La différence dans le chiffre des recettes venait de la suppression toute récente de la ferme des jeux.

Le Céleste Empire avant la Révolution

p.049 Avec ce nouveau système, les petits mandarins ne pourraient plus, comme par le passé, prélever des taxes, à leur fantaisie, dans leur ressort. Toutes les taxes autres que l'impôt foncier et dont les principales étaient celles de l'alcool, du sel et de l'opium devaient être affermées par adjudication.

D'ailleurs, et c'était encore une chose nouvelle, il s'était formé dans beaucoup de villes des *Bureaux autonomes* composés de notables qui géraient les intérêts de la cité et constituaient de véritables conseils municipaux qui devaient, semble-t-il, eux aussi, singulièrement diminuer le champ d'action des mandarins.

Dans le domaine de l'instruction publique, si l'enseignement primaire était encore en grande partie à créer, on avait organisé dans les capitales provinciales du Kouangtong et du Kouangsi et dans les préfectures, à peu près toutes les écoles qui étaient prévues pour l'enseignement moyen et supérieur. Dans certaines, notamment à l'école d'agriculture de Koueylin, capitale du Kouangsi, on avait fait appel à des professeurs étrangers.

La réforme militaire ne semblait pas avoir été l'objet, dans les deux provinces du Sud, d'un p.050 effort aussi considérable qu'au Yunnan. Il n'existait, au Kouangtong, qu'une seule brigade moderne avec cavalerie et artillerie. Un peu avant mon passage on avait acheté une cinquantaine de canons Krupp de montagne dont les troupes ne connaissaient pas encore la manœuvre. Les autorités étaient fières surtout de l'infanterie et elles la montraient volontiers. C'est ainsi que je fus autorisé à assister à ses exercices au camp de Yentak qui est situé à quelques kilomètres de Canton, près de la montagne aux nuages blancs. Les soldats manœuvraient à l'allemande avec une grande application et une régularité parfaite. L'instruction était soignée et très lente. Des soldats de trois mois en étaient encore à la marche individuelle et sans armes. Il y avait, par bataillon, une salle de théories où, me dit un officier, on inculquait aux hommes les notions de patrie, d'honneur, etc. Les appareils de gymnastique, comme à Yunnanfou, étaient nombreux et variés. Individuellement et en dehors de la

Le Céleste Empire avant la Révolution

manœuvre, les soldats n'avaient aucune allure militaire, ils étaient mal vêtus et marchaient gauchement en traînant lourdement les pieds. Dans le rang, grâce à l'ensemble parfait des mouvements et à la grande raideur due à l'imitation ^{p.051} allemande, l'effet qu'ils produisaient était bien meilleur. Les casernements que l'on me fit visiter étaient très bien tenus. Les officiers y avaient leur logement proche de celui de leurs hommes.

À ces troupes, il faut ajouter trente-cinq bataillons, chacun de la force d'une grosse compagnie, qui appartenaient à l'ancienne armée et qui étaient disséminés en grande partie sur la frontière sud du Tonkin. Ces unités devaient être, d'après un projet du ministère de la Guerre, peu à peu modernisées.

Au Kouangsi, la division moderne projetée était très loin d'être complète. Sa création se heurtait à de sérieuses difficultés financières. Les troupes existantes se composaient de trois groupes, forts à peu près chacun d'un régiment, qui étaient casernés, l'un à Koueylin, la capitale provinciale, et les deux autres à Nanning et à la frontière du Tonkin. Les caractéristiques étaient les mêmes qu'au Yunnan et à Canton, car, ainsi que j'ai pu le constater aussi dans les camps du Nord et du Yangtsé, il y a dès à présent, dans toute l'armée moderne chinoise, unité de méthode et d'instruction. À ce point de vue, le progrès réalisé était certainement considérable.

La police avait été également modernisée et ^{p.052} j'ai trouvé à Canton, à Outchéou et dans tous les centres importants, les mêmes policiers en tenue noire à casquette et à bandes et galons jaunes, que j'avais vus à Yunnanfou. Grâce aux écoles de police ouvertes dans les capitales provinciales, leur dressage paraissait uniforme. Et il y en avait un nombre considérable, car on en voyait de tous les côtés, notamment à tous les croisements de rues. Là encore les apparences étaient bonnes.

La réforme judiciaire était peu avancée et très irrégulière. À la fin de 1910, il y avait des tribunaux nouveau modèle à Koueylin et à Outchéou, au Kouangsi, et il n'y en avait pas encore à Canton. On y

Le Céleste Empire avant la Révolution

attendait, il est vrai, des magistrats modernes qui étaient annoncés. Celui d'Outchéou, originaire du Kansou, avait été envoyé de Pékin où se trouvait toujours la grande officine dispensatrice des fonctions. Il est certain que l'organisation de cette nouvelle justice spécialisée allait porter encore une très rude atteinte à la puissance et aux bénéfices des mandarins ordinaires, préfets et sous-préfets.

Le nouvel état de choses se manifestait aussi par la constitution d'associations politiques qui, chose tout à fait nouvelle en Chine, discutaient ouvertement des décisions officielles, exerçaient ^{p.053} une forte pression sur le Conseil provincial, les autorités et le vice-roi lui-même, par des meetings, des campagnes de presse et des manifestations diverses. Telle était, à Canton, la Société du « Self government » qui, bien que de formation récente, avait déjà des ramifications dans tous les centres importants de la province. Son programme paraissait s'inspirer du modernisme et d'un nationalisme souvent excessif. C'est elle qui s'était mis à la tête de la tentative de boycottage anti-anglais, lorsque, à la suite du pillage d'un bateau, les Anglais avaient voulu faire, eux-mêmes, la police de la rivière. C'est elle également qui menait la campagne contre l'opium et contre les jeux. Son rôle pouvait du reste être fort utile, à ce dernier point de vue, quels que fussent la sincérité et le désintéressement, peut-être douteux, on le verra plus loin, de ses meneurs.

*

Certes, voilà un ensemble de réformes qui eût été très impressionnant si on s'en était tenu à des constatations superficielles. Malheureusement, on ne tardait pas à s'apercevoir qu'il y avait, à chacune d'elles, une contre-partie qui l'annulait ^{p.054} presque totalement, en supprimant les heureuses suites que l'on devait en attendre. Quelques faits suggestifs facilitent, à cet égard, la mise au point. Prenons, par exemple, le Conseil provincial. Les vice-rois, qui savaient désormais si bien se servir de ce prétexte pour éluder toutes les demandes étrangères en grossissant alors avec excès l'importance

Le Céleste Empire avant la Révolution

et la puissance de ces assemblées, en réalité s'efforçaient de les amoindrir, en leur refusant même pratiquement les attributions consultatives que les décrets impériaux leur conféraient. C'est ainsi que, pour le budget du Kouangtong, on l'avait soumis au Conseil provincial en bloc, sans qu'aucun article ait été exposé et discuté. Il avait voulu en connaître le détail ; on le lui avait refusé.

Ce conseil avait, d'ailleurs, dès ses débuts, donné des preuves de son manque absolu de sens politique. Il s'était surtout signalé dans le Kouangsi, aussi bien que dans le Kouangtong, par une aveugle xénophobie. Celui du Kouangtong, notamment, avait émis à diverses reprises le vœu que la Chine s'emparât immédiatement de Macao, qui était cependant reconnu comme possession du Portugal par des traités inattaquables et vieux de plusieurs siècles.

p.055 De plus, certains faits récents faisaient craindre que ces organes nouveaux eussent toutes les tares chinoises que l'on reproche aux mandarins. Ainsi, quand la question de la suppression des jeux avait été soumise à l'Assemblée, on sut que tous ceux qui avaient voté pour le maintien, une trentaine, avaient été achetés par les tenanciers des tripots.

Pour si changée que fût la situation des mandarins par l'existence de ces nouveaux organes de contrôle, leur recrutement et leurs pratiques n'en étaient pas devenus meilleurs. Il y avait d'ailleurs une excellente raison à ce que leurs mœurs administratives fussent restées les mêmes, c'est qu'ils continuaient d'acheter leur charge et qu'ils devaient par conséquent s'efforcer de faire rapporter le maximum à ce qui leur avait coûté cher. En 1910, un peu avant mon départ pour ce nouveau voyage en Chine, un homme de science, excellent observateur, momentanément installé à Canton, adressait au *Temps* une lettre dans laquelle il disait :

« Le vice-roi a acheté sa charge pour 800.000 dollars. Cette affaire est considérée comme bonne pour lui et pour son syndicat de bailleurs de fonds.

Le Céleste Empire avant la Révolution

« Pour que notre vice-roi puisse rentrer dans ^{p.056} son débours, il importe que la cour de Pékin ne le démolisse pas trop tôt ; il faut notamment qu'il puisse arriver au terme d'un certain monopole du sel qu'il a institué et qui doit boucler son affaire du coup. Donc, l'hygiène, l'instruction et le développement économique du pays, de même que l'avenir social et matériel de la Chine n'entrent pas dans ses préoccupations. Il est vice-roi afin de servir des dividendes à lui et à ses actionnaires ¹.

Ce haut mandarin, nommé Tcheng Ming Ki, le plus jeune vice-roi de l'empire, était du reste intelligent et énergique et pouvait passer pour un excellent fonctionnaire, mais il était dans la norme de la Chine. Plus tard, au moment de la révolution, après avoir maintenu très adroitement et résolument l'autorité impériale à Canton, alors que l'insurrection était triomphante sur le Yangtsé, il s'enfuit, un soir, emportant par devers lui une somme de six cent mille dollars, reliquat de la caisse publique provinciale.

L'amiral Li, chef de la police de la rivière, qui réprima avec ses hommes plusieurs rébellions des troupes modernes et les tentatives ^{p.057} révolutionnaires d'avril et mai 1910, n'avait aucune origine militaire. C'était un simple civil riche qui s'était offert ce poste particulièrement fructueux à cause de tous les trafics licites et illicites dont il avait la surveillance.

Il en était de même du reste pour les plus humbles fonctions. C'est ainsi qu'on me dit à Ou-tchéou que les veilleurs de nuit, auxquels chaque maison donnait vingt cents par mois, achetaient leur fonction. Le mandarin la donnait aux plus offrants.

Si l'on avait gardé le moindre doute sur la persistance des mœurs mandarinales, un petit incident récent l'aurait dissipé complètement. Au moment où on mettait en adjudication la ferme des alcools pour le Kouangtong, un groupe de soumissionnaires fit une démarche auprès

¹ [Le Temps, 8 juin 1910.](#)

Le Céleste Empire avant la Révolution

du vice-roi pour lui demander d'interdire à ses subordonnés de recevoir ce qu'on appelle là-bas de l'argent noir (*ho in*), c'est-à-dire des pots-de-vin. Ils obtinrent satisfaction et on put lire, sur les murailles de Canton, une affiche du vice-roi défendant aux fonctionnaires compétents d'accepter le *ho in* habituel, ce qui confirmait officiellement l'existence de la pratique, sans être, il était à craindre, assez efficace pour la faire disparaître.

p.058 Avec une pareille administration de mandarins qui, du plus grand au plus petit, ne se souciaient que du business personnel, les finances de province étaient naturellement dans un état déplorable. Le Trésor abusait de sa faculté d'émettre des billets et il en émettait sans se préoccuper d'une encaisse métallique équivalente. En sorte que lorsque, le krach des caoutchoucs à Shanghai ayant eu une répercussion à Canton, la population voulut se faire payer ses dollars papier en dollars argent, il y eut une crise dont la vice-royauté n'aurait pu sortir si elle n'avait eu l'appui des succursales des grandes banques étrangères. Le directeur de l'une de ces banques me dit que l'encaisse de la province était de 90 millions de dollars dont 80 de papier et de monnaie divisionnaire et 5 de gros dollars. Il estimait que la proportion était environ de 2 millions d'encaisse métallique pour 25 millions de dollars papier. Le mauvais état financier s'aggravait de ce que les billets de la banque provinciale ayant été faits au Japon, les auteurs de la gravure continuaient à en émettre secrètement, en sorte qu'une bonne partie de ces papiers en circulation étaient faux, sans qu'on pût les différencier, ni en connaître le nombre. La situation paraissait vraiment inextricable.

p.059 En dépit des efforts faits à l'origine, la réforme de l'enseignement aboutissait à une faillite. On s'était offert un grand luxe d'écoles, mais dans le sud, comme au Yunnan et ailleurs, le niveau des études était extrêmement mauvais. Au Kouangsi par exemple, on avait fait venir des professeurs de Shanghai. Au bout d'un an, pour raisons d'économie, on les avait remerciés et remplacés par leurs élèves. Certains de ceux-ci, après six mois d'anglais, furent chargés d'enseigner cette langue. Il en

Le Céleste Empire avant la Révolution

était de même des sciences, qui se bornaient à des leçons de choses analogues à celles de nos petites classes primaires. La perte de temps causée par l'étude très superficielle de ces matières nouvelles se faisait d'autre part sentir dans l'enseignement de la littérature nationale. L'ignorance à cet égard de la nouvelle génération était telle que le vice-roi de Canton venait de décider de faire passer un examen à tous les nouveaux fonctionnaires pour savoir s'ils étaient capables d'écrire correctement une lettre en chinois.

De plus, la jeunesse apportait, de ces nouvelles écoles, des idées d'indépendance en complète contradiction avec les vieilles mœurs chinoises. Les enfants commençaient à prendre, à l'égard de ^{p.060} leurs parents, une attitude d'insubordination et d'irrespect que, dans nos pays beaucoup plus libres, les nôtres ne se seraient jamais permise. Ainsi, un Chinois très honorable de Canton s'était plaint tout récemment à un de nos compatriotes que son fils, un gamin de treize ans, lui avait notifié que désormais il ne lui obéirait plus et déciderait lui-même de ce qu'il avait à faire, suivant en cela les conseils de son professeur. Le père avait naturellement répondu à cette déclaration par la correction qui convenait.

La responsabilité de cette propension à la révolte incombait en effet aux maîtres improvisés que l'on avait installés professeurs après une ou deux années d'études très superficielles et qui avaient rapporté, de leur contact avec le monde extérieur, à Hongkong ou au Japon, des conceptions fausses de déracinés inférieurs. Ils tranchaient de tout avec d'autant plus de suffisance qu'ils étaient plus ignorants, plus dénués de sens critique et de raison ¹. Avec cette différence qu'ils étaient infiniment inférieurs à nos instituteurs et ^{p.061} beaucoup plus incapables encore qu'eux de discerner les réalités profondes de la vie sociale et les causes déterminantes de l'Histoire, ils assumaient, auprès de leurs élèves, le même rôle fâcheux que certains des nôtres jouent dans nos

¹ Pour beaucoup d'entre eux, il était déjà de mode de combattre la morale de Confucius et le rite des ancêtres, sans avoir, pour les remplacer, rien d'analogue aux principes que nous tirons de la culture gréco-latine et de toute la philosophie du Beau, du Vrai et du Bien qui en découle.

Le Céleste Empire avant la Révolution

écoles primaires. Le libertarisme familial des uns est, pour les Chinois de l'heure présente, aussi dénué de sens et aussi dangereux que l'anti-patriotisme des autres, pour les Français d'aujourd'hui.

L'armée, elle aussi, en dépit des soins dont on l'entourait et de ses réels progrès, avait des tares qui diminuaient singulièrement sa valeur. L'instruction des hommes était réduite aux seules manœuvres du champ d'exercices et n'avait rien de commun avec une véritable préparation à la guerre. Celle des officiers était des plus médiocre. Par exemple, lorsque, quelques mois auparavant, les canons Krupp de montagne achetés par le Kouangsi, étaient arrivés à Koueylin, l'officier d'artillerie chargé de les recevoir, bien qu'il eût fait un stage dans l'armée japonaise, n'avait pu en diriger les essais. On avait dû avoir recours au civil européen représentant la maison allemande.

La gabegie continuait à être aussi librement ^{p.062} pratiquée qu'autrefois. Dans l'un des forts les plus importants de la rivière, en aval de Canton, le commandant vendait sa poudre à Shanghai. Un officier sous ses ordres le racontait comme une chose naturelle.

Mais le vice la plus grave vient de l'indiscipline profonde des soldats qui, au moindre prétexte, se mutinent. Ils ont l'habitude de discuter entre eux les décisions de leurs chefs et l'opinion de la troupe s'oppose souvent à celle des officiers. Ils obéissent ainsi à la tendance irrésistible des Chinois de se grouper et de s'unir pour s'opposer à l'autorité du chef, du patron et de lui imposer ainsi leur volonté, par le refus de service, par le boycottage, par la force du nombre.

Un an auparavant, les troupes de ce même camp de Yentak que j'ai visité se révoltèrent à la suite d'une rixe de soldats avec la police dans Canton. Ils tuèrent plusieurs de leurs officiers et on en vint difficilement à bout. Chose curieuse, cette sédition fut réprimée très vigoureusement par les soldats de la vieille armée, les braves de l'amiral Li. Peu de temps avant mon arrivée, on avait craint une mutinerie nouvelle et par précaution on avait fait enlever les culasses mobiles aux fusils. Pendant ma présence dans le Sud, la ^{p.063} garnison de Nanning, au Kouangsi, se

Le Céleste Empire avant la Révolution

rebella gravement. Les autorités, averties à temps, purent étouffer la révolte en faisant aussitôt couper un grand nombre de têtes. C'est la méthode en Chine, elle est infaillible.

En réalité, tout le monde avait la plus grande méfiance de cette armée moderne, qui paraissait beaucoup plus dangereuse pour ceux qui la commandaient que pour les ennemis du dedans et du dehors. C'était tellement vrai que le vice-roi de Canton, comme celui du Yunnan d'ailleurs, entretenait auprès de lui une forte garde personnelle composée de soldats du vieux modèle beaucoup plus sûrs. C'était aussi le cas des hommes de l'amiral Li, qui à diverses reprises sauvèrent la situation compromise par des tentatives de révolutionnaires.

En ce qui concerne la justice, les nouveaux tribunaux, qui étaient créés dans certains centres, à Koueylin et Outchéou notamment, n'avaient pas plus de succès que ceux qui avaient été organisés en 1907 à Tientsin, lorsque Yuan Chi Kai, alors vice-roi, en fit la première expérience. À Outchéou, on se plaignait très vivement des sentences parfaitement iniques du juge moderne. En réalité, le plus clair résultat de l'organisation de ^{p.064} cette magistrature nouvelle avait été de créer des fonctionnaires nouveaux et d'augmenter ainsi les charges de la population. Ces magistrats en effet ayant, comme tous les autres mandarins, payé leur charge, s'arrangeaient de manière à faire rapporter à celle-ci le maximum et, de leur côté, les sous-préfets, auxquels on avait enlevé la justice et ses profits, entendaient bien se rattraper par ailleurs.

Les décrets modifiant l'instruction judiciaire et le code pénal n'étaient appliqués nulle part. Les enquêtes étaient toujours faites par la torture et les anciens modes de mise à mort abolis étaient toujours en usage. Trois semaines avant mon passage, deux femmes, accusées d'avoir tué leurs maris, avaient été exécutées par la morte lente. On étranglait encore couramment.

On condamnait du reste à tort et à travers à la peine capitale, l'essentiel étant, dans les grandes circonstances, beaucoup moins d'atteindre les vrais coupables que de faire le plus tôt possible tomber

Le Céleste Empire avant la Révolution

des têtes, pour établir tout de suite la suprématie de la force officielle et imprimer, dans le sang, le sceau de sa domination. L'auteur de la lettre au *Temps*, dont il est parlé plus haut, rapportait ce fait typique et qui s'était passé au moment de la ^{p.065} rébellion militaire de janvier 1910 :

« Dans un hôpital étranger situé au milieu de la ville chinoise, un soldat suivait un traitement pendant que ses camarades de régiment étaient en révolte. On afficha partout dans la ville que les autorités donnaient aux mutins deux jours pour se rendre. À l'expiration du délai de deux jours, c'était la décapitation. Le soldat malade n'avait, semble-t-il, qu'à rester tranquillement à l'hôpital, puisqu'il n'était pour rien dans cette rébellion survenue un mois après son entrée, et pendant laquelle il ne s'était pas absenté de l'hôpital. S'il désirait sortir, il lui était facile de prouver son alibi en cas de poursuites. Eh bien, pas du tout ; notre homme quitta l'hôpital sans demander son exeat, se déguisa et partit pour Hongkong. Le lendemain, comme l'on faisait remarquer ce que cette conduite avait d'étrange, un bon connaisseur des choses chinoises répondit que l'insécurité du soldat malade était évidente : il avait eu raison de fuir, attendu que la police locale était seulement exemplaire et sommaire, et que l'on ne s'embarassait pas d'alibis et autres considérations judiciaires dans les conseils de guerre institués à cette occasion. Quelle mentalité que celle qui pousse à fuir sans s'occuper de la question de droit et de justice ! Ce soldat ne ^{p.066} s'est pas dit : « Je suis innocent et ne risque rien à rester ici », non, il a dit : « Il faut fuir, car on décapitera certainement des soldats et je pourrais être du nombre. »

Les Chinois supportent d'ailleurs ces iniquités avec une passivité et une indifférence déconcertantes. Ils semblent bien qu'ils n'aient, de la justice, qu'une notion très embryonnaire.

Une des réformes les plus décevantes était sans contredit celle de la police. Il n'en était pas en effet qui offrît des résultats plus négatifs

Le Céleste Empire avant la Révolution

sous une apparence plus brillante. À Canton, il y avait, comme je l'ai dit plus haut, un grand luxe d'agents nouveau style, mais cette police inspirait si peu de confiance à la population que les rues commerçantes et les guildes avaient conservé leur police privée et le spectacle était piquant de voir les deux personnels faire leur service côte à côte. Il était même arrivé, à plusieurs reprises, que les représentants de la police privée avaient arrêté pour quelque méfait des hommes de la police officielle.

La sécurité n'était certainement pas plus grande qu'autrefois. Les riches boutiques étaient toujours barricadées au milieu du jour par des portes à gros barreaux à claire-voie et l'on vivait, ^{p.067} en pleine ville, sous la menace d'un pillage toujours possible.

Cette police nouvelle du reste, qui coûtait fort cher au budget de l'État et de la province depuis qu'elle était rattachée au ministère de l'Intérieur, n'était pas, comme on pourrait le croire, gratuite pour les particuliers. Les policiers, comme tous les autres fonctionnaires de l'empire, estimaient que leur fonction devait leur valoir d'autres bénéfices que leurs simples appointements. Un étranger, qui avait loué une petite maison dans la ville indigène, au faubourg de Honan, me racontait que le mandarin de la police prélevait cinquante cents (environ 1,25 fr.) par maison et par mois. Lui avait refusé de verser cette taxe supplémentaire et indue, mais finalement il l'avait payée double, son propriétaire, auquel le policier s'était alors adressé, lui ayant augmenté mensuellement son loyer de un dollar. En somme le contribuable ne bénéficie de l'organisation gouvernementale, qui lui coûte déjà cher en impôts, que s'il s'en offre ensuite en détail les avantages contre espèces sonnantes. Ainsi toute l'administration est transformée en une énorme affaire et le citoyen n'est plus qu'un consommateur qui doit constamment passer au guichet.

*

^{p.068} Le plus clair résultat de toutes ces réformes avait été que les charges des populations s'étaient ainsi trouvées accrues dans

Le Céleste Empire avant la Révolution

d'énormes proportions. On avait construit des écoles, des casernes, organisé des troupes et des polices modernes beaucoup plus coûteuses que les anciennes, créé des tribunaux, etc., etc. On avait édifié des palais pour les conseils provinciaux qui déjà, par les appointements de leurs bureaux et de leurs membres, exigeaient des sommes importantes. La grande diminution de la culture du pavot et de la vente de l'opium, la suppression des jeux avaient apporté, aux recettes provinciales, une diminution qu'il avait fallu compenser par des contributions nouvelles. Les taxes s'étaient multipliées d'une façon extraordinaire. On payait sur tout, sur la viande de boucherie, les poulets, les canards, les porcs, les poissons, le bois de chauffage et de construction, etc. ¹ À tout cela, s'ajoutait, sur toutes choses, l'inévitable commission, le *squeeze* du mandarin.

p.069 Il s'en était suivi naturellement une hausse très grande du prix des matières les plus indispensables à l'existence ; en première ligne du riz. Un vieux Chinois de Canton disait à un de nos compatriotes que, depuis dix ans, le coût de la vie avait quintuplé.

— Si cela continue, ajoutait-il, on ne pourra aller bien loin ainsi. Avant cinq ans, on arrivera à la division des provinces qui s'administreront et se gouverneront séparément sous la direction d'un grand homme ou d'un groupe oligarchique.

Les faits ont dépassé cette prédiction. Moins de deux ans après en effet, c'était le soulèvement, la chute de la dynastie et la plupart des provinces vivaient à peu de chose près de la manière qu'avait prédite ce vieux Chinois clairvoyant.

On se doute du degré d'effervescence auquel une crise aussi profonde et aussi générale, aggravée encore par un affaiblissement très sensible de l'autorité, avait pu porter une population déjà naturellement agitée et frondeuse. Cela s'était traduit à la manière chinoise par la formation d'associations politiques dont la principale caractéristique

¹ Déjà, en 1907, l'excès des taxes mandarinales, qui étaient montées au nombre de 70, avaient provoqué une grave insurrection, à Kintchéou, au Kouangsi.

Le Céleste Empire avant la Révolution

était qu'elles existaient et faisaient désormais de l'agitation au grand jour, alors qu'autrefois la puissance et les moyens de répression des autorités ^{p.070} mandarinales les forçaient à rester secrètes. C'était le cas de la société du « Self Government » dont il est question plus haut.

J'ai dit l'action utile que ce groupement avait eue dans la question de l'opium et dans celle des jeux, mais, malgré cela, il ne faudrait pas se presser de voir en lui une de ces œuvres de propagande morale et d'excitation au bien du genre de celles qui existent chez nous. Ces sortes de choses sont, en Chine, moins simples et d'une classification plus difficile. Quant à cette association mue surtout par des visées de domination politique et par d'obscurs intérêts personnels, en secrète entente d'ailleurs avec les autorités qu'elle paraissait surtout combattre, elle avait sans doute des fins moins pures. La personnalité même de son directeur suffisait tout au moins à rendre perplexe sur sa valeur véritable. Ce leader était un académicien qui avait mené la campagne contre l'opium, tout en étant lui-même un grand fumeur, et qui avait bataillé contre les maisons de jeux, en étant, au su de tout le monde, un joueur invétéré. Il était connu pour avoir été, de tout temps, l'un des intermédiaires dont les mandarins se servent adroitement pour toucher les pots-de-vin. La population l'appelait d'un sobriquet qui signifie « Crevette ^{p.071} de fleuve ». Mais il ne faut pas croire que dans la pensée de la plèbe, cette appellation signifiait le moindre mépris. C'eût été plutôt le contraire, simplement comme si on avait dit : « C'est un fameux débrouillard ! » Le commandant d'un steamer étranger faisant le service de Hongkong à Canton me dit aussi avoir fréquemment, comme passagers à son bord, des dirigeants de cette société si hostile au jeu et qui allaient eux-mêmes jouer à Macao — le Monte-Carlo d'Extrême-Orient qui se trouve proche de Canton, — les poches pleines de dollars. Tout cela justifiait, on en conviendra, quelque scepticisme.

Mais cette situation déplorable à tous les points de vue de la grande métropole du Sud et de la province était surtout un encouragement pour les révolutionnaires qui y avaient toujours été nombreux, soit qu'ils habitassent Canton même, soit qu'ils y vinsent de Hongkong, du

Le Céleste Empire avant la Révolution

Tonkin et de Singapour. Elle était dans tous les cas de nature à leur rendre l'espoir que l'échec de toutes les tentatives qu'ils avaient faites depuis douze ans avait pu leur faire perdre. Aussi ne tardèrent-ils pas à tenter de nouveau la fortune. Deux mois après mon départ du Sud, tandis que je me trouvais à Pékin, à la fin d'avril, ils tuaient d'abord, p.072 à l'aide d'une bombe, le nouveau maréchal tartare, Fou Hi. Puis, quelques jours plus tard, au nombre de deux cents, armés de revolvers, ils marchaient sur le yamen du vice-roi, tentaient de l'enlever et, n'y parvenant pas, l'incendiaient.

La répression fut plus brutale encore que ne l'avait été l'attaque. Le sang coula horriblement. Le vice-roi, Tcheng Ming Ki fit impitoyablement trancher la tête à tous ceux qui étaient soupçonnés d'accointances avec le *Kéming* ou parti révolutionnaire. Ceux qui sont morts en cette circonstance, après avoir courageusement mis leur vie en jeu dans une aventure qui avait si peu de chances de réussir, sont les plus authentiques héros de la « Jeune Chine ». Donnons-leur en passant le tribut de notre admiration.

*

Mieux que tout encore, l'existence à l'état intense de la piraterie, du vol et du commerce d'enfants montrait à quel point exact en était la modernisation dans cette région si importante de la Chine.

Dans la ville même de Canton, en dépit des polices officielle et privée, le pillage était fréquent p.073 et le banditisme prospère. Il n'était pas rare que, dans les quartiers éloignés, un magasin fût attaqué et dévalisé par quelque bande. Le fait s'était produit deux ou trois jours avant mon arrivée. Au centre même, dans les quartiers les plus animés et les plus commerçants, les boutiques de banque et de soie sont, comme je l'ai dit, barricadées en tout temps, le jour comme la nuit, par d'énormes barreaux en claire-voie. On n'ouvre qu'aux personnes que l'on connaît bien. L'insécurité est d'autant plus grande qu'on ne sait jamais jusqu'à quel point ceux-là mêmes qui sont chargés de protéger l'ordre ne sont pas affiliés aux bandes. Celles-ci, parfaitement

Le Céleste Empire avant la Révolution

organisées, procèdent souvent par des demandes écrites d'argent sous menaces de châtement au cas de refus. Elles ne craignent nullement d'indiquer les personnes et l'adresse où les fonds requis de la sorte devront être versés. C'est en somme une façon de tribut qu'elles prélèvent. Cette espèce d'industrie se pratique surtout à l'époque où je me trouvais dans le Sud, c'est-à-dire dans le mois qui précède la fin de l'année, moment où les usages obligent absolument les Chinois à payer leurs dettes. Les faits de ce genre deviennent alors tellement fréquents que l'on pourrait se demander si des associations ^{p.074} spéciales et passagères ne se forment pas tous les ans dans ce but.

Dans les campagnes et jusqu'aux portes mêmes de la capitale, la situation était bien pire encore. Les attaques de convois de commerce, de fermes et de villages étaient incessantes. Au Kouangsi, la situation était plus déplorable encore qu'au Kouangtong. Un correspondant d'Outchéou écrivait à l'*Écho de Chine* :

« Des bandes terriblement nombreuses et bien armées terrorisent et dévastent toute la région. Les malheureux habitants sont aux abois. Les sept dixièmes, dit le *Kouangsi Sinpao*, sous la menace d'être pillés et massacrés, se sont affiliés aux bandits. Il ne s'agit pas là d'une affiliation purement nominale, en fait chaque famille qui reconnaît et accepte l'autorité de la bande doit verser une cotisation en rapport avec ses moyens d'existence ; cette somme varie entre quatre et trente piastres. »

Un autre écrivait de Koueylin, le chef-lieu de la province :

« Les nouvelles qui parviennent ici et qui sont envoyées des quatre points cardinaux du Kouangsi, sont de plus en plus alarmantes et n'ont pour but que de prier les autorités supérieures d'envoyer d'urgence des troupes pour assurer l'ordre et protéger les populations affolées. ^{p.075} Partout ce ne sont que brigandages, pillages à main armée, meurtres ; on ne peut plus voyager sûrement à moins de se faire dûment escorter et encore n'est-on pas du tout en sûreté avec une escorte de soldats trop souvent disposés à faire cause commune avec les brigands. »

Le Céleste Empire avant la Révolution

Tout cela était d'ailleurs peu de chose comparé à ce qui se passait sur les rivières qui, en l'absence de route, sont les grandes voies de communication pour les marchandises et les personnes. Les pirates y font d'excellentes affaires, car les prises y sont très fructueuses, ces routes d'eau canalisant un trafic d'autant plus important qu'il aboutit à la cité la plus commerçante de Chine : Canton. Les grosses maisons de soie et de banque, il est vrai, ne se servent que de chaloupes armées de petits canons et grillagées de treillis de fer pour empêcher l'abordage, mais la piraterie fluviale est si fortement organisée que toutes ces précautions restent souvent inefficaces. Elle a même, en certains endroits, par la complicité des fonctionnaires, force d'institution. On me cita une sous-préfecture importante de la rive gauche du Sikiang où les bateaux ne s'arrêtaient plus parce que le sous-préfet était, de notoriété publique, d'accord avec les pirates. Dans le haut de la rivière, me ^{p.076} racontait un commandant de bateau, au-dessus de Nanning, les pirates avaient établi, sur un point, un véritable péage pour les sampans et les jonques. Le mandarin touchait, disait-on, sa part et les choses se passaient d'ailleurs avec une régularité et une honnêteté parfaites.

Au début de 1910, un vapeur anglais, le *Tsinan*, ayant été piraté, le commandant et des passagers tués, la surveillance de la rivière avait été, à la demande du gouvernement anglais, considérablement renforcée. Quand je remontai le Sikiang, à la fin de la même année, je pus en effet constater, sur cette rivière de l'Ouest, qui est la grande artère du Kouangtoug et du Kouangsi et sur laquelle la piraterie a toujours été florissante, un grand déploiement de forces policières.

Le petit vapeur français sur lequel je pris passage avait reçu quelques jours auparavant une de ces demandes écrites d'argent dont je parle plus haut. Voici le texte de cette curieuse sommation qui portait la date du 26^e jour de la 11^e lune (21 décembre 1910) :

« Nous avons l'honneur de vous informer que ce billet sert à vous demander de payer, pour rançon de votre société, 8.000 dollars en monnaie de Hongkong, afin de couvrir nos

Le Céleste Empire avant la Révolution

dépenses de la p.077 saison d'hiver. Le manque de paiement sera suivi par des coups de fusil. N'alléguez pas que vous n'avez pas été prévenu. Ledit paiement doit être fait entre les mains de six hommes qui seront vêtus de longues robes rouges, au Wharf Tientse (au bout du nouveau quai près de la gare de Shamsui), le 3^e jour de la 12^e lune (3 janvier 1911), ou, faute de ne pas les voir, ladite somme serait versée à Li A Tim, de la maison du magasin de marbre Man Loong, à Tin Ping street, lequel donnera un reçu. Signé : *Tous les membres de la société de Tung Hsieh à Wongsha (faubourg de Canton)*. »

Naturellement la Compagnie à laquelle appartenait le steamer, ne voulant pas donner cette somme, avisa les autorités qui mirent à sa disposition six soldats armés. Ceux-ci, en cas d'attaque, se seraient comme toujours empressés de se rendre sans combat aux pirates et n'auraient été d'aucun secours, mais ils avaient l'avantage d'engager la responsabilité des mandarins et avec tout ce que j'ai expliqué plus haut, on comprend que cela peut parfois avoir une singulière influence sur la conduite des pirates eux-mêmes. Cette petite garde était donc à notre bord durant mon voyage et j'avoue qu'elle me donnait d'autant moins p.078 l'impression de la sécurité qu'il n'y avait pas, sur le bateau, d'autres blancs que le commandant et moi.

Durant tout le parcours, nous vîmes, au long des rives, d'innombrables jonques de guerre, chargées de protéger la navigation. En réalité, accrochées à proximité de villages sur lesquels elles vivaient, elles étaient une lourde charge pour le pays. La surveillance était complétée par de petites canonnières mobiles qui devaient sillonner la rivière dans les limites qui leur étaient assignées. L'une d'elles nous accompagna pendant deux heures à la fin d'une après-midi, mais, durant la nuit, alors que cette escorte aurait été beaucoup plus utile, nous n'en vîmes jamais aucune.

Le sort de ces pirates n'est pourtant pas enviable. Deux d'entre eux qui avaient été pris, interrogés sur ce qu'ils gagnaient, répondirent

Le Céleste Empire avant la Révolution

qu'ils touchaient 30 cents par jour, avec une part sur les prises, mais que la plupart du temps, cette part ne leur était pas donnée. En somme, le métier n'est bon que pour les chefs et pour les mandarins avec lesquels ceux-ci s'entendent. En outre, quand ces misérables coupeurs de rivières sont pris, comme ils sont trop pauvres pour se racheter, on les exécute impitoyablement. ^{p.079} Quelquefois même, ceux qui les prennent se vengent sur eux de la crainte qu'ils inspirent, en les torturant d'une manière atroce.

Il est arrivé que certains, découverts, à bord de steamers chinois, où ils s'étaient glissés comme passagers, ont été attachés sur des bancs, horriblement suppliciés et finalement éventrés.

Un consul étranger m'expliquait plus tard que les mandarins, bien loin de trouver ces exécutions sommaires répréhensibles, en étaient partisans. L'un d'eux lui en avait, un jour, donné la raison.

« Si on n'exécute pas de suite ces pirates, disait-il, il faut procéder selon les règlements. On les interroge et ils avouent sous la torture. Transportés à la préfecture, ils s'empressent de rétracter tous leurs aveux. On doit alors les ramener à la sous-préfecture et recommencer l'interrogatoire. Ils gagnent ainsi du temps. Et ce n'est pas tout, quand l'instruction est close, on doit, pour pouvoir les exécuter, soumettre leur cas à Pékin. Une année s'écoule ainsi ; quand enfin on leur coupe le cou, on ne se rappelle plus pourquoi et la leçon est perdue. »

Une opération à laquelle ces bandes se livraient plus volontiers parce qu'elle était fructueuse et ne présentait aucun de ces terribles aléas, c'était le ^{p.080} vol et le commerce d'enfants qui était d'autant plus florissant, dans toute cette région, que, par suite de l'existence de l'esclavage, la demande y était très forte. Bien que cet esclavage eût été aboli, depuis trois ans, par plusieurs décrets impériaux, il existait toujours en fait et les coutumes qui lui étaient propres continuaient à avoir force de loi.

Le Céleste Empire avant la Révolution

Les pirates, qui s'approvisionnaient de cette marchandise de choix dans leurs coups de main contre les villages, et qui poussaient parfois l'audace jusqu'à faire des raptés dans les écoles mêmes, l'écoulaient ensuite à des associations constituées en vue de ce commerce. Ce négoce antique se pratiquait sur une vaste échelle dans la région d'Outchéou et le centre en était, me dit-on, le gros bourg de Tushing, en aval de cette ville. Une compagnie occulte dite des « Crocodiles » (Ngo Yu Tang) en avait en quelque sorte le monopole. Elle expédiait les enfants vers Canton, sur les trains de bois qui descendent au fil de la rivière et sur lesquels les mariniers construisent de petites cabanes. Parfois même on en embarque sur les vapeurs qui font le service des passagers et sans qu'on puisse se rendre compte s'ils ont été volés ou s'ils sont avec leurs parents.

p.081 Parfois aussi, ces traitants, d'après ce que me raconta un missionnaire, se servent de ce que l'achat des enfants est en usage en Chine, pour se livrer à une filouterie assez originale. Cela s'appelle « lâcher la colombe » (*Fang péko*) ; on la rattrape après. De complicité avec un père qui prête, dans ce but, son fils, on s'adresse à un brave homme qui, n'ayant pas de garçon, est tout disposé à en acheter un pour l'adopter et assurer ainsi son culte après sa mort. Le gamin vendu, on avise le père qui accourt, accuse l'acquéreur de lui avoir volé son enfant et déclare qu'il va porter plainte au mandarin. Le malheureux, épouvanté, non seulement rend l'enfant qu'il a payé, mais donne encore une autre somme pour n'avoir pas d'ennuis. Le fait venait d'arriver à un des fidèles du missionnaire. Fort de cette protection, le chrétien avait voulu se défendre et l'affaire était venue devant le sous-préfet aux griffes duquel son protecteur avait eu toutes les peines du monde à l'arracher.

La police de la rivière ferme les yeux sur tout ce trafic, parce qu'on lui paie un droit de passage de trois dollars environ par tête d'enfant. Les traitants acquittent d'autant mieux cette taxe qu'ils ont, à Canton, le placement assuré et p.082 rémunérateur de leur marchandise humaine. Le nombre de ces petits esclaves, garçons et surtout petites

Le Céleste Empire avant la Révolution

filles, est innombrable dans la grande métropole du Sud, surtout parmi la population qui vit sur l'eau. Il n'est pas de sampanière (patronne de barque) qui n'en ait trois ou quatre qu'elle achète en bas âge et qu'elle élève ensuite comme de petits animaux de bon rapport.

Quelques mois avant mon passage, une histoire dont eut à s'occuper le consulat de France, établit d'une manière irrécusable l'existence de ce commerce et la reconnaissance formelle, en dépit de tous les décrets impériaux, du droit d'esclavage par le vice-roi lui-même. Un Anglais, représentant de l'« English and American Tabacco C^o », vint, un jour, dire au consul que dix-huit jeunes filles annamites, volées sur la frontière du Tonkin, se trouvaient séquestrées dans une maison de prostitution à Fatchan, gros centre situé près de Canton. Une d'elles, en pidgin français, lui avait expliqué leur situation et l'avait supplié d'en aviser leur protecteur naturel, le consul de France. Celui-ci envoya aussitôt à Fatchan un de ses adjoints qui s'y installa pendant deux jours en voyageur et put ainsi vérifier l'exactitude des faits rapportés. Le consul adressa alors une plainte au vice-roi, en ^{p.083} lui demandant de faire libérer les prisonnières. Ce dernier, pour montrer sa bonne volonté, en racheta lui-même deux qu'il paya 500 dollars chacune et les fit amener au Consulat, en disant que c'était tout ce qu'il lui était possible de faire.

Tel était l'extraordinaire spectacle qu'offraient, quelques mois avant la révolution, aux regards de l'observateur, ces provinces du Sud. Par son mélange de modernisme superficiel et de coutumes singulièrement archaïques, aggravées de misère et de désordre, il était un saisissant symbole de l'état général de l'empire, beaucoup plus près de l'écroulement que d'une régénération.

@

CHAPITRE III

DANS LE BASSIN DU YANGTSÉ

Les transformations de Shanghai. — La situation des provinces. — Crise économique et malaise général.

@

p.087 Shanghai, par ses grandes concessions européennes, par un long contact avec les étrangers et par tous les aspects de civilisation occidentale qu'il offre aux yeux des Chinois, joue, à l'égard des provinces du bas Yangtsé et de toute la Chine centrale, le même rôle initiateur que Hongkong dans le Sud.

Quand on remonte sa rivière, le Wampoo, entre des rives hérissées de cheminées d'usines, couvertes d'énormes ateliers de construction, parmi des bateaux de toutes formes : paquebots, vapeurs de commerce, navires de guerre de toutes les p.088 nations, jonques chinoises aux voiles quadrangulaires, éployées et rigides, armées de lattes de bambou, on a l'impression d'arriver dans une sorte de Liverpool ou d'Anvers d'Extrême-Orient. Ce singulier mélange d'asiatisme et d'aspects d'Europe frappe davantage encore lorsque la chaloupe de transbordement passe devant le bund des concessions. D'innombrables pousse-pousse, attelés de leurs coursiers humains aux jambes nerveuses, aux chapeaux coniques, courent, se croisent, se dépassent, dans un mouvement pressé de fourmilière jaune, sur le large quai bordé d'énormes constructions de styles disparates : banques, offices de Compagnies de navigation, clubs et hôtels, où s'étalent, en orgueilleuse accumulation de pierres, de briques et de fer, la puissance et les rivalités du trafic international.

Sauf les tramways électriques que l'on avait installés récemment en dépit de l'hostilité de la remuante corporation des tireurs de poussettes, on ne distinguait tout d'abord rien de nouveau. La foule avait toujours le même aspect rituel et compassé. Bien que, comme dans le Sud, une campagne pour la suppression de la tresse eût été commencée, on

Le Céleste Empire avant la Révolution

voyait très peu de têtes rases. ^{p.089} Plus rares encore étaient les Chinois costumés à l'européenne. À cet égard, Shanghai était visiblement moins avancé que Hongkong et Canton, par suite sans doute de ce qu'on y sentait davantage l'influence du gouvernement central.

Il y avait pourtant des modifications. Il semblait notamment que les Célestes, si amoureux de plaisirs, ne s'y amusassent plus de la même manière. Je le constatai à une première promenade dans Foochow road. Ce quartier si curieux de la *fête* chinoise n'avait plus en effet le même aspect d'un exotisme autrefois si intense. La cohue n'y était plus, le soir, aussi dense ; presque tous les concerts de chanteuses, qui emplissaient jadis la rue principale du bruit des violons criards, des cymbales et des gongs, n'existaient plus. La grande maison de thé à trois étages avait ses salles presque vides et les innombrables fumeries d'opium étaient fermées. C'était du reste à la fermeture de ces derniers établissements et à l'interdiction de fumer en public qu'était due la transformation. Auparavant, il y avait des lits de fumeur et on fumait partout, au restaurant, au concert, à la maison de thé comme à la fumerie. Entre beaucoup d'autres plaisirs, c'était surtout celui-là que les Chinois de toutes classes venaient y chercher. Du jour où ^{p.090} il n'a plus été permis de fumer que chez soi, on y est beaucoup moins venu.

En revanche, des spectacles forains, tenus généralement par des Japonais et annoncés par d'effroyables sonneries de cuivres, s'étaient ouverts un peu de tous les côtés. On avait aussi construit de nouveaux théâtres, avec des salles vastes et aérées et on y jouait un répertoire moderne. Le cinéma sévissait dans d'autres quartiers.

C'était certes là des changements qui pouvaient navrer les amoureux de l'ancien pittoresque, mais n'étaient pourtant pas aussi profonds que l'on aurait pu tout d'abord croire. Ils ne semblaient surtout pas venir d'une réelle évolution de la mentalité. Par exemple, alors que les nouvelles salles de spectacle étaient à peu près vides, les vieux théâtres étaient pleins à craquer d'un public que l'ancien répertoire, légendaire ou comique, mêlé de chants aigus et d'acrobaties, comblait toujours d'aise.

Le Céleste Empire avant la Révolution

Si, comme autrefois, on ne voyait plus de coolies porter, en courant dans la foule, les petites chanteuses parfumées, assises sur leur épaule et accrochées à leur natte, la vie des innombrables impasses, qui font de Foochow road un labyrinthe inextricable et où les lieux de plaisirs p.091 fourmillent, paraissait loin d'être éteinte. Les nombreux groupes de poupées fardées et fleuries, qui stationnaient aux portes, l'indiquaient suffisamment. On s'y rendait plus discrètement, voilà tout. De même, si on se cachait désormais pour fumer, la passion pour la drogue n'avait pas diminué chez les fumeurs.

Bien plus que des goûts nouveaux et une atténuation de la vie purement sensuelle des Chinois, on sentait en définitive qu'il était passé sur Shanghai une vague de cette contrainte et de ce moralisme morose que l'influence anglo-saxonne apporte avec elle partout où elle prédomine. Cela est du reste, sur les races orientales, sans action réelle et ne peut leur inculquer qu'un rigorisme de façade en parfaite contradiction avec leurs mœurs séculaires et leur nature véritable.

Les ordinaires conséquences du contact avec les étrangers s'accusaient pourtant de plus en plus et commençaient même à se manifester d'une façon très fâcheuse. L'alcoolisme, autrefois inconnu, faisait son apparition. On rencontrait des Chinois ivres. Les rixes, les meurtres et même les assassinats n'étaient plus rares. Les cambriolages, les vols de toutes sortes prenaient une fréquence tout à fait inquiétante. Le cinématographe avait une p.092 grande part de responsabilité dans ces faits. C'est ainsi qu'on s'était aperçu que les exploits de ce genre, révélés bien malencontreusement aux Célestes par des films, étaient presque aussitôt reproduits ou tout au moins tentés. On avait dû, pour cette raison, interdire la représentation de ces scènes. En somme, non seulement l'influence européenne était restée très superficielle, mais les Chinois ne paraissaient aptes à s'assimiler, de notre civilisation, que les tares.

*

Bien que, par suite de l'amour-propre très vif des Célestes, la présence des étrangers eût particulièrement stimulé, à Shanghai, le

Le Céleste Empire avant la Révolution

zèle des modernistes, tout ce que l'on y avait fait dans ce sens était resté de pure forme. On n'avait rien modifié dans un but profond de réforme, mais simplement pour sembler être au niveau des Européens ; aussi était-ce, comme partout en Chine, le triomphe de l'apparence.

Ce que l'on avait fait, pour la Cité par exemple, était parfaitement symbolique de cette méthode de faux-semblant. Avec cette Cité, le voyageur avait, ^{p.093} il y a peu de temps encore, sous les yeux, dès la descente du bateau, un modèle de toutes les hideurs et de toutes les puanteurs spéciales à ce pays. L'égout à ciel ouvert de toutes les villes de Chine, affreux cloaque aux eaux lourdes et stagnantes, plein d'innommables détritrus, emplissait l'air de ses miasmes putrides. Les principales rues mêmes, dont le sol était gras de toutes sortes de déjections, avaient de loin en loin des tas d'ordures aux senteurs virulentes. Si on y ajoute les mendiants exposant d'effroyables ulcères, on comprendra que c'était là soudain une vision de cauchemar. Que cela existât dans ce grand port mondial, aussi européen que chinois, c'était stupéfiant. Aussi, dès qu'il fut question de moderniser le Céleste Empire, les autorités mandarinales sentirent le besoin de nettoyer cette ville où l'on ne pénétrait jamais que le mouchoir sur le nez. Lorsque je m'y aventurai, durant ce nouveau voyage, je trouvai de grands changements. L'égout, recouvert dans la première partie de son parcours, était remplacé par une large voie bien pavée et soigneusement balayée. Sur le trajet qui conduisait à un petit lac et à un grand jardin privé, but ordinaire de la promenade des touristes, les rues étaient débarrassées de ^{p.094} leurs anciennes ordures. Mais, ayant poussé mon inspection plus loin, je ne tardai pas à retrouver l'immonde égout et toutes les saletés, toutes les putréfactions de jadis. Ce n'était pas de jeu évidemment et je n'aurais pas dû dépasser les limites prévues de cette voirie réformée à l'usage des diables d'Occident.

Le spectacle que l'on avait au long du Wampoo, après avoir dépassé le Tonkadou, faubourg maritime de la Cité, donnait bien davantage encore l'impression d'être soudain transporté très loin de toute agglomération européenne, en pleine Chine. Le nombre considérable de

Le Céleste Empire avant la Révolution

sampans et de jonques, qui se trouvaient sur la rive, rappelait la rivière de Canton ou le Han, à Hankéou, avant la destruction de la ville. C'était le même grouillement sur l'eau, mais infiniment plus barbare et plus sale. Un très grand nombre de ces embarcations étaient fixées, plantées dans la vase, boue immonde chargée de toutes sortes de détritiques et, recouvertes de nattes trouées et malpropres, elles semblaient, elles-mêmes, pourries. Parmi l'innombrable marmaille qui vivait dans ce cloaque, beaucoup d'enfants avaient la tête croûteuse et comme moisie. Il y en avait d'ailleurs aussi de délicieux et qui paraissaient plus hardis p.095 et plus malicieux que partout ailleurs. En riant à pleine figure, ils me lançaient les brocards et les lazzis qui sont l'inévitable lot des diables étrangers. Bien que si près de nos concessions qui sont en somme une grande ville occidentale, on eût dit cependant qu'on ne voyait jamais d'Européens dans ces parages, tellement on faisait un succès de curiosité à ceux qui s'y hasardaient. Le passage même d'un tramway qui, depuis quelque temps, y circulait, allant des concessions à la gare de la ligne du Tchékiang récemment ouverte, était impuissant à y apporter la moindre note de modernisation.

Il en était ainsi pour toute espèce de choses et il ne pouvait en être autrement tant que la mentalité elle-même ne serait pas complètement modifiée. Une des réformes pour lesquelles le désir d'égaliser l'Europe se trouvait particulièrement éveillé était celle de la justice. On avait ainsi l'espoir d'arriver à la suppression du droit d'exterritorialité qui blessait vivement l'orgueil chinois. Dans ce but, des ordres avaient été donnés pour la suppression de la torture, l'unification de la peine de mort et la construction de prisons modernes.

« Il y a lieu, disait naïvement un décret de septembre 1907, cité dans un p.096 précédent livre¹, de construire de nouvelles prisons à Tientsin, à Shanghai, au Foukien, au Kiangnan, au Tchékiang, au Kouangtong, dans les ports commerciaux, afin

¹ [La Chine nouvelle, p. 141.](#)

Le Céleste Empire avant la Révolution

de montrer à tous la civilisation chinoise et d'attirer le bon jugement des consuls.

Mais la compréhension même de la justice n'avait pas changé et restait toujours aussi profondément différente de la nôtre, en même temps que complètement étrangère à toute notion d'équité. Un fait qui venait de se passer à Shanghai l'établissait de la plus nette façon. Un riche Chinois avait été assassiné sur le territoire de la concession internationale. L'enquête, menée par la justice européenne avec notre souci d'atteindre le vrai coupable et de ne pas commettre d'erreur judiciaire, avançait difficilement. Au bout de quelque temps, le plus haut mandarin de Shanghai, le taotaï, adressa à la cour de justice de la concession plusieurs lettres dans lesquelles il s'étonnait que les assassins ne fussent pas encore arrêtés et que l'on n'eût pas fixé à la police un délai pour les découvrir.

C'étaient donc toujours les mêmes principes de ^{p.097} justice expéditive et peu scrupuleuse qui prédominaient. Un crime étant commis, peu importe que l'on châtie le vrai coupable, l'important est que l'on coupe au plus tôt une ou plusieurs têtes ¹. Ainsi le veulent à la fois le prestige de l'autorité, l'intérêt et aussi la face du magistrat. Cette face est si sensible que lorsque la non-culpabilité d'un prisonnier vient à être par trop flagrante, on ne la reconnaît cependant jamais officiellement — cela porterait gravement atteinte à l'amour-propre du juge — mais on libère le soi-disant coupable, en lui accordant le « pardon » !

L'enseignement moderne, hâtivement et coûteusement organisé depuis cinq ans environ, voyait, bien que Shanghai en fût un des centres les mieux pourvus, s'aggraver la crise que j'ai mentionnée dans mes précédents ouvrages. À l'Université du Nanyang, qui était cependant, avec celle de Pékin, le plus sérieux effort fait par le gouvernement dans cette voie, l'enseignement scientifique était encore des plus rudimentaires et les élèves, en dépit de leur âge, n'étaient

¹ On sait qu'il a même été fréquemment admis — les mœurs et la conception particulière de la mort chez les Chinois permettant ces substitutions — qu'un innocent prît, contre paiement et promesse de cercueil et de funérailles — la place du condamné.

Le Céleste Empire avant la Révolution

p.098 d'ailleurs nullement préparés à le recevoir. Un ingénieur étranger, qui y faisait un cours de physique et de chimie, déclarait que ses élèves ne comprenaient absolument rien à ce qui leur était enseigné en ces matières. Les meilleurs, disait-il, récitaient imperturbablement les leçons précédentes, mais sans en avoir la moindre intelligence. Aux écoles de degré inférieur, la situation était plus mauvaise encore ; elle était d'autant plus déplorable que les premiers professeurs, peu brillants cependant, avaient été remplacés pour cause d'économies, par de tout jeunes gens, élèves de la veille, n'ayant qu'une notion des plus vagues des choses qu'ils devaient enseigner.

J'ai déjà indiqué comment les études nationales étant d'autre part négligées et délaissées, on aboutissait ainsi rapidement à une ignorance générale, à un manque de culture et d'éducation des plus inquiétants pour l'avenir ¹. Dans toute cette région du Kiangsou, l'une des provinces les plus policées et autrefois les plus instruites de l'empire, on pouvait dire, à cette époque, qu'il n'y avait plus d'instruction sérieuse que dans les établissements étrangers de Shanghai : pour p.099 l'enseignement primaire, chez les Frères de la Concession internationale et de l'école municipale française ; pour l'enseignement moyen et supérieur, au collège des jésuites de Zikawei et dans leur Université, « l'Aurore ».

*

Au point de vue économique, la situation était des plus graves. L'encombrement, à Shanghai, de stocks énormes de marchandises que le trafic né de la guerre russo-japonaise y avait attirés et que la fin du conflit ainsi que le départ des Russes de Mandchourie y avaient en quelque sorte laissés en panne, avait déjà porté un coup très sensible au commerce de ce grand port. Plusieurs banques indigènes avaient fait faillite. On était loin d'être sorti de cette dure épreuve, quand une crise bien plus importante encore, provoquée par la spéculation et le krach des caoutchoucs, était venue soudain, au printemps de 1910,

¹ [*La Chine et le mouvement constitutionnel, chap. Les jeunes Chinois.*](#)

Le Céleste Empire avant la Révolution

accumuler les ruines et bouleverser de fond en comble le marché. Trois des plus grosses banques chinoises, la Cheng Yuen, la Ching Yu et la Chao Kang, avaient sombré, entraînant avec elles un nombre ^{p.100} considérable de firmes moins importantes et de fortunes individuelles. C'était vraiment, pour ce grand entrepôt de la Chine, une catastrophe sans précédent et qui semblait sans remède.

Le gouvernement avait été très ému par cette débâcle. On prétendit même, et c'est ce qui expliquerait l'intervention de Pékin en cette affaire, que des fonds considérables appartenant au régent et au grand conseiller Na Tong s'étaient trouvés compromis dans la banqueroute d'une des maisons citées plus haut, la banque Ching Yu ¹. Quoi qu'il en soit, le Trône avait lancé, au mois d'août, un édit ordonnant au taotaï de Shanghai de faire appel au concours des banques étrangères, en concluant avec elles un emprunt destiné à secourir les banques chinoises. Un emprunt de 3.500.000 taëls fut effectué. En septembre, un nouvel édit autorisait le taotaï à conclure un nouvel emprunt de 2 millions de taëls. On faisait d'ailleurs remarquer, dans la presse, que cette intervention était anormale et ne s'était jamais produite dans l'histoire de la Chine, que pour de rares cas de grandes calamités nationales.

Toute la suite de cette affaire fut à vrai dire ^{p.101} extrêmement trouble, laissant soupçonner la prédominance de gros intérêts privés sur l'intérêt général et les habituelles pratiques de concussion de grands mandarins qui trouvent toujours le moyen de se tailler une grosse part dans les règlements de ce genre. Ce qu'il y a de certain, c'est que les fonds de ces emprunts, destinés à secourir, dans son ensemble, le marché financier chinois, furent presque exclusivement employés à sauver l'une des trois banques défailtantes, la banque Ching Yu, qui fut ainsi, d'une manière assez inexplicable, nettement favorisée. Ching Yu, lui-même, fut immédiatement remis en liberté par le taotaï alors que ses collègues des autres firmes banqueroutières étaient maintenus en état d'arrestation.

¹ *Écho de Chine hebdomadaire*, septembre 1910.

Le Céleste Empire avant la Révolution

Enfin, un coup de théâtre inattendu venait encore compliquer les choses : par un édit du 1^{er} octobre, le Trône destituait en effet le taotaï accusé d'avoir utilisé à son profit les fonds qui devaient être employés au bien général. Partout ailleurs, cette sanction sévère, tout en étant l'indice certain d'une culpabilité, aurait été suivie de mesures susceptibles de remédier à une situation si fâcheuse. En ce pays où les classes dirigeantes vivent d'intrigues et de tractations le plus souvent étrangères à la simple probité, cette rigueur impériale n'apporta pas plus de lumière que de réconfort. Aussi l'opinion, sur cette affaire, était-elle très divisée. Selon les uns, le taotaï avait spéculé personnellement avec les fonds mis à sa disposition pour la collectivité. Sur 3 millions de taëls, précisait-on, il n'en aurait versé que 400.000 et en aurait donc gardé 2 600.000 par devers lui. D'après les autres, il aurait été la victime d'une demande du ministre des Finances, le duc Tsai Tsé, qui aurait exigé qu'il envoyât une grosse somme à l'État, demande à laquelle il n'avait pu satisfaire.

On ne saura sans doute jamais la vérité à cet égard. Il était, dans tous les cas, un fait bien évident, c'est que le crédit de Shanghai avait reçu un coup dont il aurait d'autant plus de peine à se relever que toutes sortes de misères exceptionnelles, appauvrissant son vaste hinterland, allaient pour longtemps encore supprimer la demande de l'intérieur et paralyser toute transactions commerciales.

De terribles famines, renouvelées depuis trois ans, surtout dans les provinces du Nganhoei et du Kiangsi, avaient terriblement éprouvé les populations agricoles, en même temps que diminué les matières d'approvisionnement. Il en était résulté partout une cherté excessive du riz qui rendit la vie tellement difficile que des émeutes éclatèrent dans plusieurs grands centres. À Hangtchéou notamment, capitale du Tchékiang, au printemps de 1911, les émeutiers détruisirent et pillèrent une vingtaine de magasins de cette denrée et brûlèrent des yamens de justice et de police. Quelques mois auparavant, à Changcha, capitale du Hounan, où cette même question avait provoqué un soulèvement à tournure xénophobe, des magasins et propriétés d'Européens avaient

Le Céleste Empire avant la Révolution

été saccagés. Leurs propriétaires avaient pu se mettre à l'abri à temps en s'embarquant sur des bateaux de la rivière.

Il y avait d'ailleurs encore d'autres causes de troubles. Comme, dans le Sud, la plupart des réformes avaient été surtout des prétextes à vexations et à l'établissement de taxes nouvelles. Les nouvelles organisations, comme les Conseils provinciaux et les Bureaux autonomes, sortes de municipalités, qui semblaient devoir protéger les habitants contre les mandarins, n'avaient en réalité que donné le jour à des rapacités nouvelles, chacun voulant, selon l'usage, tirer le maximum de la situation qu'il occupe. En divers endroits, p.104 dans la région de Shanghai, notamment à la préfecture de Songkiang et dans le district de Poutong, cette situation avait, à la fin de 1910 et au début de 1911, suscité de violentes révoltes. Les locaux de ces Bureaux autonomes et de nombreuses maisons de notables, qui faisaient partie de ces municipalités, avaient été détruits. Les troupes envoyées furent impuissantes à rétablir l'ordre et on dut, pour en finir, tant à Songkiang qu'à Poutong, donner gain de cause aux émeutiers, en supprimant ces organisations nouvelles ¹.

Ce mécontentement et cette nervosité populaires, que j'avais déjà observés en 1907-1908, étaient générales en 1910 et se manifestaient à toute occasion. Ainsi, cette année-là, les opérations du recensement, auxquelles les autorités avaient voulu procéder, furent-elles la cause du p.105 soulèvement de villes entières. Des yamens de mandarins, des habitations de notables furent brûlés, en divers points du Kiangsou, à Taïchéou, à Youkaohien, etc.

En réalité, la misère et le désordre devenaient aussi grands, dans cette région pourtant privilégiée, que dans les plus malheureuses

¹ Un vieux missionnaire français, le père jésuite Ritch, dont la résidence se trouvait au nord du Nganhoei, sur les confins du Honan, me dit, deux ans plus tard, alors que je le rencontrai sur le Yangtsé, que ces Bureaux autonomes avaient été partout une véritable calamité publique. Les notables qui en faisaient partie, me raconta-t-il, avaient montré une âpreté au gain et un penchant au squeeze beaucoup plus marqué encore que les mandarins et ils avaient tout de suite fait peser, sur les populations, une tyrannie intolérable. Ce malheureux missionnaire, l'un des doyens des missions de Chine dont il faisait partie depuis une trentaine d'années, a été massacré tout récemment par la bande de brigands dite du « Loup Blanc » qui ravage en ce moment le Honan.

Le Céleste Empire avant la Révolution

provinces. Il n'était question de tous côtés que de disettes affreuses, de menaces de rébellion, d'organisation de sociétés secrètes, d'apparition de bandes de pirates, toutes nouvelles dont la nombreuse presse de Shanghai se faisait l'écho. Et s'il fallait tenir compte en tout cela des exagérations tendancieuses propres aux Chinois, il n'en restait pas moins que le malaise qui pesait sur la vie publique et arrêtaït complètement les affaires, n'était que trop justifié par d'incontestables faits.

*

Cette situation était celle de tout le bassin du Yangtsé. Partout on retrouvait la crise économique, la mauvaise application des réformes, qui étaient bien plus des prétextes à exactions que des instruments de modernisation réelle, les mêmes ^{p.106} souffrances et les mêmes appréhensions des éléments travailleurs et aussi le même dangereux affaiblissement de l'autorité. À Nankin, capitale du Kiangnan comprenant les trois provinces du Kiangsou, du Kiangsi et du Nganhoei, lorsque j'y passai au début de 1911, le vice-roi venait de marquer son inquiétude et le peu de confiance qu'il avait dans les troupes modernes, en se faisant envoyer, de Pékin, 3.000 hommes de la vieille armée qui gardaient étroitement son yamen.

À Outchang, capitale du Houpé, dont le voisinage de la grosse ville commerçante de Hankéou et des concessions étrangères avait toujours fait un centre de sourde effervescence, la présence d'un vice-roi comme Tcheng Che Tong, lettré célèbre et respecté, avait, jusqu'en 1908, maintenu intact le prestige du pouvoir central. En 1910 et 1911, le haut mandarin qui détenait ce poste particulièrement important était très au-dessous de sa tâche. C'est du reste sa fuite immédiate qui, en octobre 1911, permettra à une simple sédition militaire de deux compagnies de devenir le soulèvement qui abattra l'empire.

Au Hounan, province particulièrement intéressante, dont nous reparlerons plus longuement dans un chapitre spécial, les symptômes d'anarchie ^{p.107} générale se compliquaient de ce que la corporation toute puissante des notables, traditionnellement loyaliste à l'égard de la

Le Céleste Empire avant la Révolution

dynastie mandchoue qu'elle avait soutenue autrefois contre les Taïpings, se désaffectionnait du Trône pour diverses raisons et surtout pour la question du chemin de fer provincial qu'elle soupçonnait le gouvernement de vouloir lui reprendre, ce qui advint d'ailleurs par la suite.

Au Setchoen, il y avait aussi une affaire de voie ferrée qui devait être l'origine de toutes sortes de difficultés et finalement même le point de départ de la révolution. Il s'agissait de la grande ligne de Hankéou dont une Compagnie chinoise provinciale avait assumé la tâche de construire la partie du Setchoen allant de Itchang à la capitale, Tcheng-tou. Outre que les travaux, fort mal dirigés, avançaient comme ceux du Hounan, avec une lenteur extrême, cette entreprise avait reçu, en 1910, une atteinte fort grave par la perte de ses fonds que les administrateurs avaient hasardés dans la spéculation des caoutchoucs dont nous avons relaté plus haut la lamentable déconfiture. Si l'on indique que ces capitaux provenaient de taxes imposées à cet effet aux populations par les autorités provinciales, on comprendra quelles p.108 complications cela pouvait faire facilement naître. Ce sont ces complications que, plus tard, certains directeurs de la ligne, qui avaient de sérieuses raisons de ne pas désirer rendre de comptes, feront naître, lorsque le pouvoir impérial décidera la reprise de l'affaire par l'État. Ils persuaderont alors les populations, par une habile campagne, que le gouvernement s'empare de leur bien et entend les frustrer des bénéfices qu'ils devaient en attendre. Ils susciteront ainsi un mouvement gros de conséquences, dont il a été déjà parlé dans un ouvrage antérieur ¹ et dont nous nous occuperons plus longuement quand nous traiterons de la révolution elle-même.

Au Foukien, province côtière intermédiaire entre le Sud et les territoires du Yangtsé, la situation n'était pas meilleure. Sans doute son isolement, produit par la configuration du sol, la mauvaise navigabilité de son artère principale, la rivière Min, et son éloignement des grandes lignes de navigation, lui donnait le bénéfice d'une certaine tranquillité. La fièvre brouillonne, qui troublait l'antique vie chinoise dans les grands

¹ [La Chine et le mouvement constitutionnel.](#)

Le Céleste Empire avant la Révolution

ports, ne s'y faisait pas trop sentir. On n'y voyait ni tresses coupées, ni costumes européens, et les ^{p.109} meetings politiques y étaient inconnus. Mais ce même isolement y était une cause d'appauvrissement. Le commerce du thé, très florissant jadis, s'éteignait de plus en plus. La clientèle russe, si considérable autrefois, s'était transportée à Hankéou et la clientèle américaine des États-Unis s'adressait désormais à Formose où les Japonais avaient su l'attirer. Les habitants, très apathiques, n'avaient d'ailleurs rien fait pour lutter contre ces nouvelles conditions économiques.

D'autre part, si cette absence de relations avec l'extérieur assurait le maintien des coutumes et des manières traditionnelles célestes, dont on commençait d'autant plus à sentir le charme qu'ailleurs elles disparaissaient rapidement, elle était par contre un obstacle au courant réformiste qui avait tout de même amené, dans les grands centres fréquentés par les Européens, ne fût-ce qu'en matière de voirie et d'hygiène, de réelles améliorations. Aussi, les villes principales du Foukien, Foutchéou et Amoy, demeuraient-elles des spécimens remarquables de la légendaire pourriture des cités chinoises et les ports les plus contaminés de tout l'Extrême-Orient. De même, l'infanticide et l'abandon des filles y étaient encore d'une pratique très courante.

^{p.110} Néanmoins, en dépit de ce conservatisme et de cette réputation de province arriérée, on pouvait noter certains indices d'émancipation, parmi les générations nouvelles, qui montraient que cette région participait, comme toutes les autres, au mouvement de décristallisation que subissait, depuis quelques années, l'antique société chinoise. De même, du reste, qu'à Canton, Hongkong, Shanghai, etc., cela se manifestait bien plus par une impatience de toute autorité et de toute discipline que par un désir raisonné de véritables progrès. Ainsi que dans les autres provinces, les foyers de cette insubordination étaient les nouvelles organisations politiques, le Conseil provincial et les municipalités autonomes, dont l'effort tendait surtout à ravir ce que nous appelons « l'assiette au beurre » aux mandarins, et les écoles où les élèves, même les plus jeunes, semblaient vouloir s'affranchir de

Le Céleste Empire avant la Révolution

toute tutelle, de celle de leurs parents aussi bien que de celle de leurs maîtres. Ces écoliers, comme je l'avais déjà constaté partout, émettaient la prétention de se mêler publiquement des affaires de l'État, et de vouloir imposer leurs vues, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles révélaient une complète inexpérience. En somme, on retrouvait, jusque dans cette région paisible, ^{p.111} les symptômes de désordre et de dissociation qui étaient, à cette époque, la caractéristique la plus profonde de l'empire du Milieu. Cet anarchisme latent s'accompagnait d'ailleurs du sentiment nationaliste à forme xénophobe que des incidents récents avec les Anglais sur la frontière birmane et avec les Russes, en Mongolie, avaient d'autant plus ravivé que la presse et tous les éléments de la « Jeune Chine » menaient à ce sujet une ardente campagne. Il était donc évident que, à ces divers points de vue, le Foukien, malgré son isolement et sa tranquillité apparente, participait du trouble général de la Chine.

@

CHAPITRE IV

AU HOUNAN

Un fief de notables. — Faillite des réformes. — Le chemin de fer. —
Traditionalisme et particularisme.

@

p.115 Dans les premiers mois de 1911, époque à laquelle je me trouvais sur le grand fleuve central de la Chine, une pointe au Hounan s'imposait pour plusieurs raisons : d'abord le soulèvement de l'année précédente, à Changcha, où l'on se rappelle que les missions et les maisons des Européens avaient été pillées et incendiées, attirait l'attention sur cette province particulièrement effervescente et antiétrangère ; ensuite la puissance, dans cette région, de la corporation des notables, qui étaient, disait-on, parvenus à se rendre presque indépendants des ordonnances de p.116 Pékin, m'intriguait ; enfin il était intéressant de voir où en étaient les réformes dans ce coin de Chine dont la population avait ainsi la réputation de ne faire que ce qu'elle voulait.

Un service de petits bateaux à vapeur fait d'ordinaire en deux jours, à l'époque des hautes eaux, le trajet de Hankéou à Changcha, par le Yangtsé, le lac Tungting et le Siangkiang. Mais le voyage fut, pour moi, moins simple. Nous eûmes un très mauvais temps qui nous força à stopper pendant deux nuits. J'ai vu le grand fleuve Bleu et le lac, d'ailleurs fameux pour ses tempêtes, agités comme une mer en furie. Puis les eaux du Siangkiang étant trop basses et le bateau ne pouvant monter jusqu'à la capitale du Hounan, je dus terminer le parcours en jonque. Je voyageai ainsi tout un jour, dans une de ces lourdes embarcations aux compartiments vernissés et aux immenses voiles rendues rigides par les lamelles de bambou, tandis que les mariniers, poussant à la perche, s'excitaient au travail par de petits cris suraigus. La bourrasque avait d'ailleurs cessé, et cette navigation archaïque,

Le Céleste Empire avant la Révolution

dans le grouillement des rivières de Chine, qui sont, on le sait, à peu près les seules voies de communications, et parmi le peuple jacasseur des sampaniers aux grands chapeaux de jonc ^{p.117} coniques, ne manquait pas de charme. Le Siang-kiang étant une de ces routes d'eau les plus importantes, la batellerie était considérable. Je n'ai jamais vu autant de voiles réunies et voguant de conserve, si ce n'est au Japon, dans la mer Intérieure.

J'arrivai à la tombée du jour et j'allais me mettre à la recherche d'une hôtellerie chinoise, quand l'un des rares résidents européens de Changcha, M. Laidrich, protégé français, m'offrit l'hospitalité la plus opportune et la plus aimable.

Le lendemain, mon premier soin fut de faire connaissance avec la ville. Elle rappelle beaucoup certains quartiers de Canton. C'est, au-dessus des mêmes couloirs dallés, un décor identique de banderoles multicolores où se tord le dragon et de tablettes rigides, sauf qu'elles y sont plus nombreuses encore et plus riches. C'est visiblement le luxe des marchands de Changcha. Dans l'artère principale, qui part de la petite porte de l'Ouest, elles sont innombrables, et les beaux caractères mandarins se détachent en noir sur leur fond de laque d'or. Comme partout ailleurs, du reste, cette somptuosité précieuse et sévère, d'un caractère presque religieux, s'accompagne étrangement de la plus effarante saleté. En pleine rue, entre ^{p.118} les magasins, s'ouvrent d'effroyables buen-retiros. Aux carrefours, les coins de muraille sont saturés d'urine.

L'air est alourdi d'une étonnante odeur composite, faite de relents de santal et d'ordures, d'encens et parfois d'opium. Les dalles sont balayées, mais bien des maisons baignent dans de véritables mares putrides. Et le Chinois, cet être inexplicable, à la fois délicat et malpropre, vit parfaitement à l'aise au milieu de toutes ces déjections.

Je traversai entièrement la ville, qui est fort grande puisqu'elle compte de cinq à six cent mille habitants, puis je montai sur le vieux mur d'enceinte. Un ancien temple bouddhique à plusieurs étages,

Le Céleste Empire avant la Révolution

semblable à celui de Canton, le couronne. Comme là-bas, c'est un but de promenade où les amateurs de larges panoramas viennent flâner durant de longues heures, emportant avec eux, dans sa cage cirée, leur oiseau favori. La vue y est d'ailleurs fort belle. De là-haut, avec ses nombreuses pagodes aux briques jaunes, brillantes d'émail, et aux angles très relevés, ses maisons de thé à quadruples terrasses dont les belvédères dominant la masse uniforme des toits cornus et les taches vertes de ses grands yamens entourés ^{p.119} d'arbres, Changcha réalise en effet le type le plus pur de la cité chinoise.

La vieille muraille noire, dont je fis le tour pour rentrer au bord de la rivière, achève de lui donner un aspect archaïque. Elle existe dans toutes les villes du Céleste Empire, mais elle est le plus souvent abandonnée et en ruine. Ici, elle continuait à être occupée. Des bannières flottaient à ses angles, tous ses canons du XVII^e siècle, abrités sous des auvents de bois, allongeaient encore leur col sombre entre les créneaux, et de nombreux *braves*, canotiers de paille en tête et caractères mandarins sur la poitrine, montaient une faction héroïque comme pour quelque siège du passé. On ne pouvait savoir à quoi rimait tout cet appareil militaire, mais il était en harmonie avec l'esprit traditionaliste et guerrier des Hounanais, et il complétait à merveille l'ensemble médiéval de leur capitale.

Le régime social de la province répondait parfaitement à cette impression que l'on avait de Changcha. Toute l'autorité était entre les mains d'une véritable féodalité terrienne, contre laquelle les représentants du pouvoir central ne pouvaient rien et que le gouvernement avait lui-même, jusqu'alors, soigneusement ménagée.

^{p.120} Ces grands seigneurs que sont les notables du Hounan tirent leur puissance de leurs grosses fortunes foncières restées indivises et derrière lesquelles se groupent des clans considérables. Très orgueilleux et doués d'une énergie qui a fait de tout temps des Hounanais les meilleurs soldats de la Chine, ils avaient pu, grâce au bloc qu'ils forment avec leur clientèle, maintenir leurs prérogatives et leur indépendance. Une raison de pur sentiment les y avait d'ailleurs

Le Céleste Empire avant la Révolution

aidés. Ils avaient été les seuls qui, dans tout le Yangtsé, étaient restés fidèles à la dynastie lors de l'insurrection des Taïpings, et le trône n'avait cessé, depuis, de leur en marquer sa reconnaissance. Outre qu'il prenait volontiers parmi eux ses hauts fonctionnaires, gouverneurs et vice-rois, il évitait d'aller à l'encontre de leurs désirs.

*

On comprend combien, dans ces conditions, la situation du gouverneur du Hounan, pris souvent entre les décrets de Pékin et l'opposition des notables, était difficile. S'il ne donnait pas satisfaction à ces derniers, ceux-ci ne reculaient devant aucun moyen pour le perdre et le faire disparaître. ^{p.121} L'émeute du mois d'avril 1910 n'avait pas eu, m'a-t-on dit à Changcha, d'autre raison. On a plusieurs versions de cette émeute qui produisit une vive émotion dans tous les pays et qui fut regardée généralement comme l'indice d'un mouvement xénophobe très sérieux. Une note, publiée le 15 avril, par le consulat général anglais de Hankéou disait :

Dans la nuit du 13 au 14 la foule a attaqué le yamen du gouverneur, ensuite la Wesleyan Mission a été brûlée, puis les missions norvégiennes, et la China Inland Mission ont été aussi détruites. Durant la journée du 14, le yamen du gouverneur a été brûlé, et toutes les boutiques de riz pillées. La douane et le consulat ont dû être abandonnés, et les navires marchands réquisitionnés pour l'usage de la communauté étrangère, jusqu'à l'arrivée d'une canonnière. Le *Thistle* est parti pour Changcha à dix heures quinze du soir. Le vapeur *Changwo*, venant de Changcha, est arrivé la nuit dernière, avec un nombre considérable de femmes et d'enfants. Le *Changwo* a croisé le *Thistle* et un croiseur chinois. Un témoin de l'émeute déclare que la cité est la proie des flammes.

D'après le récit d'un missionnaire, qui avait été témoin des événements, le *North China Daily News* raconta que le rassemblement au dehors de la porte Sud avait eu pour but d'arriver à une entente avec les autorités sur la valeur du riz, ^{p.122} qui avait atteint 100 sapèques par *sheng*. Le gouverneur fit déclarer par les autorités qu'il ne considérait pas ce prix comme trop élevé, alors qu'il est pertinemment démontré qu'à 60 sapèques par *sheng* le prix est déjà presque

Le Céleste Empire avant la Révolution

inabordable pour les petites bourses. Mais aucune manifestation séditeuse ne se produisit, jusqu'à l'arrivée de la police du taotaï, dont l'intervention fut le signal de la révolte ; la foule s'accrut rapidement de tous les mécontents, et le yamen du gouverneur fut assiégé dans le but de s'emparer de sa personne.

La presse chinoise avait donné plus de détails. Voici comment se seraient passées les choses, selon le *Senpao* de Shanghai :

Les émeutes du Hounan, rapportait ce journal, ont été produites par les faméliques, trouvant que les mandarins et les notables du Hounan font exporter beaucoup trop de riz et de grains, à tel point que le riz coûte très cher et que les pauvres habitants ne peuvent en acheter. Le 13 courant, beaucoup de faméliques firent du bruit, menaçant de s'opposer aux mandarins. Le lendemain, les autorités de Changcha ont lancé une proclamation, ordonnant d'abord à tous les marchands de riz d'abaisser le prix, et ensuite au taotaï du riz de distribuer le riz à tous les pauvres. Aussi les émeutiers faméliques s'en allèrent. Mais le 15 avril, un très grand nombre de faméliques vinrent^{p.123} réclamer aux mandarins du riz et les choses nécessaires à leur subsistance. Dans la soirée, ils se réunirent devant le tribunal du gouverneur pour y faire un grand tapage. Le gouverneur accompagné de soldats sortit de son yamen pour exhorter d'abord amicalement les faméliques à avoir patience et à attendre la distribution des aumônes. Mais ayant vu que ces émeutiers ne se conformaient pas à son exhortation et faisaient quand même grand bruit, il donna l'ordre de tuer immédiatement trois faméliques, chefs des émeutiers ; agissant ainsi, il voulait leur faire peur. Cependant, très irrités contre le gouverneur, tous les autres faméliques se précipitèrent dans son tribunal pour s'emparer de sa personne.

Toute la capitale de Changcha est en flammes. Le gouverneur a péri, le peuple est très effrayé. Tous les marchands et missionnaires étrangers, protégés par les soldats chinois, montèrent sur un navire et purent être ainsi sauvés.

Il ressort des renseignements que j'ai recueillis moi-même, sur place, que toute cette affaire fut simplement le résultat d'un conflit entre les notables et le gouverneur Tsen Tchoung Ming. Le gouverneur

Le Céleste Empire avant la Révolution

avait, conformément aux règlements, autorisé l'exportation du riz pendant trois semaines. Cela gênait les notables qui avaient l'habitude d'accaparer cette denrée et de réaliser ainsi de sérieux bénéfices. Pour faire suspendre cette décision autant que pour donner une leçon au gouverneur, ils firent répandre le bruit que le ^{p.124} riz manquerait bientôt par suite de l'export et que le prix en deviendrait inabordable.

Des racontars circulaient également sur un projet de partage de la Chine par les grandes puissances étrangères. Si on joint à cela les inquiétudes qu'entretenait, dans l'esprit superstitieux des Chinois, l'attente de la comète de Halley dont le passage était annoncé, on comprendra dans quel état de sourde effervescence se trouvaient, à ce moment-là, les populations. Trouvant cependant qu'elles ne se soulevaient pas assez vite, les notables lancèrent, sur le yamen du gouverneur, une bande de faméliques du Houpé qui étaient réfugiés au Hounan. L'écume de la ville et une partie des troupes suivirent aussitôt le mouvement ; les riches boutiques furent, selon la coutume traditionnelle, immédiatement pillées et les maisons étrangères, notamment celle de mon hôte, M. Laidrich, furent brûlées.

Le gouverneur Tsen Tchoung Ming, qui n'avait pas été tué, comme la nouvelle en avait été donnée par les journaux, fut destitué, et les notables, ayant de la sorte atteint leur but, eurent tous les honneurs de la bagarre qui aurait pu avoir des suites très graves, car, pour toutes les causes énumérées plus haut, un fort mouvement de ^{p.125} xénophobie soulevait le peuple contre les Européens. Des émeutes très violentes eurent lieu notamment dans une préfecture située à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de Changcha. Une mission protestante et une partie de la ville y furent brûlées. Quant aux notables, qui avaient été les auteurs de tout le mal, nul, pas plus dans le gouvernement de Pékin que parmi les autorités de la vice-royauté des deux Hou, dont dépendait le Hounan, ne s'avisa de les inquiéter.

*

Le Céleste Empire avant la Révolution

Ainsi foncièrement et égoïstement conservateurs, ils avaient fait de Changcha, par la force d'attraction de leur puissant groupement, un centre de réaction, car beaucoup de riches lettrés, originaires des autres provinces et partisans du passé, s'y étaient réfugiés comme dans une citadelle de la vieille Chine.

Les réformes, dans la province, subissaient naturellement le contre-coup de cette situation, et, comme tout le reste, étaient soumises au bon vouloir de ces féodaux. En réalité, ceux-ci ne se préoccupaient que de la conservation de leurs privilèges, et les réformes ne retenaient leur p.126 attention que dans la mesure où elles servaient ou bien nuisaient à leurs intérêts. Ils étaient satisfaits par la création du Conseil provincial parce qu'ils y dominaient et ils étaient aussi partisans de l'Assemblée nationale parce qu'elle accroîtrait leur importance. Par contre, ils se sont montrés hostiles aux réglementations nouvelles de l'opium, tout en en bénéficiant ensuite sans scrupule, le taotaï de la police ayant dû, pour eux, en modifier l'application. C'est ainsi que les décrets ayant provoqué une hausse considérable de la drogue, bien loin de diminuer, comme le Trône l'ordonnait, la production du pavot, ils avaient augmenté, sur leurs terres, une culture devenue d'un si bon rapport. De plus, contrairement à toutes les interdictions, ils vendaient et achetaient librement l'opium à l'état brut. Toutes les réformes entreprises par Toan Fang, alors qu'il était gouverneur du Hounan, en 1905 et 1906, périlclitaient sans qu'ils fissent rien pour les sauver. Pour l'enseignement, on avait considérablement diminué le nombre des professeurs étrangers et on avait beaucoup réduit les bourses d'étudiants au Japon. À Changcha et dans plusieurs préfectures, les écoles moyennes étaient à peu près vides ; on avait fermé des écoles primaires à cause p.127 du manque d'argent. Pour la même raison, on avait transformé en externats l'école supérieure et l'école industrielle. L'école normale était si insuffisante qu'aucun élève n'en était encore sorti avec le diplôme de professeur.

Pour l'armée, encore par économie, on avait réduit les contingents militaires et les achats d'armes. On avait supprimé des emplois

Le Céleste Empire avant la Révolution

d'instructeurs, et le Houpé cessant, à partir de cette année, de contribuer aux dépenses militaires du Hounan, il était probable que les troupes modernes subiraient de nouvelles réductions.

La police, qui avait été pourtant partout l'objet de soins attentifs, était en plein désarroi. Le grand trésorier ayant, pour assurer son existence, établi une taxe particulière sur les boutiques d'un capital supérieur à 500 dollars, aucune déclaration au-dessus de ce chiffre n'avait été faite. Le taotaï avait provisoirement emprunté au trésor provincial, mais cela ne permettait pas une organisation sérieuse et surtout la continuité. Aussi la police était-elle insuffisante et inefficace. On l'avait bien vu, l'année précédente, dans l'impuissance complète où elle s'était trouvée d'enrayer l'émeute qui au début ne fut le fait que de quelques meneurs et d'une tourbe qu'il eût été facile de contenir.

p.128 Les « bureaux autonomes », que l'on avait organisés dans les centres importants pour améliorer l'administration municipale, avaient été également abandonnés par les notables, quand ils s'étaient rendu compte que cela ne leur valait que des dépenses et aussi parce qu'ils n'en avaient pas besoin pour assurer leur domination indiscutée.

Pareillement les nouveaux tribunaux, qui existaient déjà en beaucoup d'endroits moins importants, n'avaient pas été créés. La presse elle-même, qui avait pris dans toutes les grandes villes un si remarquable essor, était, à Changcha, à peu près nulle. Il n'y avait qu'un seul journal, et il était officiel, patronné à la fois par le gouverneur et par les notables. Cela suffisait à ceux-ci, qui ne tenaient pas à voir s'installer chez eux cette puissance redoutable.

Pourtant, en certaines matières, les notables de cette province se montraient plus capables que les autres Chinois, étant moins apathiques, d'aller de l'avant s'ils y voyaient un intérêt matériel évident. Par exemple pour les mines, alors qu'ailleurs on se bornait à faire obstruction à l'exploitation européenne, ils avaient créé et mis en œuvre un syndicat général des mines d'antimoine dont le Hounan est très riche. Ils avaient, également, en dehors de toute immixtion mandarinale, formé une société pour l'éclairage électrique, à

Le Céleste Empire avant la Révolution

l'installation duquel on procédait au moment où je me trouvais à Changcha. Ils avaient à ce sujet fait afficher des placards où ils disaient à la population qu'il fallait lutter de cette manière contre les pétroles étrangers. De même pour le chemin de fer de Hankéou à Canton, ils avaient énergiquement revendiqué le droit de construire la partie de la ligne qui traverserait leur province et d'en rester les maîtres. Mais là leur prétention avait été au-dessus de leurs forces, et la preuve de leur impuissance était dès lors faite. Depuis plus de deux ans, ils n'étaient parvenus à terminer, malgré la facilité du terrain, qu'une quinzaine de kilomètres, et dans de si mauvaises conditions que le travail devrait avant longtemps être recommencé.

Il était apparu que, dans cette entreprise où ils avaient fait de gros sacrifices personnels, un autre mobile, plus puissant encore que l'intérêt matériel immédiat, déterminait leur conduite, et ce mobile était tout entier fait de la volonté très nette de ne pas permettre aux étrangers de s'immiscer dans les affaires de leur province. Il est vrai que s'ils apportaient à cela une si grande ténacité, ^{p.130} c'est qu'ils comprenaient très bien quel coup cette ingérence porterait à leur prépondérance.

Bien que leur capitale fût, depuis sept ans, ouverte officiellement au commerce étranger, ils s'étaient constamment efforcés, sinon d'en interdire l'accès aux Européens, du moins de leur en rendre le séjour très difficile. Dans ce but, lorsqu'il s'était agi, en vertu du traité d'ouverture, d'établir une concession, ils avaient fait choisir un emplacement très éloigné, en sorte que personne ne s'y installa. Les quelques étrangers, qui étaient présents, dans cette ville, lorsque j'y passai, avaient dû, pour s'y installer, user d'expédients et leur situation y était, de ce fait, précaire.

*

Mus par ce même sentiment, ces notables avaient tenu à ce que leur ligne ne fût construite qu'avec leur argent et sous la direction d'ingénieurs uniquement chinois. En dépit de tous les mécomptes que cette méthode leur avait jusqu'alors infligés, ils y persistaient plus que

Le Céleste Empire avant la Révolution

jamais. Ils ont été certainement ainsi, par suite des égards particuliers que le gouvernement de Pékin ^{p.131} avait pour eux, l'un des plus sérieux obstacles que rencontra l'interminable négociation de l'emprunt relatif aux lignes de Hankéou-Canton et Han-kéou-Setchoen. Cet emprunt, signé un peu plus tard, fut, comme il a été dit déjà, le point de départ du soulèvement et de la révolution.

Quelques renseignements sur ce fameux chemin de fer aideront du reste à comprendre la mentalité de ces grands seigneurs, mentalité qui est faite à la fois d'esprit de domination, d'orgueil et d'impuissance.

En 1909, après une violente campagne contre l'emprunt et contre toute ingérence étrangère dans l'exécution des deux grandes lignes, les notables du Hounan obtinrent, du gouvernement, l'autorisation de construire la fraction de la ligne de Canton, qui devait traverser leur province. La société ainsi constituée résolut de construire d'abord un premier tronçon allant de Changcha à Tchoucheou, point de la rivière Siangkiang où venait aboutir la petite voie ferrée appartenant aux mines de charbon de Pingsiang. On le divisa en deux sections, la première étant confiée à un ingénieur anglais, la seconde à un ingénieur chinois, nommé Tcheng Ting Cho, qui avait fait des études en Amérique. Au bout de quelques mois, ^{p.132} on remercia l'ingénieur anglais dont l'esprit méthodique ne s'harmonisait pas avec la direction indigène. Il ne resta donc plus que l'ingénieur chinois et on tira une grande vanité de cette absence de tout concours étranger.

Commencés en juillet 1909, les travaux entrepris aux deux extrémités du tronçon à la fois, furent menés avec une extrême lenteur. Par la suite, on avait commencé aussi, au nord de Changcha, le tronçon qui devait joindre la capitale au port de Yotchéou, à l'entrée du lac Tungting. Le 20 janvier 1911, on avait voulu procéder sur cette dernière partie à l'inauguration solennelle des quatre premiers kilomètres, mais, devant toutes les autorités assemblées, la locomotive était restée en panne, le mécanicien, inexpérimenté, n'ayant pas pris assez d'eau pour obtenir une pression suffisante. Les invités en grand costume de gala durent descendre du train et rentrer à pied tandis que

Le Céleste Empire avant la Révolution

la locomotive était poussée à bras par des coolies. Le 15 février de la même année, l'autre tronçon fut livré au trafic, sur une longueur de 14 kilomètres allant de Tchouchéou à Paichékiang.

Au moment où je me trouvais dans le Hounan, les trains circulaient sur cinq kilomètres, dans le ^{p.133} tronçon Changcha à Yotchéou. Sur le tronçon sud, la ligne, commencée par l'autre extrémité, à Tchouchéou, était ouverte sur quinze kilomètres. Au delà vers Changcha, la voie était posée à peu près partout, mais d'une façon provisoire. La plupart des ouvrages d'art étaient à peine entamés, les tabliers des ponts manquaient ou étaient établis en bois. Le ballast était rare ou faisait défaut. La ligne, qui côtoie le Siangkiang, était fort mal protégée contre les crues. Sur de nombreux points, elle s'était éboulée et il apparaissait nécessaire de construire des travaux d'enrochement pour la consolider. Enfin, par ignorance ou par une économie intéressée, les ingénieurs avaient employé, pour les traverses, du bois tendre du Hounan qui était déjà vermoulu. Il était visible qu'il faudrait bientôt tout remplacer si on voulait éviter des accidents. Au mieux, on pouvait espérer que les trains circuleraient, sur tout le tronçon, au bout d'une année, mais la manière déplorable dont tout avait été fait devait fatalement causer de graves mécomptes à la Compagnie.

Pour le matériel, les rails seuls étaient chinois et sortaient de l'usine d'Hanyang. Malgré le caractère étroit de nationalisme que l'on avait donné à cette entreprise, il avait bien fallu, pour tout le ^{p.134} reste : voitures, locomotives, tabliers de ponts, avoir recours aux étrangers. À cet égard, l'ingénieur en chef, ayant étudié aux États-Unis, favorisait les Américains, l'ingénieur de la traction, ayant, lui, étudié en Allemagne, favorisait les fournisseurs de ce pays. Le consul d'Angleterre protesta en faveur des maisons de sa nationalité et la grande firme Jardine et Matheson obtint ainsi la commande de quelques tabliers de ponts.

Ces médiocres résultats, atteints très péniblement, avaient coûté très cher. La Compagnie reconnaissait avoir dépensé 2.050.000 taëls (le taël vaut de 3 à 4 francs) pour les travaux et 450.000 taëls pour le

Le Céleste Empire avant la Révolution

matériel. Selon elle, la ligne revenait à 18.000 dollars (le dollar vaut de 2 fr. 30 à 2 fr. 50) par li (le li est un demi-kilomètre). Mais, suivant l'habitude chinoise, on omettait les dépenses du personnel, les intérêts de l'amortissement, les frais d'entretien et toutes sortes d'achats divers. En réalité, outre ces dépenses régulières, ainsi non comptées, ce chiffre devait être encore de beaucoup majoré, par suite de la lenteur des travaux et de leur mauvaise exécution qui exigeait déjà de nombreuses réfections et améliorations.

Comme conséquence, la situation financière de ^{p.135} la Compagnie n'était pas brillante. Les premières ressources, dues à des actions émises parmi les populations du Hounan, étaient épuisées. Pour parer à ce manque de fonds, l'Assemblée provinciale, dès les débuts de son existence, en 1910, avaient obtenu, du gouvernement de Pékin, le droit d'établir certaines taxes, comme cela se faisait au Setchoen pour la ligne en construction, de Itchang à Tchengtou. On espérait pouvoir réunir de cette manière environ 4 millions de dollars par an, qui se répartissaient ainsi : taxes sur le riz, 400.000 dollars ; sur le sel, 700.000 ; taxe additionnelle à la taxe foncière, 1.200.000 ; taxe sur les nouvelles maisons et boutiques, 1.900.000 ; soit au total : 4.200.000 dollars. On espérait en outre retirer 700.000 dollars de la vente d'actions privilégiées. On y ajoutait une prévision de 90.000 dollars de recettes d'exploitation. Sur le papier, tout cela était parfait, mais restait d'une réalisation très douteuse, car les Hounanais ne paraissaient pas du tout disposés à vouloir payer ces nouvelles taxes.

En somme, malgré les louanges et l'optimisme de commande du journal local, l'enthousiasme des populations avait disparu devant les charges toujours grandissantes qu'entraînait une ^{p.136} entreprise dont les mauvaises conditions finissaient par apparaître à tous les yeux. Par contre l'invincible orgueil des notables les poussait à garder toute leur confiance dans une œuvre dont ils avaient pris l'initiative et qu'ils regardaient comme leur propriété. Leur unique souci leur venait de la crainte d'en être dépossédés, car des bruits commençaient à courir

Le Céleste Empire avant la Révolution

d'une reprise prochaine des lignes par l'État, événement qui devait en effet se produire un mois plus tard ¹.

*

p.137 En définitive, cette province, si importante par sa situation de forteresse du loyalisme mandchou au cœur de la Chine ainsi que par le naturel guerrier de ses habitants qui, de tous temps, avaient fourni à l'empire ses meilleurs soldats, était absolument entre les mains de cette aristocratie terrienne. Ce qui caractérisait le mieux, m'a-t-il semblé, ses membres, c'était que, foncièrement égoïstes et indépendants, ils restaient indifférents à tout ce qui se passait en dehors du Hounan et ne se passionnaient par contre avec âpreté que pour ce qui touchait tant soit peu à leurs intérêts et à leur *face*. Je constatai sur le vif cet état d'esprit dans une conversation que j'eus avec l'un des plus représentatifs parmi eux, le directeur même du chemin de fer, le notable Yu Chao Kan.

Yu, qui était un homme encore jeune et qui, par sa haute taille et son aspect athlétique, était un type remarquable de cette race robuste, avait occupé de hautes fonctions dans le mandarinat. Il était Grand juge de la province du Kiangsi lors du massacre de la mission lazarisite de Nanchang, p.138 en 1906, et dans le règlement de cette affaire difficile, il fut la victime de son caractère hounanais, violent et emporté. Parmi les conditions de l'arrangement, la légation de France demanda et obtint sa destitution. Il nous reçut, moi et mon hôte qui

¹ Les Chinois donnent d'ailleurs partout les preuves de la même impuissance à construire leurs voies ferrées. La ligne de Itchang à Tchengtou (Setchoen) n'était pas, matériellement, en meilleure situation que celle du Hounan, et, financièrement, elle était, par suite de la disparition de ses fonds dans le krach des caoutchoucs, à peu près paralysée.

En d'autres endroits, cette incapacité se manifestait parfois par des expédients qui ne manquaient pas d'une certaine drôlerie. La ligne de Foutchéou à Amoy par exemple, dont on avait d'ailleurs entrepris la construction sans piquetage préalable, avait dû arrêter ses travaux à 20 milles environ de son point de départ. En 1911, pour la *face*, on faisait partir, tous les jours, un train qui s'arrêtait à une courte distance et revenait plus tard, sans que ce service de pure parade réponde à aucune utilité.

Sur une petite ligne d'intérêt local devant joindre deux villes importantes de la région de Canton, le rail devant franchir un petit cours d'eau, on résolut ce problème ardu en faisant d'abord construire le pont à côté de la rivière dont on dérivait ensuite le cours pour le faire passer dessous. La plupart des directeurs techniques chinois étaient du reste des jeunes gens qui avaient fait simplement deux années d'études au Japon.

Le Céleste Empire avant la Révolution

m'accompagnait et me servait d'interprète, dans un de ces grands yamens de Changcha, plus beaux que ceux de toute autre ville chinoise, et dont la superbe ordonnance, les toitures vernissées, les grands jardins, font, au milieu du délabrement malpropre de la vieille cité céleste, le plus curieux contraste.

Quand je lui eus dit que je venais de Pékin, il me demanda quels personnages j'y avais vus. Je lui nommai le prince Pou Loun, chef du parti progressiste à la cour, tout récemment encore président du Sénat provisoire et qui avait failli, durant les dernières années de l'impératrice Tseu Hsi, être choisi comme héritier du Trône. À ma grande stupéfaction, ce nom n'évoqua rien à son esprit et il demanda à mon compagnon qui était ce prince. Pensant être plus heureux, je lui dis que j'avais vu également, à un précédent voyage, le duc Tsai Tsé. Le duc Tsai Tsé, qui avait été, en 1906, le chef de la grande mission chinoise en Europe et en Amérique, était ministre des ^{p.139} Finances et le personnage peut-être alors le plus en vue, car on le donnait comme le prochain successeur du vieux prince Tsing à la tête du nouveau cabinet responsable. Il ne le connaissait pas davantage. De guerre lasse, je nommai Na Tong, ancien président du Wai Wou Pou, l'homme le plus influent de la coterie mandchoue, que j'avais rencontré à un grand dîner diplomatique. Celui-là ne lui était pas inconnu et cela s'explique par le fait que Na Tong, fieffé réactionnaire, était depuis longtemps, auprès du prince Tsing, doyen de la famille impériale, le plus influent courtier pour l'achat des hautes fonctions mandarinales.

Comme je lui parlais ensuite de l'Assemblée nationale, pour laquelle les délégués provinciaux menaient alors leur ardente campagne à Pékin, il me dit que cela serait mieux ainsi, mais sans grande conviction et sans avoir l'air de s'y intéresser beaucoup. On devinait qu'au fond, il s'en passerait fort bien et que cette question n'avait pas, pour les notables du Hounan, l'importance extrême qu'y attachaient ceux des autres provinces.

Il vint de lui-même à une affaire qui le préoccupait davantage et, visiblement, le passionnait. Il me demanda si l'emprunt des quatre puissances ^{p.140} (France, Angleterre, Allemagne, États-Unis), dont on

Le Céleste Empire avant la Révolution

parlait depuis longtemps dans les journaux et dont on venait d'annoncer la conclusion, avait été vraiment signé. Je lui répondis affirmativement en lui faisant remarquer toutefois qu'il s'agissait d'un emprunt pour la réforme monétaire et non de l'emprunt relatif aux deux lignes de chemins de fer. Cela parut le tranquilliser, mais il me questionna de nouveau à plusieurs reprises, comme pour en être plus sûr. La conclusion de cet emprunt l'inquiétait cependant parce qu'il sentait sans doute que ce premier pas fait, on entrerait délibérément dans la voie de l'intervention gouvernementale et qu'il en serait fait alors de sa ligue, de sa direction et de l'espèce d'indépendance dont jouissait le Hounan.

Il me parla ensuite de la nouvelle qui venait d'être lancée par la presse chinoise, d'une entente entre les grandes puissances étrangères pour un partage de la Chine. Ce bruit courait dans le pays tout entier et c'était une des principales causes d'une recrudescence de xénophobie et des projets d'organisation de « troupes populaires » dont nous aurons l'occasion de reparler. Je lui expliquai combien cette information était invraisemblable et absurde. Il en convint de même que du ^{p.141} peu de confiance qu'il fallait accorder aux dires des journaux indigènes.

À mon tour je l'interrogeai sur le parti révolutionnaire et les Kémingtangs, à propos de la tentative que ces derniers venaient de faire à Canton et qui avait complètement échoué. « Nous n'en n'avons pas au Hounan, me dit-il, et, dans le reste de la Chine, ils n'ont pas de force réelle. » Il était d'ailleurs assez naturel que ces grands seigneurs réactionnaires n'eussent qu'une sympathie très médiocre pour des gens qui affichaient la prétention de bouleverser la Chine et ses séculaires institutions. Pourtant, quelques mois plus tard, lors du soulèvement qui entraîna la révolution, rompant avec leur traditionnelle fidélité à la dynastie, ils faisaient cause commune avec eux. Et cela certainement parce que, par un décret qui avait suivi de près celui de la réforme universitaire, le gouvernement de Pékin leur avait enlevé leur chemin de fer, dans l'entreprise duquel ils avaient cependant montré toute leur impuissance.

CHAPITRE V

PÉKIN ET LA SITUATION GÉNÉRALE

Désarroi gouvernemental. — Corruption mandarinale. — Misères et rébellions. — Xénophobie et boxerisme. — Incertitude du lendemain.

@

p.145 À cette même époque se déroulait, à Pékin, l'agitation constitutionnelle qu'y entretenirent, pendant plus d'une année, les délégations des provinces venues pour demander au Trône l'établissement d'une Assemblée nationale. Je m'y rendis moi-même, au commencement de 1911, pour y étudier la situation.

Après toutes les informations de l'année précédente relatant les progrès du mouvement réformiste, j'étais du reste très curieux de revoir la capitale du Fils du Ciel. Ma curiosité n'allait pas sans quelque appréhension. Trois ans et demi p.146 s'étaient écoulés depuis mon précédent passage, et ce que je venais de voir dans le Sud, notamment à Hongkong, où le modernisme se manifestait, comme on l'a vu, d'une manière plutôt hideuse par l'ablation de la tresse et une imitation caricaturale de nos accoutrements européens, justifiait mon inquiétude. Je craignais de ne plus retrouver — ou du moins de retrouver profondément atteinte — l'originalité archaïque et puissante qui fait sans conteste de l'antique cité impériale la ville la plus extraordinaire et la plus passionnante qu'il y ait dans l'univers.

Déjà, dans le salon du train de Tientsin, parmi des silhouettes savoureuses de vieille Chine, j'avais vu quelques travestis ridicules qui s'essayaient maladroitement à singer nos manières et qui plus tard me parurent singulièrement anachroniques, lorsque à l'arrivée nous longeâmes l'étonnante muraille tartare, d'une si formidable impression de passé et de lointaine Asie. Il est vrai que ce spectacle est d'une telle grandeur qu'il écrase et abolit aussitôt tout de reste et qu'une monstrueuse gare à clocheton de tôle ondulée, construite par les

Le Céleste Empire avant la Révolution

Anglais du chemin de fer, ne parvient même pas, malgré son ignominie, à en affaiblir l'imposant caractère.

p.147 Pékin était heureusement resté en harmonie avec cette prodigieuse enceinte. Les premières courses que je fis dans ses divers quartiers dissipèrent à cet égard toutes mes craintes. Certes, on n'y trouvait plus les rues ravinées et nauséabondes qui six ans auparavant encore en faisaient une ville de cauchemar. Les chaussées, refaites depuis lors, étaient soigneusement entretenues, une police dressée à la japonaise y surveillait la circulation, mais rien n'en avait encore trop gâté l'allure incomparable de métropole d'Extrême-Orient. Et l'on y goûtait toujours cette sensation inouïe d'avoir vivante sous les yeux une société contemporaine des plus vieilles civilisations défuntes, et qui leur a survécu.

Du haut des murs, l'effet était toujours unique. Presque toutes les habitations ayant leur arbre rituel, la cité tartare et la cité chinoise apparaissaient comme un immense bocage d'où s'élevaient par-dessus la houle verte, les toits jaunes des palais impériaux, les kiosques de la montagne de charbon, les tours aux formes étranges des pagodes, et très loin, à peine distinctes tellement les distances sont énormes, les doubles portes à triple étage et les monumentales forteresses d'angles de la muraille rectangulaire. Car Pékin, p.148 dont la population n'est que de 600.000 à 800.000 habitants, a un développement au moins égal à celui de Paris, et l'extrême simplicité de ses lignes géométriques, l'harmonie parfaite de son plan grandiose en font une capitale de très grand style ; certainement, en un certain sens, la plus noble et la plus belle du monde.

Ce qui enchante plus encore que cet admirable ensemble, ce qui est la marque profonde de Pékin et que j'eus la joie vive de retrouver intact, c'est le mouvement pittoresque et profondément original de la rue. Il n'existe nulle autre part de voies plus majestueuses que les énormes artères, très droites et sans fin, qui traversant la cité tartare, relie les portes du Nord à celles du Sud, ou bien celles de l'Ouest et de l'Est aux entrées de la cité interdite, résidence de l'empereur. Des

Le Céleste Empire avant la Révolution

arcs du modèle céleste le plus pur les jalonnent et un double alignement de magasins dorés et orfévrés de la base au faite, surmontés, la plupart, de hautes hampes réunies par des balustres, fait vraiment, à ces avenues, le décor triomphal et guerrier qui convenait à la ville des conquérants mongols. L'impression était à cet égard d'autant plus forte qu'à l'occasion de la visite du kronprinz, qui avait été annoncée, mais qui ne vint pas, on ^{p.149} avait donné l'ordre à tous les marchands de repeindre et d'orner à nouveau leurs boutiques. Aussi les façades, couvertes de dorures fraîches ou laquées de rouge et de vert, brillaient et rutilaient comme autant de châsses précieuses.

La foule qui grouillait sur la chaussée n'avait pas changé. Il y avait bien quelques voitures à roues caoutchoutées, mises d'ailleurs en location par une entreprise française ; je vis même — ce qui était une nouveauté extraordinaire dans un pays où la dignité exige qu'on ne fasse rien de ce qui est réservé aux valets — deux ou trois jeunes gommeux à tresses conduire des charrettes anglaises ; mais ceci était noyé dans le flot incessant des piétons haillonneux, des pousse-pousse, des chameaux en longues files et de ces massives charrettes sans ressort qui, malgré leur lourdeur campagnarde étaient restées des véhicules élégants, puisque la plupart étaient précédées et suivies, selon l'étiquette, de domestiques achevai.

Il faut ajouter à cette cohue bien caractéristique de la Chine du Nord les innombrables mendiants couverts d'ulcères et de crasse, les cortèges de mariages et d'enterrements où la basse pègre, louée comme cérémoniaire, vêtue d'oripeaux éclatants et sordides, porte processionnellement ^{p.150} toutes sortes d'attributs symboliques. Et tout cela, qui fait un extraordinaire mélange de somptuosité et de pouillerie, au travers des nuages de poussière que soulève à cette époque de l'année le vent jaune, prend l'aspect fantomatique d'un conte d'Extrême-Orient. Et c'est Pékin toujours identique à lui-même que je retrouvai ainsi, que je retrouvai même trop, quand, le soir, le vent tournant au sud apportait, de la cité chinoise sur le quartier des légations, une insupportable odeur de pourriture.

Le Céleste Empire avant la Révolution

Les coutumes et la vie étaient encore moins modifiées que les aspects extérieurs. Une promenade à Shienmen, le quartier des théâtres et des plaisirs, m'en avait rapidement convaincu. Les salles de spectacle, qui sont ouvertes durant l'après-midi, étaient pleines de spectateurs dont beaucoup avaient apporté leur oiseau dans sa cage. La majorité du public est pourtant du petit peuple qui travaille ; mais le Chinois, très amoureux du plaisir, s'y adonne dès que l'envie lui en vient, quitte à travailler ensuite durant toute la nuit. Les pièces que l'on jouait étaient du vieux théâtre légendaire ou bouffon et toujours mêlées d'acrobaties et de chants. Les acteurs, suivant l'usage, étaient, dans tous les rôles, même ceux ^{p.151} des vieillards, de très jeunes garçons. On constatait toujours les mêmes troublantes analogies que j'avais déjà signalées autrefois entre les mœurs des Chinois et celles du monde gréco-latin. On se retrouvait en présence de la même conception païenne de la vie, et pour peu que l'on fût renseigné sur la fête secrète des gens de la cour et des ministères, des notables et des étudiants, dans les multiples restaurants et chez les entrepreneurs spéciaux, éducateurs de jeunes esclaves des deux sexes, on avait la curieuse impression de vivre dans une atmosphère de *Satyricon*.

De tout cela rien n'avait bougé, si ce n'est que le Chinois, déjà très réservé et mystérieux, se cachait plus encore qu'avant, dans la crainte toute nouvelle des révélations de presse. Les journaux en effet, sous le couvert du réformisme, en réalité le plus souvent pour se faire acheter leur silence, ne cessaient de divulguer les moindres incidents de la vie privée des gens en place ou simplement fortunés. Il était journallement question, dans leurs colonnes, d'achats de chanteuses et de chanteurs par des princes ou des hauts fonctionnaires et d'accusations contre les mœurs de ces personnages.

Il en était de même pour l'opium, et en cette ^{p.152} matière, le zèle intéressé de la police aidait grandement aux indications perfides des journalistes, les décrets interdisant les fumeries publiques et ne permettant à chacun de ne fumer que dans sa maison, on lisait par exemple des filets de ce genre : « On nous signale une rue où deux

Le Céleste Empire avant la Révolution

Chinois bien connus se réunissent pour fumer, etc. » On savait ce que cela voulait dire. Les personnes visées ne manquaient pas d'être averties et généralement répondaient à ce qu'on attendait d'elles. Et c'étaient des organes importants, qu'il fallait connaître et que l'on traduisait dans les légations, qui se livraient à ce petit jeu.

Le caractère craintif de la race aidant, joint aussi à la hausse très sensible du produit, on constatait sur ce point un changement notable dans les mœurs. L'usage de l'opium avait considérablement diminué à Pékin. Certains prétendaient que le nombre de fumeurs avait baissé de 80 p. 100. En revanche, un vice nouveau avait fait son apparition : on s'adonnait de plus en plus à l'alcool. On rencontrait fréquemment dans la rue ce qu'on ne voyait jamais autrefois, des ivrognes. Les rixes, auparavant inconnues, se multipliaient. Le Chinois, ce buveur de thé, montrait d'ailleurs un penchant très vif pour les ^{p.153} boissons fortes et pour l'ivresse. Il n'était plus douteux que ce serait l'alcool qui recueillerait la succession de l'opium. C'était tellement vrai que de grandes entreprises européennes s'étaient déjà installées dans les grands centres pour préparer ce produit nouveau appelé à un si merveilleux écoulement. On pourrait longuement philosopher sur ce thème et se demander si la transposition est heureuse. L'avenir nous l'apprendra.

Une autre constatation s'imposait : c'était une aggravation extrême de la misère. Les réformes en cours, les travaux de voirie de la capitale, les constructions d'écoles et de casernes, les multiples dépenses sur lesquelles les fonctionnaires continuaient à prélever leur squeeze habituel, avaient accru les charges de la population dans des proportions écrasantes. Si on y ajoutait le prix de la vie, qui ne cessait de monter — la farine, par exemple, qui est, à Pékin, la base de la nourriture et tient la place du riz, avait depuis cinq ans haussé de 30 p. 100, — on se rend aisément compte que le sort non seulement des coolies, mais même de la multitude des petits marchands, était devenu intolérable. Beaucoup ne pouvaient continuer leur petit commerce, leur minuscule industrie et tombaient à la classe misérable. Il y ^{p.154} avait

Le Céleste Empire avant la Révolution

chaque jour des gens qui succombaient à la faim. La souffrance humaine semblait avoir atteint son degré maximum. Cette situation, si on se rappelle surtout qu'elle était également pareille dans les plus grands centres provinciaux, commençait, en dépit de la passivité des Chinois et de leur force de résistance au mal, à devenir inquiétante.

*

Durant ce séjour dans la capitale, je recueillis les renseignements et je pus faire les observations que j'ai consignés dans un précédent volume ¹. Il est nécessaire d'y revenir pour compléter l'exposé général de l'état de la Chine avant la Révolution, qui fait l'objet de ce nouvel ouvrage.

La campagne des délégations provinciales avait commencé au début de 1910. Les délégués, au nombre de quarante-cinq, étaient arrivés à Pékin, dans les premiers jours du mois de janvier. Après avoir fait une visite aux grands personnages de la cour et avoir demandé, au régent, une audience qui leur fut refusée, ils avaient adressé, au Trône, une première pétition demandant l'ouverture d'une ^{p.155} Assemblée nationale, dans le délai d'une année. Un décret du 30 janvier repoussait avec fermeté cette demande et terminait en disant que, dans neuf ans, lorsque la préparation graduelle des lois constitutionnelles serait terminée dans les provinces, le Trône ferait appel aux représentants du peuple pour l'aider dans les affaires de l'empire.

Cette réponse causa une vive déception et un grand découragement. Néanmoins, les délégués restèrent dans la capitale et peu à peu, soutenus par la presse, reprirent confiance. Ils rédigèrent une nouvelle adresse ² qu'ils présentèrent au milieu du mois de juin, après avoir fait tous leurs efforts pour se ménager des appuis parmi les hauts mandarins des ministères et de la cour. Sous les formes de la plus parfaite déférence, ils réfutaient néanmoins les raisons données par le régent à l'appui de son refus. À l'argument de l'insuffisante

¹ [*La Chine et le mouvement constitutionnel \(1910-1911\)*](#).

² Voir toutes ces pétitions de même que les décrets correspondants et les articles de journaux qui les commentent, dans *La Chine et le mouvement constitutionnel*.

Le Céleste Empire avant la Révolution

modernisation des administrations provinciales qui leur avait été opposé, ils répondaient que la prétendue préparation dont on proclamait la nécessité servait surtout de prétexte aux mandarins pour étendre leurs dilapidations. Très peu ^{p.156} après, le 27 juin, un nouveau décret maintenait, en réponse, le délai de neuf années et terminait, en interdisant de la manière la plus formelle que l'on présentât désormais, au Trône, des rapports sur cette question.

Malgré cette nouvelle déconvenue, les délégués, mettant à profit la longanimité du Trône, qui se bornait à cette résistance passive sans prendre les mesures énergiques qu'un gouvernement fort aurait prises, persistèrent, après quelques hésitations, dans leur campagne. Mais leurs efforts, qui n'avaient aucune répercussion dans la masse de la population indifférente et qui ne sortaient pas du milieu restreint de la presse, des étudiants et des lettrés, restaient vains. Un rappel de leurs précédentes pétitions qu'ils adressèrent au régent, à la fin du mois de juillet ne reçut même pas de réponse.

Cette situation, qui, peut-on dire, laissait en présence deux faiblesses et à laquelle on ne pouvait, dans ces conditions, entrevoir d'issue, dura jusqu'à l'ouverture du Sénat provisoire, au mois d'octobre.

L'attitude de cette Assemblée vint alors, d'une façon tout à fait imprévue, renforcer l'action des délégations provinciales. Malgré que la majorité ^{p.157} de ses membres eussent été nommés par la cour et que l'autre partie eut été soumise, après élection, au contrôle et à l'acceptation des autorités impériales dans les provinces, impressionnée sans doute par la faiblesse évidente du Trône et par l'attitude audacieuse des éléments constitutionnels qui reprenaient leur propagande avec une vigueur nouvelle, elle prit dès le début fait et cause pour les délégués. Cette attitude se marqua au cours des premières séances, à l'occasion de conflits qui avaient éclaté entre divers conseils provinciaux et des vice-rois et dans l'examen desquels le Sénat se prononça contre ces derniers.

Le Céleste Empire avant la Révolution

Forts de cet appui, les délégués, malgré la défense expresse que leur en avait faite le régent, rédigèrent une nouvelle pétition, la troisième, pour réclamer une Assemblée nationale. Le prince Pou Loun, président du Sénat, à qui elle avait été remise, n'hésita pas à la faire parvenir. Le Sénat, sortant, de même que l'avaient fait auparavant les conseils provinciaux, de ses attributions, en discuta longuement et vota à l'unanimité une motion en faveur de l'établissement immédiat de cette assemblée.

Un grand nombre de hauts mandarins, la plupart des vice-rois et des princes de la famille ^{p.158} impériale elle-même, comme Tsai Tao, frère du régent, influencés par ces progrès foudroyants de l'idée constitutionnelle et penchant comme d'usage vers le parti qui leur semblait le plus fort, donnèrent un avis favorable.

Le mouvement devint si irrésistible et impressionna si vivement la cour que — chose tout à fait nouvelle dans les annales impériales — le régent revint sur son décret du 27 juin et sur les décisions catégoriques qui y étaient énoncées. Le 5 novembre, en effet, il publiait un nouveau décret dans lequel il ramenait le délai de neuf ans à trois années.

Cette concession eut toutes les apparences d'une capitulation. Le parti constitutionnel, bien loin d'en être satisfait, y puisa un encouragement à persister dans sa demande de l'ouverture immédiate de l'Assemblée. Les journaux redoublèrent de violence et des manifestations tumultueuses, composées surtout d'étudiants de la capitale auxquels s'étaient joints des jeunes gens venus de Tientsin et même de Moukden, eurent lieu, au cours desquelles on apporta, au yamen du régent, — suprême moyen d'impressionner le Trône — des lettres écrites au sang.

La cour donna à ce moment-là l'impression ^{p.159} du plus grand désarroi et d'un véritable affolement. Sa faiblesse était d'autant plus grande qu'elle était divisée par les dissensions mêmes de la famille impériale. Un clan, qui s'était formé autour de la nouvelle impératrice douairière, veuve de l'empereur Kouang Siu, luttait âprement contre le

Le Céleste Empire avant la Révolution

régent. Les coteries adverses, issues de ces grandes rivalités, se faisaient, à coups de rapports d'accusation, une guerre sans merci, ne se rendant pas compte que tout cela diminuait leur prestige collectif et leur porterait finalement une atteinte irrémédiable. C'est ainsi qu'un censeur, soudoyé évidemment par un de ces clans, avait lancé, contre le vieux prince Tsing, doyen de la famille impériale, un rapport retentissant qui fit le tour de la presse et provoqua ainsi, dans le pays tout entier, un scandale très préjudiciable certainement au gouvernement et à la dynastie.

À toutes ces causes de débilité, s'ajoutaient le manque de caractère et l'incapacité personnelle du régent. Son extraordinaire pusillanimité se manifesta surtout par le fait que non seulement il n'osa pas châtier le « Jeune Chinois » qui, au printemps de 1910, tenta de le dynamiter, mais que, après quelques mois de détention bénigne, il se laissa imposer sa grâce par les éléments les ^{p.160} plus avancés du mouvement constitutionnel. Dans un pays comme la Chine, avec la conception très simpliste et orientale que l'on y a de l'exercice du pouvoir, une telle conduite devait enlever au Trône l'autorité et le respect dont il jouissait encore durant les dernières années du règne de la grande impératrice Tseu Hsi ¹.

À l'automne, cette impression de faiblesse et d'impuissance était si nette que le Sénat provisoire, qui avait décidément pris la tête de l'agitation, crut le moment venu de frapper un coup décisif en s'attaquant à ce que l'on considérait comme le rempart du conservatisme : le Grand Conseil. Vers le milieu de novembre, il adressait au Trône, contre lui, un rapport d'accusation.

Le résultat fut d'ailleurs contraire à ce qu'en attendaient les auteurs de cette audacieuse offensive. Il arriva en effet que les membres de ce conseil, parmi lesquels se trouvaient le prince Tsing et Na Tong, qui avaient jusqu'alors laissé se dérouler la campagne constitutionnelle avec indifférence, laissant le régent livré à lui-même, secrètement

¹ Morte, ainsi que son neveu, l'empereur Kouang Siu, au mois d'octobre 1908.

Le Céleste Empire avant la Révolution

satisfaits peut-être de l'embarras dans lequel se trouvait ce dernier, se sentant, cette fois, ^{p.161} personnellement menacés, sortirent de leur apathie. Tout en faisant l'offre traditionnelle de démission qui accompagne d'ordinaire ces sortes d'accusations, ils agissaient si fortement sur le régent que celui-ci changeait subitement d'attitude. Par une suite de décrets des 18, 24 et 26 décembre, il refusait la démission du Grand Conseil, interdisait de nouveau, en termes particulièrement durs, toute demande nouvelle relative à l'Assemblée nationale, rejetait et blâmait sévèrement le rapport du Sénat, enfin ordonnait aux autorités compétentes de Pékin de renvoyer immédiatement par la force les délégués provinciaux dans leurs provinces respectives. Un délégué de Tientsin, ayant protesté vivement contre cette mesure, fut aussitôt appréhendé et envoyé en exil au Turkestan.

Ce sursaut d'énergie eut les conséquences qu'il fallait en attendre étant donnée la mentalité chinoise. Un mouvement de réaction se dessina aussitôt. Tous ceux qui, mus uniquement par le désir d'être du côté du plus fort, avaient adhéré à la campagne constitutionnelle, passèrent sans vergogne au parti adverse et attaquèrent violemment le Sénat. Celui-ci acheva de se discréditer en demandant le châtement de certains journaux par lesquels il avait été malmené. Certains chefs ^{p.162} de l'agitation eux-mêmes, secrètement achetés par le gouvernement, devinrent soudain conservateurs. L'ordre de clôture du Sénat, qui manifestait l'intention de renouveler son attaque contre le Grand Conseil, acheva la déroute du parti constitutionnel.

Au commencement de 1911, cette défaite était confirmée d'une manière éclatante par le changement des président et vice-président du Sénat provisoire. À la place du prince Pou Loun, qui avait eu une attitude nettement favorable aux éléments les plus avancés, un membre du Grand Conseil, le Mandchou Che Siu, dont les idées conservatrices étaient bien connues, fut nommé à la présidence de cette Assemblée.

Le Céleste Empire avant la Révolution

Il est vrai que, en même temps, par l'effet du jeu de bascule habituel aux gouvernants chinois, pour tromper sans doute sur les véritables sentiments rétrogrades de la cour et aussi probablement pour faire contrepoids à la signature prochaine des emprunts étrangers et à la reprise par l'État des voies ferrées en construction, le Grand Conseil était supprimé et remplacé par le Cabinet responsable que réclamaient depuis quelque temps les partisans de la Constitution. Réforme de simple parade d'ailleurs, car le prince Tsing avait la p.163 présidence et Na Tong la vice-présidence de ce Cabinet qui restait ainsi entre les mains des hommes de ce même Grand Conseil dont on n'avait fait ainsi que changer le nom.

La modification des statuts du Sénat provisoire par son nouveau président, modification qui réduisait à rien les pouvoirs de cette assemblée, confirmait du reste cette politique conservatrice dont la signature, au mois de mai, des contrats d'emprunts et la reprise officielle des lignes de Hankéou-Canton et Hankéou-Setchoen, si désagréables à la « Jeune Chine », furent les derniers termes.

Ce fut là l'ultime triomphe de la réaction impériale et mandchoue, triomphe bien plus apparent que réel en somme, car il n'était dû qu'à un accès passager de vigueur et non à une autorité déjà très atteinte et qui, cinq mois plus tard, ne trouvant plus de défenseurs, devait lamentablement s'effondrer.

*

Ainsi qu'on a pu s'en rendre compte par les chapitres précédents, et comme nous le disons plus haut à propos de Pékin, la situation dans p.164 les principaux centres de l'empire était en harmonie avec celle du monde gouvernemental. Elle présentait les mêmes phénomènes de dissociation et de morbidité. La maladie était générale et il faut, pour avoir un tableau exact de cette période capitale, de même que pour attribuer leur vraie signification aux événements qui suivirent, en donner les principales caractéristiques.

Le Céleste Empire avant la Révolution

Ce qui domine tout et ce qu'il faut indiquer en première ligne, c'est l'aggravation de la corruption mandarinale, poussée, par suite des circonstances, à des limites inconnues jusqu'alors. Aux moyens que les fonctionnaires avaient autrefois de satisfaire leur cupidité, tels que la justice, la perception des impôts, la majoration arbitraire de la valeur du taël en sapèques et la fixation du prix du riz, s'était en effet ajouté une exploitation cynique de la soi-disant application des réformes et de la préparation des lois constitutionnelles. Nous avons déjà noté à quelle exagération du squeeze avaient donné lieu les nouvelles organisations scolaire, militaire, politique, industrielle, etc.

À ces observations personnelles faites dans les provinces par l'étranger de passage que j'étais, il n'est pas inutile de joindre des constatations ^{p.165} chinoises. À la fin de 1909, les notables du Nganhoei, adressaient, au vice-roi de Nankin et au gouverneur de leur province, la supplique suivante :

Messieurs,

La cour et les autorités provinciales ont maintes fois interdit aux mandarins locaux d'écorcher le peuple dans la perception des impôts fonciers. Mais les mandarins qui aiment le peuple sont beaucoup moins nombreux que ceux qui le haïssent.

Quand, maintenant, un cultivateur du Nganhoei paie un dollar d'impôts fonciers, il doit subir une perte de cinq cents sapèques.

Depuis un an, les habitants de cette province ont présenté des centaines de pétitions aux autorités provinciales pour accuser leurs mauvais sous-préfets.

Les autorités du Kiangsou ont voulu hausser la valeur des taëls de deux cents sapèques et déjà le ministère des Finances n'a pas consenti à faire droit à leur demande.

Mais les sous-préfets du Nganhoei ont haussé la valeur des taëls de douze cents sapèques. Peut-on dire qu'ils n'écorchent pas le peuple de leur mieux ? Par là, on voit que les sous-préfets de notre province sont plus de six fois plus cruels que ceux du Kiangsou.

Le Céleste Empire avant la Révolution

En outre, non seulement nos mandarins locaux écorchent le peuple dans la perception des impôts fonciers, mais encore dans celle des différentes taxes. Ils ne consentent pas à recevoir les monnaies de cuivre mises en circulation par les décrets impériaux et s'ils les reçoivent, au lieu de les considérer comme des ^{p.166} pièces de dix sapèques, ils les considèrent comme celles de cinq ou six sapèques.

Le peuple est déjà réduit à une grande misère. Comment peut-il alors supporter la cupidité inouïe de ses pères communs ?

De plus, cette année, beaucoup de sous-préfectures du Nganhoei ont été ravagées par les inondations ou la sécheresse.

Nous n'ignorons pas que sans notre demande, vous savez aussi faire le nécessaire pour soulager la misère du peuple. En effet il est très difficile de soulager maintenant à la fois la misère du peuple et celle des mandarins locaux, puisque la Chine manque de fonds.

Mais les habitants sont les bases fondamentales de l'empire. Si en travaillant jour et nuit, ils ne peuvent pas trouver de quoi se nourrir, à cause de la cupidité des mandarins, ils sont vraiment dignes de pitié et de compassion.

Donc, si la cour ne veut pas réduire les impôts fonciers, ni supprimer les taxes cruelles pour les soulager, elle doit du moins interdire rigoureusement aux mandarins locaux de les écorcher.

Comme nous sommes originaires du Nganhoei, nous avons le devoir et le droit de vous montrer la misère de nos concitoyens.

Nous vous supplions, messieurs, d'interdire rigoureusement aux mandarins du Nganhoei d'écorcher les habitants de cette province dans la perception des impôts fonciers et des différentes taxes. Vous soulagerez ainsi la misère des habitants et vous préviendrez de futurs soulèvements ¹.

^{p.167} Plus tard, le grand journal de Shanghai, le *Chépao*, publiait cet article encore plus significatif :

Depuis que la Chine veut se réformer, ses dépenses sont dix fois plus fortes que ses revenus d'autrefois.

¹ Tiré du *Mingliépao* du 4 novembre 1909.

Le Céleste Empire avant la Révolution

Aussi, plus elle applique les nouvelles méthodes, plus son peuple est indigent, ce qui fait que nous qui croyions auparavant que les nouvelles méthodes pouvaient enrichir la Chine, sommes obligés d'affirmer maintenant qu'elles ne peuvent qu'appauvrir l'empire chinois et son peuple et précipiter la ruine de la Chine.

Maintenant que cette dernière prépare la Constitution, les mandarins, au lieu de considérer le peuple comme la base fondamentale de l'empire le prennent pour leur ennemi mortel.

Puisqu'ils considèrent le peuple comme leur ennemi, inutile de dire qu'ils le haïssent et font tout leur possible pour l'écorcher et l'empêcher de jouir de ses droits.

Les nouvelles méthodes appliquées aujourd'hui par le gouvernement ne peuvent qu'enrichir les mandarins et augmenter la misère du peuple. Le peuple paie beaucoup de taxes au gouvernement mais une grande partie de l'argent de ces taxes est empochée par les innombrables mandarins cupides et déshonorés qui remplissent la Chine.

Nous ne disons pas que la Chine ne doive pas appliquer les nouvelles méthodes. Nous voulons seulement que notre gouvernement fasse le nécessaire pour rendre facile la vie de son peuple et autoriser ce dernier à surveiller les finances officielles. Si le peuple, qui a beaucoup de devoirs, a aussi des droits, la mise ^{p.168} en pratique des nouvelles méthodes ne peut plus lui porter préjudice.

Mais si le gouvernement n'établit pas le budget, ni le bilan et ne fait que sucer le sang du peuple, en créant des taxes très cruelles et très complexes, le peuple mourra sûrement par suite de l'épuisement de ressources et si le peuple meurt, son empire qui est la Chine ne pourra plus être considéré comme une nation.

C'est pourquoi si les nouvelles méthodes appliquées par la Chine peuvent rendre indigent le peuple et l'exciter à la révolte, il vaut mieux qu'elle les supprime et redevienne un pays tyrannique comme auparavant.

Nous ne pouvons plus espérer que les mandarins créeront notre bonheur. La seule chose sur laquelle nous pouvons fonder nos

Le Céleste Empire avant la Révolution

espérances est l'Assemblée nationale. Mais le gouvernement n'autorise pas son établissement.

Nous parions que les nouvelles méthodes qui ont fortifié et enrichi les nations étrangères ne peuvent que porter préjudice à la Chine qui manque d'hommes compétents pour les bien appliquer.

Les mandarins ne connaissent que leur intérêt personnel. C'est pourquoi, s'ils ont une nouvelle méthode de plus à traiter, ils ont aussi un moyen de plus pour détourner l'argent officiel et extorquer celui du peuple. Maintenant les nouvelles méthodes que la Chine veut mettre à exécution deviennent de plus en plus nombreuses, ce qui nous permet de prononcer les paroles suivantes : « Bonheur aux mandarins et malheur au peuple ! » ¹

Le fait est du reste également reconnu dans des ^{p.169} documents officiels. Dans un rapport que le Grand trésorier du Houpé adressait au Trône, ce haut fonctionnaire disait sous une forme hypothétique, mais qui n'en était pas moins claire :

Si la Chine qui est déjà réduite à une extrême indigence ordonne à ses sujets d'appliquer tout d'un coup toutes les lois constitutionnelles, ou bien les autorités, qui n'ont pas l'argent disponible, appliqueront négligemment ces lois, ou bien elles écorcheront les habitants et peut-être elles feront les deux en même temps, etc. ²

Le régent, lui-même, n'ignorait rien de ces abus. Dans un décret du mois de février 1909, il s'exprimait en effet en ces termes :

Dernièrement nous avons appris avec douleur par les rapports de censeurs impériaux que plusieurs mandarins de haut rang dans les provinces protestent encore contre les nouvelles administrations et que quelques-uns détournent l'argent du peuple, en prétextant qu'ils traitent ces nouvelles lois. Nous avons également appris que lorsqu'un mandarin est accusé auprès de nous, les autorités des provinces font tout leur possible pour le protéger ou au moins

¹ Le *Chépao*, 7 juillet 1910.

² Tiré du *Sinvanpao* du 28 juillet 1910.

Le Céleste Empire avant la Révolution

diminuer ses fautes, bien que nous leur disions d'enquêter sérieusement.

Cela prouva que ces autorités provinciales méprisent nos ordres comme paroles d'enfants. Quand nous y pensons, nous en sommes fort irrité. p.170

Malgré cela, la cour Suprême continue à se montrer bienveillante à l'égard des mandarins, même les plus méchants et les plus cupides ; elle n'a jamais infligé une punition grave à un haut mandarin qui avait recommandé au Trône un mauvais fonctionnaire.

Peu de hauts mandarins recherchent impartialement la vérité sur les accusations portées contre les fonctionnaires. Après leur enquête, ils nous disent ordinairement que l'accusation a quelque peu de vraisemblance, mais que, après une sérieuse enquête, elle ne s'est pas confirmée.

C'est ainsi qu'ils agissent habituellement, abusant de la confiance que nous avons en eux.

Tout prétexte était du reste bon à l'âpreté profiteuse de ces singuliers administrateurs. Pour n'en citer qu'un exemple, un recensement effectué au cours de 1909 avait été l'occasion d'une exploitation telle que les populations du Kiangsi se soulevèrent. Le *Tchonvajepao* écrivait à ce propos :

Sur les 1.350 sous-préfets de l'empire, il n'y en a pas dix qui traitent eux-mêmes les affaires officielles sans le concours de leurs détestables satellites.

Quand ceux-ci sont chargés de faire un recensement des familles, ils se rendent dans les campagnes pour écorcher les habitants et se faire traiter par ces derniers comme des commissaires impériaux.

Si un paysan est assez audacieux pour ne pas leur donner tout ce qu'ils lui demandent, ses biens sont confisqués par eux et il subit des tortures inouïes. p.171

L'arrivée des satellites des mandarins dans les campagnes est pour les paysans, un grand désastre.

Les lois de la Chine sont excessivement injustes. Quand, ne pouvant plus supporter les persécutions cruelles et constantes des

Le Céleste Empire avant la Révolution

mandarins, les habitants se soulèvent, ils sont toujours condamnés à la peine capitale. Quant aux mandarins, motif de leurs soulèvements, ils ne sont jamais châtiés rigoureusement.

Les mandarins ne considèrent pas la vie des habitants comme chose importante : ils prennent ces derniers pour des animaux et des herbes.

La récente révolte des habitants du Kiangsi n'est que le commencement des nombreuses révoltes futures des autres provinces.

On jugera quelle impression avait pu faire sur l'esprit des Chinois, déjà excédés par tant d'abus, l'avènement de politiciens produits par les organisations récentes à forme constitutionnelle : conseils provinciaux, municipalités autonomes, etc., nouveaux tyrans qui engagèrent, avec les mandarins, une lutte ardente, non pour le bien des populations, mais pour la conquête du gâteau. Nous avons déjà eu l'occasion, au cours des chapitres précédents, de mentionner les effets déplorables de cette éclosion d'une nouvelle classe de privilégiés. Diverses séditions, notamment en 1910, celles de Songkiang et Poutong dans la région de Shanghai, dont, nous avons déjà parlé, ^{p.172} n'eurent pas d'autre cause. Il en fut de même pour la grave émeute de Laiyang, ou Chantoung, au mois d'août de la même année.

« Le vrai motif du soulèvement de Laiyang-hien, disait un décret du 25 août 1910, ont été la discorde et la haine qui ont éclaté entre les notables et le peuple. Les désordres ont été provoqués réellement par la tyrannie des notables, etc. »

À cette double oppression oligarchique étaient venues s'ajouter encore d'autres causes de misère et de souffrance. Les provinces du Yangtsé notamment qui, en 1907, 1908 et 1909, avaient souffert de famines provoquées par d'exceptionnelles sécheresses, furent très cruellement éprouvées, en 1911, par de formidables inondations qui anéantirent, dans toute cette immense région de la Chine centrale, la récolte du riz. Au mois de septembre de cette année, le grand journal anglais de Shanghai, le *North China Daily News*, écrivait :

Le Céleste Empire avant la Révolution

Tout fait croire que la détresse dans la Chine centrale sera, l'hiver et l'automne prochains, sans parallèle dans l'histoire de l'empire. Il n'y a aucune exagération à dire que la moitié de la population de la vallée du Yangtsé devra vivre de charité. Entre Tchinkiang et Nankin, la situation est pitoyable et le plus tragique de la situation est que les promesses de récolte étaient excellentes avant les inondations. p.173

Les parents vendent leurs enfants dans le but de se procurer de l'argent pour se nourrir eux-mêmes. Et il n'y a aucun espoir d'amélioration. La fonte des neiges au Tibet a à peine commencé et il semble improbable que les terrains soient dégagés avant décembre.

Et il terminait en disant qu'étant donnée la situation du marché du riz les malheureux n'avaient, sans la charité, qu'à mourir.

Cette question du riz, qui avait déjà provoqué, en 1910, par suite de la spéculation et de l'accaparement, les émeutes de Hangtchéou et de Changcha, dont nous avons parlé aux précédents chapitres, devenait donc, l'année suivante, beaucoup plus grave encore.

Voici les renseignements que donnait à ce sujet, au mois de septembre 1911, le journal français de Shanghai, *l'Écho de Chine* :

Ainsi que nous l'indiquions hier, écrivait-il, le prix du riz poursuit de façon quasi régulière sa marche ascendante, par bonds de 20 cents, et la hausse est peut-être même encore plus rapide qu'on ne l'avait prévu.

Le picul qui se vendait avant-hier 10 dollars 60, était hier matin, à 10,80 ; avant midi, il atteignait 11 et après-midi, 11, 20. Le soir, il était à 11,40. Ces prix s'appliquent à la meilleure qualité, bien entendu. Dans ces conditions on arrivera vite à 14 dollars.

Il est inutile d'insister sur l'impression produite p.174 dans les milieux indigènes, Que l'on songe qu'il y a une douzaine d'années, à peine, — avant les Boxers — le picul se vendait 3 dollars 50 !

Il faut remonter à plus de vingt ans en arrière, à la quinzième année de Kouang Siu, pour retrouver semblable disette. Mais, cette année-là, ce n'étaient pas les inondations qui étaient coupables, c'étaient

Le Céleste Empire avant la Révolution

la sécheresse et les sauterelles. Les eaux, elles, n'avaient point déterminé semblables désastres depuis près de cinquante ans.

On conçoit donc qu'on puisse envisager la situation avec quelque inquiétude, d'autant que les nouvelles reçues de la région ne sont pas faites pour rassurer.

D'une manière générale d'ailleurs la situation économique était partout extrêmement mauvaise. Cela était dû, comme nous l'avons dit à propos de Shanghai, à l'accumulation des marchandises provoquée par la guerre russo-japonaise et que la signature de la paix avait immobilisées dans les ports. Nous avons également indiqué quelles ruines avait entraînées le krach des caoutchoucs. Enfin, l'inquiétude et l'incertitude du lendemain qui pesaient sur le commerce chinois depuis la mort des souverains et que la faiblesse de leur successeur ne justifiait que trop étaient aussi une puissante raison de la stagnation des affaires. Les faillites de banques que nous avons signalées à Shanghai ne furent pas les seules. Il y en eut ^{p.175} également d'importantes dans les autres grands centres commerciaux, notamment à Hankéou et à Tientsin.

Les finances officielles n'étaient pas en meilleur état. Les recettes des provinces étaient insuffisantes pour parer aux dépenses nouvelles, grevées surtout de la commission mandarinale, et les vice-rois, gênés du reste en cela par l'opposition de la « Jeune Chine », cherchaient à contracter de petits emprunts pour boucler leur budget.

Dans la vice-royauté des deux Kouang, à Canton, le papier officiel, par suite de sa multiplication frauduleuse, sans encaisse correspondante, avait subi une énorme dépréciation et toute cette partie du sud de la Chine, si importante à tous égards, était menacée de ce fait d'une désastreuse faillite.

D'autres, comme le Yunnan par exemple, qui ne pouvait même pas payer ses troupes, étaient forcés de demander de l'argent à Pékin. Le budget général de l'empire était lui-même très loin d'être équilibré et, en 1910, le duc Tsai Tsé, ministre des Finances, avouait un déficit de 35 millions de taëls.

Le Céleste Empire avant la Révolution

C'est évidemment à cette déplorable crise ^{p.176} financière qu'était due en partie la faillite des réformes que j'avais constatée partout où j'étais passé à cette époque, au Yunnan et à Canton comme sur le Yangtsé, au Hounan et dans le nord. En sorte que l'on se trouvait en présence de cette invraisemblable situation que, au moment même où les Chinois pliaient sous les lourdes charges du modernisme officiel, on devait renoncer à poursuivre la plupart des réformes par suite du manque d'argent.

*

Sous l'effet de cette misère et de ces souffrances, les populations, d'ordinaire si résignées, si passives, maintenant poussées par la faim et le désespoir, se soulèvent de tous les côtés et les émeutes locales se multiplient au cours de 1910 et 1911.

À Mihien, dans le Honan, exaspérés par des taxes trop lourdes, les habitants attaquent et détruisent le yamen du sous-préfet. À Ningchan, au Hounan et à Kouyi, au Koeitchéou, les émeutiers, après avoir détruit des églises catholiques et protestantes, s'en prennent aux écoles, causes des nouvelles contributions, et les ^{p.177} brûlent. À Singkiang, au Kansou, ils pillent le trésor public. À Tchienchang, au Setchoen, des milliers d'habitants soulevés, pillent les maisons de notables, ouvrent les prisons et délivrent les prisonniers.

Le mois de septembre 1911, à la veille même de la révolution qui éclatera en octobre, est particulièrement fertile en émeutes violentes. À Poutong, près de Shanghai, la foule dévalise les magasins de riz. Dans la même province du Kiangsou, à Changchéou et à Tchaouang, des milliers de paysans, venus des campagnes inondées, ont assailli les yamens des autorités, blessé les sous-préfets, pillé des maisons de notables et démoli trois écoles. Toujours dans la région de Shanghai, à Kinchan, des faméliques dévastent une mission protestante, attaquent les fonctionnaires, le bureau de la municipalité autonome et pillent une vingtaine de magasins de riz. « Les émeutiers, disait le *North China Daily News*, étaient des paysans exaspérés par la faim. » Dans l'état

Le Céleste Empire avant la Révolution

d'exaspération où ils se trouvaient, ils sortirent des maisons pillées tous les meubles, les jetèrent dans une crique et les anéantirent.

Au même moment, dans le Liaotoung (Mandchourie méridionale) des insurrections éclatent ^{p.178} sur divers points, à Chuangho, à Fouchou, à Chenan. Dans tous ces endroits, les habitants, excédés, ne veulent plus payer les taxes affectées aux caisses nouvelles de la police et des écoles et se soulèvent. Partout d'ailleurs, les bandits et les pirates font cause commune avec les émeutiers ¹.

Ce qu'il importe surtout de faire remarquer, et cela a de l'importance pour déterminer les causes de la révolution qui a suivi, c'est que la caractéristique commune de toutes ces émeutes fut une hostilité violente des populations contre les réformes, origine des taxes multiples qui les écrasaient et qu'elles rendaient responsables de leur misère. La presse chinoise l'a d'ailleurs reconnu. Le *Sinvanpao*, journal moderniste de Shanghai, écrivait le 19 août 1910 :

Le peuple est déjà on ne peut plus pauvre. Quand même les nouvelles méthodes appliquées par le gouvernement seraient avantageuses pour le peuple, le gouvernement doit donc s'efforcer de ne pas les appliquer toutes à la fois, car elles n'ont qu'un effet : celui d'enrichir les mandarins avec l'argent gagné par le peuple à force de fatigue et de peine.

Déjà, depuis le printemps de cette année, les ^{p.179} habitants de beaucoup de provinces se sont soulevés contre les autorités qui causent ainsi leur misère.

Nul doute que l'année prochaine, quand le gouvernement appliquera encore plus de nouvelles méthodes, les habitants n'attaquent encore plus les autorités.

Signe traditionnel des époques de crise en Chine, les sociétés secrètes se développèrent et se multiplièrent. Sous de nouvelles appellations, les vieilles associations clandestines qui, suivant le caractère des populations de régions diverses, groupaient sous une

¹ Tous les détails relatifs à ces rébellions locales sont pris dans les journaux étrangers de Shanghai : l'*Écho de Chine*, le *North China Daily News* et le *Shanghai Mercury*.

Le Céleste Empire avant la Révolution

règle spéciale, les mécontents, les appauvris, les ambitieux, tous ceux qu'unissait une haine commune et les chenapans aussi, en somme tous les ennemis de l'autorité, elles étendirent leurs ramifications à travers tout l'empire ¹. Un vieux boy qui m'avait servi pendant la guerre russo-japonaise et que je rencontrai à Shanghai me dit : « Tous ceux qui avant faire Boxers faire maintenant Kolaohoei (Vieux-Frères). »

Dans le sud, les *Triades* (San tié hoei) et, sur le Yangtsé, les *Vieux-Frères* (Ko lao hoei), font de nouveau parler d'eux. Au Houpé et au Setchoen, on signale des soulèvements de membres de la société des *Lanternes rouges* p.180 (Hongtoun kiao). Au Chantoung, les *Grands couteaux* (Ta tao hoei), et les *Petits couteaux* (Siao tao hoei) se révoltent en plusieurs endroits. Les *Grands couteaux* sont signalés aussi dans le Honan. Du reste cette province, qui sera bouleversée plus tard par les *Loups blancs* (Pei Lang hoei), est particulièrement fertile en associations de ce genre. On y signale, en 1911, parmi plusieurs autres, la société de la *Protection du peuple* (Pao Ming hoei) et la société de la *Protection de la patrie* (Pao Chang hoei). Dans les échauffourées que leurs affiliés provoquent, les maisons riches, les yamens officiels et les grandes boutiques sont particulièrement attaqués. Au Kiangsi, on voit apparaître une société du *Nouveau peuple de la Chine*.

Dans le Petchili, les autorités se préoccupent des *Chan Li hoei* (Association de la Raison). Cette société, par son interdiction de boire du vin et de fumer l'opium, semble être une branche de la grande association des *Tsai Li hoei* qui est très répandue dans le Nord de la Chine et dont les affiliés s'agitent beaucoup depuis 1910.

En Mandchourie, il est beaucoup question, au cours de l'été de 1911, de deux sociétés nouvelles, le *Lys blanc* (Pa Lien kiao) et le *Ciel jaune* qui p.181 en peu de temps auraient recruté de très nombreux adhérents.

¹ Voir [La Chine nouvelle, chapitre Les sociétés secrètes.](#)

Le Céleste Empire avant la Révolution

Le gouvernement de Pékin s'inquiète de cette extraordinaire floraison de sociétés secrètes et de la sourde effervescence que cela indique. Le 11 avril 1911, le régent lance un décret conçu en ces termes :

Nous apprenons que, dans les provinces, surtout au long du fleuve Yangtsé et de la mer, des lettrés fondent des sociétés parmi lesquelles il y en a de rebelles, et leurs membres, réunissant de l'argent et des hommes, ont un but révolutionnaire et fomentent des troubles contre l'ordre du pays, sous le prétexte d'améliorer les mœurs de la Chine.

Si nous ne leur adressons pas une interdiction très sévère, ils causeront certainement de graves préjudices à l'empire. Nous ordonnons donc au ministère de l'Intérieur, au Grand préfet et au généralissime de Pékin, ainsi qu'aux vice-rois et gouverneurs des provinces de faire enquêter très sérieusement sur ces perturbateurs et de lancer une proclamation pour interdire ces sociétés irrégulières.

Si on découvre leurs affiliés, les mandarins devront les faire arrêter immédiatement et punir très gravement sans aucun pardon. Respect à ceci ¹.

*

Ce qui caractérise également les deux années qui précédèrent la révolution et ce qui était du reste nouveau en Chine ou du moins n'existait que depuis peu de temps, c'est l'influence prise par la presse et par la jeunesse des écoles. Les journaux, par leurs excitations quotidiennes et par leurs nouvelles fausses ou tendancieuses, créaient une agitation qui pour si factice qu'elle fût, puisqu'elle n'influençait pas la grande masse de la population, mais les marchands des ports, les notables et les lettrés, n'en était pas moins une cause permanente d'effervescence et d'inquiétude. Ce rôle de la presse, qui a été déjà indiqué dans *La Chine nouvelle*, s'était, depuis les débuts du mouvement moderniste dont je traitais dans cet ouvrage, encore aggravé par suite de la faiblesse grandissante des autorités et du gouvernement. En 1911, les accusations, les dénonciations

¹ Tiré du *Chêpao*.

Le Céleste Empire avant la Révolution

incessantes des journaux faisaient peser une véritable terreur sur la gent mandarinale. Et cela s'explique par la nature même des imputations qui, dans un pays où la face est si sensible, devaient faire de cuisantes blessures. Voici quelques exemples de ces attaques personnelles : p.183

— M. Ting Nain Yang, grand préfet de Pékin, est accusé d'avoir acheté pour concubine une fille chanteuse de Pékin, nommé Tien Chan Seng Tch'ou, âgée de vingt-quatre ans.

— M. Tch'ai Tchao Ki, taotaï de la douane de Tientsin qui vient de retourner au Koangtong, est accusé d'avoir pris pour concubine une fille chanteuse de Tientsin du nom de King Siao Tao, originaire de Soutchéou, âgée de dix-huit ans.

— M. Ling Fou Pang, trésorier provincial du Petchili, est accusé d'avoir pris pour concubine une jeune fille de son cuisinier (*Mingliépao*).

— M. Lou Su Seng, taotaï et directeur de la ligne ferrée Péking-Moukden, ayant pris pour concubine une fameuse chanteuse, a été destitué de sa charge. Or, M. Tch'ai Tchao Ki, taotaï de la douane de Tientsin, a pris aussi pour concubine une chanteuse très connue du nom de Li Siao Tao. Craignant d'en être accusé auprès du Trône, il a demandé au vice-roi du Petchili la permission de retourner chez lui au Koangtong en compagnie de cette nouvelle concubine (*Mingliépao*).

— M. P'ang Che Kie, taotaï et sous-directeur du chemin de fer du Nganhoei vient d'être accusé auprès du Trône par plusieurs notables de sa province, d'avoir passé plusieurs nuits avec une chanteuse de Ouhou.

— Un taotaï du Petchili, destitué dernièrement de sa charge, ayant appris que certain prince très puissant à la cour suprême aime beaucoup les jeunes filles, vient d'acheter à Changhaï trois filles chanteuses des plus jolies pour les lui offrir.

— M. Tcheng Pie, ex-ministre des voies et communications, vient d'arriver à Pékin, portant une somme de 300.000 taëls, destinée à

Le Céleste Empire avant la Révolution

faire don à un prince du sang pour être nommé gouverneur du Chantong. p.184

— Un censeur impérial avait accusé, le mois dernier, auprès du Trône M. Yang Veng Ting, gouverneur du Hounan de jouer tous les jours aux jeux d'argent avec ses secrétaires, et de ne savoir que flatter les étrangers, etc.

L'enquête a été confiée à M. Joei Tcheng, vice-roi des deux Hou. Mais celui-ci, ayant obtenu dudit gouverneur un gros don, le protège autant que possible auprès de la cour suprême (*Tchonvajépao*).

— D'après le bruit circulant à Pékin, un vice-roi destitué récemment (Toan Fang) aurait fait don de 300.000 taëls à un prince du sang pour que ce dernier le fasse rétablir dans son ancien emploi.

— M. Yuen Sei Lang, administrateur du ministère du Commerce et fils aîné de M. Yuen Su Hiong, vice-roi des deux Kouang, ayant entendu dire que son père va être destitué, s'est empressé de prier un prince très puissant à Pékin de le faire maintenir à son poste actuel, en lui faisant don de 300.000 taëls. Aussi M. Yuen Su Hiong est-il maintenu à son poste (*Jengchéoujépao*).

Arrêtons là ces citations qui pourraient se poursuivre interminablement.

D'autres thèmes favoris et où se déploie l'imagination fertile des journalistes célestes sont relatifs aux menées révolutionnaires et aux empiétements des étrangers. On lit des nouvelles de ce genre :

— Le palais impérial est protégé depuis quelques jours par de très nombreux soldats et agents de la p.185 police à cause d'une rumeur disant qu'une Japonaise portant une bombe va arriver à Pékin.

— Un télégramme secret, envoyé de certaine nation étrangère, dit que plus de 2.000 révolutionnaires armés de fusils sont furtivement arrivés à Pékin (*Tchonvajépao*).

— Le ministère de l'Intérieur envoie ses délégués avec des agents de la police impériale dans tous les pays près de Pékin pour chercher les révolutionnaires et des armes de contrebande et surtout de la dynamite (*Tientoupao*).

Le Céleste Empire avant la Révolution

— Le prince Yeou Loang, suivant l'ordre du régent, accompagné de cinq camps de soldats, fait des patrouilles jour et nuit, dans toute la ville impériale, pour surveiller ceux qui tiennent des réunions et qui se sont coupé la tresse.

Enfin, on annonçait tantôt l'envahissement de la Mongolie par les Russes, l'occupation du territoire de Pienma, à la frontière birmane, par les Anglais et l'entrée de 100.000 Français au Yunnan, tantôt encore le projet des puissances européennes de se partager très prochainement la Chine.

Si l'on ajoute à tout cela la campagne incessante et très vive menée contre le gouvernement au sujet de l'Assemblée nationale, on comprendra quelle atmosphère de trouble, de malaise et de véritable névrose mentale cela faisait régner dans certains milieux chinois.

p.186 L'élément sur lequel cette excitation constante avait le plus de prise était la jeunesse des écoles. J'ai déjà noté plusieurs fois, au cours des chapitres précédents et dans un autre livre, l'attitude générale d'indiscipline et d'insubordination prise par les élèves, même les plus jeunes, dans les établissements d'instruction. Mais on ne dira jamais assez quelle invraisemblable influence, dans le désarroi général de fonctionnaires pusillanimes et de populations crédules et craintives, avaient pu prendre des gamins. Presque partout, c'étaient eux qui faisaient marcher, par leurs manifestations, par leurs menaces, par leurs lettres écrites au sang, les assemblées provinciales, et les mandarins. J'ai déjà cité ce fait en parlant du Yunnan ; il s'est reproduit partout où se trouvaient des agglomérations scolaires de quelque importance.

L'action de leurs aînés, les étudiants, surtout de ceux qui avaient étudié au Japon, en Amérique ou en Europe, était plus brouillonne et plus remuante encore. Sur toutes les questions de politique intérieure et extérieure, pour l'appréciation desquelles il était très apparent qu'ils ne doutaient pas de leur compétence, ils adressaient à tout instant des lettres passionnées aux conseils provinciaux, aux autorités supérieures et au p.187 gouvernement de Pékin. Et c'est eux qui, à certains

Le Céleste Empire avant la Révolution

moments, ont donné, par leurs manifestations violentes, à la campagne constitutionnelle de 1910, son aspect de frénésie malade.

Sauf le désir de vie plus indépendante et plus large, dont ils avaient puisé le goût à l'étranger, ils n'apportaient cependant pas avec eux le bénéfice d'une mentalité meilleure et susceptible d'une heureuse influence sur les affaires de leur pays. J'ai déjà essayé d'expliquer cela dans mon précédent ouvrage, mais nul ne l'a dit d'une manière plus saisissante qu'un fonctionnaire d'un ministère de Pékin, lui-même ancien étudiant au Japon, et qui, sollicité de donner son opinion, déclarait à un rédacteur du *Mingliépao* :

Vous direz peut-être que les étudiants retournés de l'étranger sont très compétents et assez jeunes et peuvent ainsi réconcilier le peuple avec le gouvernement. Si vous pensez ainsi, vraiment vous êtes trop naïf. Vous croyez que les étudiants retournés de l'étranger sont très compétents et beaucoup plus fidèles que les vieux fonctionnaires. Je le croyais aussi. Mais étant à Pékin depuis quelques mois je ne peux plus le croire. Les étudiants retournés de l'étranger, une fois entrés dans la carrière mandarinale, changent leur caractères et leurs habitudes. Ils portent de beaux habits et ont de jolies voitures. Quant à leurs paroles, elles diffèrent complètement de celles qu'ils p.188 prononçaient habituellement lorsqu'ils faisaient leurs études à l'étranger.

Un jour, un missionnaire européen, parlant de la barbarie de beaucoup de Blancs résidant en Chine et dans les autres pays orientaux, a déclaré avec douleur que la mer Rouge était l'endroit où les étrangers jetaient leur conscience. Nous qui sommes anciens étudiants au Japon, nous pouvons aussi dire que la mer du Japon est l'endroit où nous jetons la nôtre ¹.

Beaucoup de Chinois s'en sont d'ailleurs parfaitement rendu compte depuis. J'ai, sous les yeux, un numéro d'une revue littéraire indigène, de Shanghai, qui donne, sur sa couverture, un dessin des plus suggestifs à cet égard. Un « Jeune Chinois », habillé à l'européenne, redingote impeccable et chapeau à huit reflets, se regarde avec

¹ Le *Mingliépao*, 3 novembre 1910.

Le Céleste Empire avant la Révolution

complaisance dans un miroir et la glace, qui n'est pas dupe de l'accoutrement, lui renvoie l'image d'un mandarin revêtu du costume traditionnel ¹.

Le nationalisme le plus ombrageux, le plus agressif et le plus délirant animait cette jeunesse aussi inexpérimentée que prétentieuse et turbulente. Avec une vigilance jalouse ils surveillent ^{p.189} toutes les tentatives industrielles des Européens en Chine, voulant, chaque fois, y voir un danger vital pour leur pays. C'est à leur opposition qu'est due l'impossibilité de mettre en pratique la concession des mines du Yunnan régulièrement accordée à un syndicat anglo-français, fait que nous avons signalé au chapitre consacré à cette province. Ils sont l'un des principaux obstacles à la signature de l'emprunt relatif aux grandes voies ferrées pour lequel le gouvernement discute avec les quatre puissances depuis deux ans. C'est encore eux qui répandent le bruit lancé par la presse chinoise de Shanghai du projet de partage de la Chine discuté à Paris par les nations étrangères. Ce racontar, dit un correspondant du *North China Daily News*, ² est colporté au Setchoen, par des étudiants venus en vacances. Ils mènent aussi grand tapage, en 1910, au moment des conflits diplomatiques avec l'Angleterre, sur le contesté de frontières de Pienma, au Yunnan, et avec les Russes, au sujet du traité de Mongolie. Dans leur ignorance des possibilités de la Chine et avec leur habituelle présomption, ils ne projettent rien moins que de faire la guerre à ces puissances. ^{p.190} C'est eux qui, dans ce but, lancent l'idée de la formation des fameuses « troupes populaires » dont les journaux parlent durant plusieurs mois. J'ai déjà raconté ailleurs comment les élèves du collège des jésuites de Zikawei, près de Shanghai, des gamins de quatorze à seize ans, se mirent alors en grève et désertèrent l'école parce que la direction avait refusé d'augmenter les séances d'exercices militaires qui devaient leur permettre de combattre l'Europe ³.

¹ *The True Record* (double titre en anglais et en chinois), 1^{er} mars 1913.

² *North China Daily News*, septembre 1911.

³ [La Chine et le mouvement constitutionnel, chapitre Les Jeunes Chinois.](#)

Le Céleste Empire avant la Révolution

Toute cette agitation provoquée par la jeunesse des écoles et par la presse, bien que très factice au fond, finit pourtant par déterminer, dans le milieu plus sensible des ports ouverts, un courant de nationalisme aigu qui se manifeste, entre autres choses, par la création d'une société ayant pour but de réunir, à l'aide de souscriptions, des fonds suffisants pour rembourser, aux étrangers, les indemnités dues pour la guerre sino-japonaise et pour les troubles 1900 ¹. Des meetings de p.191 propagande eurent lieu, sur cette question, dans les grands

¹ Voici à titre documentaire les statuts de cette société :

Article I. — Par suite des indemnités de la guerre sino-japonaise et des troubles de Boxeurs, le trésor officiel de la Chine est en grand déficit et le peuple est dans une grande misère. Le but de la création de cette société est de faire le bonheur de l'empire et du peuple.

Art. II. — Cette société ne se charge que du remboursement des indemnités de la guerre sino-japonaise et des troubles des Boxeurs.

Art. III. — Chaque province doit réunir la somme d'argent indiquée par le gouvernement.

Art. IV. — Les provinces doivent, dans un délai de trois annuités, avoir remboursé ces susdites indemnités aux étrangers.

Art. V. — Chaque province doit faire une enquête minutieuse sur la part d'indemnités qu'elle va rembourser.

Art. VI. — Comme les préfectures et les sous-préfectures sont les unes moins riches et moins peuplées que les autres, le Conseil provincial doit, proportionnellement à leur capacité, leur ordonner de réunir des fonds pour le remboursement des indemnités.

Art. VII. — Tout habitant doit réunir une somme de tant de dollars ou de taëls, conformément aux ordres du Conseil provincial.

Art. VIII. — Un empire renferme toujours plus de pauvres que de riches. Ces derniers doivent aider les premiers à participer à cette œuvre patriotique.

Art. IX. — Cette dite société doit envoyer nombre de ses membres dans les différents pays pour conseiller aux habitants de délier généreusement les cordons de leur bourse, en leur montrant les préjudices que ces indemnités portent à la Chine.

Art. X. — Les mandarins et leurs secrétaires étant tous fils de la Chine ont également le devoir d'aider cette dernière à acquitter ses dettes selon les commandements des vice-rois et gouverneurs.

Art. XI. — Les Chinois résidant à l'étranger qui aiment tant leur mère patrie ont maintes fois montré le désir d'organiser des souscriptions nationales. Cette société doit envoyer des fonctionnaires dans les pays étrangers pour conseiller à ces Chinois d'aider leur gouvernement à payer ces indemnités.

Art. XII. — Les princes et les ducs et les nobles de la famille impériale sont également priés de contribuer à cette œuvre patriotique, afin de servir d'exemple au peuple.

Art. XIII. — Cette société priera le Trône de distribuer des médailles à tous les Chinois qui lui offriront des sommes d'argent considérables.

Art. XIV. — Les mandarins doivent également prier le Trône de donner d'autres récompenses aux généreux donateurs.

Art. XV. — Le peuple doit payer la somme qui lui incombe dans un délai de trois mois.

Art. XVI. — Des notables de toutes les provinces seront choisis comme membres de ladite société, pour se charger de la recette des fonds de la souscription nationale qu'ils placeront dans de grandes banques.

Art. XVII. — Quand les Chinois de toute la Chine auront accompli cette œuvre patriotique, les représentants des provinces qui sont membres de la Société se rendront à Pékin pour remettre au gouvernement les revenus de la souscription nationale.

Le Céleste Empire avant la Révolution

centres, et s'ils n'eurent pas un résultat financier bien sérieux, ils répandirent du moins l'excitation.

« Avant-hier, disait un correspondant chinois, plus de 5.000 personnes assistaient dans la capitale de Hangtchéou, à la cérémonie d'inauguration de la société de l'emprunt national dont ^{p.192} le produit servira à rembourser les dettes nationales ; tout le monde était très énergique.

Naturellement, le but ne fut pas atteint, on ne remboursa rien du tout, mais les sommes recueillies ne furent certainement pas perdues pour tout le monde. Cela n'en avait pas moins accru encore la fièvre nationaliste et contribué, avec les causes énumérées plus haut, à raviver le sentiment antiétranger toujours vivace dans le cœur des Chinois.

^{p.193} Cette xénophobie, surtout répandue dans les grandes villes, coïncidait du reste avec un réveil du boxérisme qui était signalé, dans toutes les provinces, parmi les populations. Des dépêches russes le mentionnent en Mandchourie. Un correspondant de *North China Daily News* rapporte que des placards où on lisait : « Les étrangers sont des diables ; tuez les étrangers ! » ont été affichés à Singanfou, capitale du Chensi. Le *Shanghai Mercury* annonce qu'un mouvement semblable se manifeste sur plusieurs points du Kansou. On a vu d'autre part, que, dans plusieurs des soulèvements de faméliques signalés plus haut, les émeutiers détruisaient les églises et attaquaient les missions.

Il y avait là évidemment un contre-coup de la campagne nationaliste menée par la « Jeune Chine » et agrémentée de toutes sortes de ces ragots invraisemblables ayant trait à de prétendus crimes commis par des Européens sur des Chinois, mais les auteurs les plus responsables peut-être de ce renouveau boxer étaient les mandarins. Ceux-ci en effet s'efforçaient de détourner d'eux-mêmes la colère des populations misérables et écrasées d'impôts, en prétendant que toutes les dépenses du réformisme et toutes les mesures ^{p.194} vexatoires, comme la suppression du pavot par exemple, étaient imposées à la Chine par les étrangers. Les plus hauts fonctionnaires ne craignaient pas d'avoir

Le Céleste Empire avant la Révolution

recours à des affirmations semblables. C'est ainsi que le vice-roi du Yunnan, Li King Chi, vieillard pourtant courtois et mesuré, disait dans un rapport :

« À présent que le chemin de fer est construit, les étrangers peuvent pénétrer dans la province pour sucer le sang des Yunnanais et les rendre de plus en plus pauvres ¹.

Si les mandarins ne réussissaient pas de la sorte à éteindre l'aversion si justifiée dont ils étaient l'objet, ils n'est que trop certain qu'ils contribuèrent puissamment à rallumer, parmi les populations, contre les étrangers, la haine traditionnelle dont désormais on pouvait de nouveau tout craindre.

On voit, par tout ce qui précède, quels puissants motifs d'inquiétude pesaient à cette époque sur l'empire chinois. Jamais peut-être, dans aucun autre pays, à aucun moment de leur histoire, il n'y avait eu une telle accumulation d'éléments de désordre et de désorganisation. Et si la force de résistance des Chinois aux plus terribles ^{p.195} souffrances, leur passivité et leur résignation, empêchaient de rien prédire, il n'en restait pas moins qu'une pareille situation apportait avec elle la plus profonde incertitude du lendemain.

@

¹ Le *Sinvanpao*, 23 juin 1910.

CHAPITRE VI

LA SITUATION, L'ATTITUDE ET L'OPINION DES ÉTRANGERS

@

p.199 Quelle attitude et quelle situation les grandes puissances avaient-elles en Chine à la veille de la Révolution ? Que pensaient, à cette époque, des incidents de la politique chinoise, les étrangers résidant dans l'empire ? Il n'est pas sans intérêt de le rechercher, ne serait-ce que pour en tirer une indication utile sur l'optique spéciale des choses de ce pays, sur les erreurs auxquelles elles prêtent et en rectifier ainsi, dans la mesure possible, l'observation.

De ces puissances, quatre : la France, l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis, poursuivaient de concert, à ce moment-là, avec le gouvernement de Pékin, des négociations pour de grands p.200 emprunts d'État. Deux autres : le Japon et la Russie, restaient à l'écart, dans une attitude, semblait-il, de défiance et de bouderie. L'opinion courante était que le premier groupement, ayant intérêt au développement économique de la Chine, désirait uniquement collaborer à son relèvement et à sa modernisation. Le second, auquel on prêtait de secrètes ambitions territoriales, souhaitait au contraire, pensait-on, une aggravation du désordre et une anarchie qui lui permettraient de les satisfaire.

En réalité, les ressorts de la politique étrangère, à Pékin, étaient plus complexes, les positions n'étaient pas aussi nettement délimitées et chacun y luttait pour l'influence et la prépondérance, avec la méthode qui lui est propre.

— En ce qui concerne notre pays, on ne peut pas dire que sa situation était mauvaise. Un club franco-chinois ayant été fondé, dans le quartier des légations, de nombreux personnages importants des ministères et de la cour, parmi ces derniers, le prince Tsai Tao, frère du régent, demandèrent à en faire partie. Plusieurs professeurs de notre

Le Céleste Empire avant la Révolution

nationalité enseignaient à l'Université et dans les grandes écoles. Quelques-uns de nos compatriotes occupaient de hautes situations p.201 chinoises et jouissaient, de la part des autorités célestes, d'une estime particulière. Enfin, nos intérêts dans l'empire restaient considérables, tant par nos missions religieuses, nos missions médicales, nos concessions dans les grands ports que par nos voies ferrées, nos entreprises financières et commerciales, etc.

Sans doute, dans les provinces voisines du Tonkin, une vive animosité, faite du souvenir de nos anciens différends et de certaines ambitions impérialistes, qui s'étaient, il y a quelques années, fait jour en Indo-Chine, régnait contre nous. Ce sentiment se manifestait, dans la presse de Canton et de Yunnanfou, par de violents articles où on nous accusait de nourrir des projets d'invasion. Mais cette campagne hostile n'avait pas d'écho dans la capitale. La question des mines du Yunnan, qui avait, comme il est dit au premier chapitre, provoqué un mouvement anti-français assez sérieux, venait même d'être réglée aimablement par le rachat de la concession accordée au Syndicat franco-anglais.

Notre influence restait cependant médiocre et notre prestige politique très faible. Cela était dû peut-être à une certaine attitude d'effacement qui nous est assez particulière dans le monde et à p.202 notre pacifisme systématique bien connu dans les milieux officiels chinois. Cela se marqua entre autres choses, par ce fait caractéristique que, lorsque les deux emprunts avec les quatre puissances du consortium furent signés, au mois de mai 1911, notre signature vint la dernière sur le contrat, bien que l'on comptât surtout, pour supporter le poids de cette affaire, sur notre marché financier dont l'importance n'était pas ignorée par le gouvernement de Pékin. Par cet autre fait plus significatif encore que, dans les conditions du contrat relatif aux grandes lignes Hankéou-Canton et Hankéou-Setchoen, on prévoyait un ingénieur en chef pour chacune des trois autres puissances contractantes et rien pour la France.

Le Céleste Empire avant la Révolution

— L'Angleterre se trouvait, en Chine, en présence de difficultés plus graves. Après avoir souffert, en 1907, d'un soulèvement du Tchékiang et du Kiangsou qui l'avait forcée à abandonner une concession de chemin de fer traversant ces deux provinces, elle avait eu, en 1910, le conflit de Pienma, sur la frontière sino-birmane. La Chine, après avoir, dans une délimitation, reconnu ce point comme faisant partie de la colonie anglaise, l'avait revendiqué de nouveau et, devant une ^{p.203} agitation créée par la presse chinoise, pour éviter un boycottage commercial, l'Angleterre avait momentanément renoncé à cette occupation.

Vers la même époque, à la suite de l'attaque et du pillage d'un de leurs vapeurs, sur le Sikiang, les Anglais ayant envoyé, dans cette rivière, des canonnières et des torpilleurs, en déclarant qu'ils en feraient désormais la police, il y eut, contre eux et dans tout le Sud, une hostilité des plus vives, avec une nouvelle menace de boycottage.

Enfin, l'Angleterre avait à régler, avec la Chine, la difficile question de l'opium. Sous peine de se voir accusée, par les puritains de tous les pays, de travailler au maintien de ce vice néfaste, elle devait consentir à une considérable diminution et à la suppression prochaine de l'importation des Indes, bien que la situation réelle de la question, dans le Céleste Empire, ne justifiât pas une demande si exorbitante.

De plus, ce pays, dont, il y a seulement quelques années, nul ne menaçait la prépondérance commerciale dans cette partie du monde, voyait grandir en face de lui, en Extrême-Orient, avec le commerce allemand et le commerce japonais, de redoutables concurrences. Le besoin qu'il avait eu de l'alliance japonaise avait ^{p.204} également, au fond, porté atteinte à son prestige. Il était en somme, si on songe à sa suprématie antérieure, et malgré l'écrasement de son ancien rival dans ces régions : la Russie, incontestablement en baisse.

Pourtant, la place que l'Angleterre occupait en Chine était encore considérable. L'administration des douanes de l'empire se trouvait en grande partie entre les mains de ses nationaux ; les plus grandes banques, les plus importantes compagnies de navigation, les firmes

Le Céleste Empire avant la Révolution

commerciales les plus considérables, appartenaient à ses ressortissants. Ses résidents étaient les plus nombreux ; sa langue était universellement connue et la seule qui servît dans les relations des étrangers entre eux, aussi bien que dans les tractations des Chinois avec les étrangers. Il est vrai que c'est aussi celle des Américains et que ceux-ci, ainsi que nous le verrons plus loin, accaparent de plus en plus, grâce à la richesse de leurs missions, l'influence intellectuelle sur les générations les plus récentes.

— L'Allemagne poursuivait, auprès des Chinois, la politique très réaliste qui lui réussissait déjà si bien dans l'empire ottoman. Aspirant à la fois à l'influence et aux commandes, elle se servait des ^{p.205} moyens un peu gros qui lui sont particuliers et qui semblaient avoir à Pékin le même succès qu'à Constantinople. Son principe immuable était d'user de flatterie à l'égard des détenteurs du pouvoir, en affectant en toutes circonstances le plus parfait optimisme. En 1910 et 1911, durant la crise constitutionnelle qui s'accompagnait, dans les provinces, des souffrances, de l'anarchie et de la xénophobie exposées plus haut, ses représentants dans la capitale faisaient parade d'une confiance absolue. Ils déclaraient bien haut que le mouvement des réformes était extrêmement sérieux, que tout allait à merveille, que les Chinois étaient des hommes admirables et qu'ils n'avaient surtout aucune haine pour les étrangers. Quand on annonça, en 1910, les troubles de Changcha, le ministre d'Allemagne les nia d'abord et, quand les nouvelles parvenues du Hounan ne permirent plus aucun doute, il marqua une grande surprise de ce qui s'était produit. Pour une réception des dames étrangères qui eut lieu au palais impérial, les Allemandes furent les seules qui, contrairement d'ailleurs aux usages, s'y rendirent sans escorte. Comme un membre du corps diplomatique s'étonnait de cette dérogation aux coutumes, l'une des dames les plus qualifiées ^{p.206} de la colonie allemande lui répondit :

— Oh ! mais nous, nous n'avons pas besoin d'escorte, nous sommes des amis de la Chine !

Le Céleste Empire avant la Révolution

Chose curieuse, à Pékin comme à Constantinople, l'homme sur lequel l'influence germanique s'appuyait surtout était le ministre de la Guerre. Comme Mahmoud Chefket, chez les Turcs, le mandchou Yng Tchang, ancien représentant de la Chine à Berlin et nouveau titulaire de ce ministère, était en effet, lui aussi, en même temps que le champion de l'Allemagne, un ardent protagoniste de la maison Krupp. Il est inutile d'ajouter qu'à ce moment de réorganisation militaire et d'armement moderne, toutes les commandes d'artillerie allaient aux usines d'Essen.

L'étalage de la puissance et de la force, propre à frapper l'imagination des peuples orientaux, est également employé, par ce pays, avec une particulière prédilection. Ses consulats, ses banques, ses offices divers, ses clubs se signalent partout par le style gothique colossal dont le club allemand de Shanghai, auquel l'empereur apporta, dit-on, le concours de sa cassette personnelle, est l'un des modèles les plus stupéfiants.

Ses croiseurs et ses canonnières, qui sillonnent les mers et les fleuves de Chine, sont, dans le ^{p.207} même esprit, pourvus de tous les perfectionnements et admirablement tenus. Les vieux bateaux que nous y entretenons, comme la *Décidée*, par exemple, qui a encore une voilure et qui, au moment de la révolution chinoise, était, sur le Yangtsé, le seul navire de guerre n'ayant pas la télégraphie sans fil, font, eux au contraire, la plus piètre figure. Les Allemands ont un grand souci de « paraître » qui nous manque absolument. Et, là-bas plus que partout ailleurs, c'est certainement nous qui avons tort. Un Chinois de Shanghai, frappé, comme beaucoup de ses congénères, par ces fâcheuses apparences, tint, un jour, ce propos, à un de nos compatriotes qui me l'a rapporté :

— Vous autres Français, vous êtes un peuple très intelligent, très savant, très artiste, c'est bien dommage seulement que vous soyez si pauvres !

Passer pour être faibles et pauvres, il ne saurait y avoir, en matière extérieure, surtout en Extrême-Orient, de plus mauvaise réputation.

Le Céleste Empire avant la Révolution

Les représentants de l'Allemagne s'en rendent bien compte et la politique de flatterie, dont, ainsi que nous l'avons dit déjà, ils usent d'ordinaire, ne les empêche pas de parler très haut et d'agir avec une énergie brutale dès que, pour leurs intérêts ou leur prestige, ils le croient ^{p.208} utile. Quand, en 1910, le Kronprinz dut, au cours d'un voyage, passer à Pékin, le ministre d'Allemagne exigea que toutes les commandes chinoises, pour les préparatifs de la réception, fussent faites à des maisons de sa nationalité et il ne craignit pas davantage de faire observer catégoriquement que les 200.000 dollars affectés aux frais de l'accueil officiel, étaient très insuffisants.

Les maisons de commerce allemandes, dont quelques-unes sont très puissantes, très entreprenantes et très appuyées par leur gouvernement et par leurs consuls, avaient pris, depuis quelques années, en Chine, une place considérable. On les trouvait un peu partout, dans des affaires d'emprunts provinciaux, de fourniture de matériel de chemin de fer, d'outillage d'usines et d'installations électriques, sans parler du gros trafic d'import et d'export où elles faisaient désormais, aux firmes anglaises les mieux établies, la plus dure concurrence. Au Yunnan, qui est dans l'hinterland de notre grande colonie asiatique et qui devrait être, par notre voie ferrée, sous notre dépendance économique, l'une d'entre elles installait, au moment où je me trouvais dans cette province, en 1910, la lumière électrique, à ^{p.209} Yunnanfou. Elle venait en outre de fournir, à la très importante mine d'étain de Kotiéou, près de Mongtzeu, une machinerie moderne, qui était montée par le Tonkin et que les Chinois avaient d'ailleurs trouvée très défectueuse.

En somme, depuis les canons Krupp de montagne, qui venaient d'arriver, jusqu'à la bière qu'ils réussissaient à y introduire malgré le voisinage de nos brasseries d'Indo-Chine, les Allemands étaient les fournisseurs presque exclusifs de ces régions qui, par leur situation géographique, semblaient pourtant être à notre merci.

Leurs succès s'expliquent du reste, en Chine comme en Orient, par une habileté particulière. Ce sont de fins psychologues ; ils savent deviner et adopter les méthodes qui conviennent le plus exactement à

Le Céleste Empire avant la Révolution

la mentalité des peuples auxquels ils ont affaire. Cette savoureuse petite histoire de fournitures militaires que l'on me raconta à cette époque fera bien comprendre ce que je veux dire ainsi :

Un Allemand, très répandu à Pékin, désirait placer au gouvernement chinois pour 200.000 taëls de fusils Mauser. Il avait affaire, au ministère de la Guerre, à un officier de l'armée moderne, qui ^{p.210} passait pour incorruptible. Il allait le voir avec une fort jolie voiture très bien attelée. Le Chinois l'ayant admirée, un jour, l'Allemand, très subtil, lui répondit qu'elle était tout à fait médiocre, mais que puisqu'elle lui plaisait, il se ferait un plaisir de la lui *prêter* et de la mettre à sa disposition dès le lendemain. Le lendemain en effet, il l'envoyait aux ordres de l'officier et ne la lui réclamait plus jamais. En ménageant ainsi adroitement la *face* du Chinois, il la lui donnait, sans la lui donner. Inutile de dire que l'affaire des fusils ne traîna pas longtemps.

Certes, cette « manière » n'est pas toujours à recommander, mais il n'en reste pas moins que les Allemands, par leurs qualités de ténacité et de souplesse, par leur esprit d'entreprise et leur énergie, avaient déjà pris, dans l'empire du Milieu, bien qu'ils y fussent des nouveaux venus, une place extrêmement importante.

— Les États-Unis, dont le rôle en Extrême-Orient est aussi relativement récent, travaillaient avec une pareille obstination et une égale âpreté à établir leur prépondérance. Leur but paraissait à première vue plus désintéressé. Ils semblaient poursuivre surtout des fins intellectuelles et morales. En réalité, leur commerce étant encore ^{p.211} peu développé en Chine où ils ne tenaient à cet égard que la cinquième place, après l'Angleterre, l'Allemagne, le Japon et la France, ils faisaient une politique à grande envergure dont l'échéance lointaine ne diminuait pas l'ambition. En même temps qu'ils se posaient en protecteurs du Céleste Empire, ils s'efforçaient d'établir leur influence sur les nouvelles générations par le développement intensif de leur enseignement.

Au point de vue officiel, cette politique s'était marquée par l'abandon à la Chine de ce qui restait dû de l'indemnité de 1900, à la

Le Céleste Empire avant la Révolution

condition cependant que les sommes auxquelles on renonçait ainsi fussent consacrées à la création à Pékin d'une grande école où, sous la direction de professeurs américains, on préparerait des étudiants chinois à aller terminer leurs études dans les universités des États-Unis. Elle s'était manifestée surtout avec la proposition faite par M. Knox, secrétaire d'État aux Affaires étrangères, à Washington, de neutraliser tous les chemins de fer de Mandchourie, ce qui eût enlevé cette province chinoise à l'emprise russo-japonaise. Cette proposition s'étant heurtée à l'opposition des deux puissances intéressées n'eut pas de suite. Une demande de concession de voie ^{p.212} ferrée de Kintchéou à Aïgoun qui, doublant la grande ligne mandchourienne, en eût singulièrement diminué l'importance échoua encore devant le même obstacle. Mais les États-Unis revinrent à la charge et, plus heureux cette fois, réussirent à faire insérer, dans le contrat de l'emprunt monétaire signé avec les groupes financiers des quatre puissances, en mai 1911, un article, l'article 16, qui donnait en garantie les revenus de la Mandchourie et parvenait ainsi, dans une faible mesure d'ailleurs, — car certains gouvernements désavouaient les banques — à protéger cette province contre les visées étrangères.

Cette attitude suscitait une vive irritation chez les Russes et les Japonais et inquiétait les autres puissances. Par contre, elle était accueillie avec enthousiasme par les Chinois qui voyaient désormais, dans les Américains, leurs seuls amis. Les journaux célestes publiaient des articles recommandant une alliance immédiate avec les États-Unis ; ils caressaient d'autant mieux cette idée qu'un traité relatif à la Chine et à l'Extrême-Orient venait d'être signé, au mois de juillet 1910, entre la Russie et le Japon, avec, croyait-on généralement, des clauses secrètes prévoyant des sphères d'influence et leur éventuelle occupation. ^{p.213}

Cette alliance, qui n'aurait du reste pu être d'un grand secours à la Chine et à laquelle les États-Unis ne devaient pas tenir beaucoup, ne fut pas signée, mais les Américains retirèrent, de toutes ces habiles démonstrations diplomatiques, un bénéfice moral d'autant plus précieux

Le Céleste Empire avant la Révolution

qu'ils y voyaient sans doute, pour l'avenir, la source de sérieux avantages matériels.

Dans cette lente préparation d'influence, le travail des missions religieuses était peut-être plus important encore que celui de la diplomatie. Il tendait en effet à exercer, sur les nouvelles générations chinoises, une maîtrise à peu près analogue à celle que nos ordres religieux ont acquise en Orient. Très nombreuses, très riches, subventionnées par certains milliardaires de la république yankee, ces missions protestantes ont élevé dans tous les grands centres et même dans des villes et ports de moindre importance, comme Tchéfou, au Chantoung, de grands et luxueux collèges où d'innombrables élèves — dont beaucoup se dirigent ensuite vers les universités d'Amérique, — reçoivent leur enseignement. Dans les environs immédiats de Canton, elles ont édifié une véritable petite cité scolaire. À Fou-tchéou, capitale du Foukien, province cependant ^{p.214} un peu isolée et assez à l'écart du mouvement moderniste de ces dernières années, leurs missionnaires et missionnaires sont au nombre de plusieurs centaines et possèdent, sur la colline de Nantay, douze collèges bruissants comme des ruches. Elles ont aussi, en beaucoup d'endroits, des hôpitaux doublés d'écoles de médecine dont la valeur scientifique est des plus médiocres, mais qui n'en ont pas moins une nombreuse clientèle. Disons d'ailleurs, en passant, que là où existent des établissements similaires français, comme à Canton et Pékin par exemple, notre supériorité technique est incontestable ¹.

L'action que ces missions américaines s'efforçaient de développer parmi la jeunesse chinoise se poursuivait surtout dans une œuvre post-scolaire répandue dans tout l'empire sous le nom de « Young Men's Chinese Christian Association » ^{p.215} et dont quelques villes avaient

¹ Il serait injuste de ne pas mentionner à ce propos que les jésuites français ont, à Shanghai, une Université et, à Zikawei, près de cette ville, un collège et un établissement météorologique d'un niveau très supérieur à tout ce que nos concurrents ont créé en Chine, mais, malgré leur haute valeur scientifique, ces établissements ne peuvent, pour l'influence générale, entrer en comparaison avec la formidable organisation des missions américaines. L'appoint de deux ou trois importantes écoles secondaires et primaires que nos Missions étrangères et les Lazaristes possèdent à Canton et à Pékin ne peut en rien pallier une écrasante infériorité numérique et financière.

Le Céleste Empire avant la Révolution

plusieurs succursales. Elle ne pouvait avoir une prise bien profonde sur des êtres à mentalité si différente de la nôtre et si réfractaire notamment à nos idées religieuses. Elle se limitait donc à donner aux adhérents de ces clubs le goût des choses occidentales, à les déchinoiser en quelque sorte, en les détournant de la vie traditionnelle des Célestes ¹. Les missionnaires entretenaient cette espèce de snobisme d'eupéanisation superficielle, par des réunions où l'élément féminin des missionnaires apportait une aide précieuse. Pour entretenir cette fréquentation, on se servait des prétextes les plus divers et les plus bizarres : réunions de tennis, five o'clock teas, pique-niques et même, me dit-on, des séances de billards au cours desquelles on chantait des cantiques.

Un pareil mode de propagande, par ces moyens grossiers, ne pouvait de toute manière, indépendamment de la non réceptivité des Chinois indiquée plus haut, laisser une empreinte intellectuelle et morale bien forte. Mais le but de ces missions, qui ont de grandes préoccupations de commerce et d'affaires, était, paraît-il, d'ordre plus pratique. p.216 Quoiqu'il en soit, il est certain que leurs efforts, unis à la politique de surenchère sinophile de Washington, contribuaient à donner, en 1911, aux États-Unis, une cote particulière en Chine. C'était, dans tous les cas, avec l'Allemagne, le seul pays dont l'influence grandissait.

— La Russie, elle, se trouvait dans des conditions absolument contraires. Après avoir autrefois joui d'un incontestable prestige et d'une réelle autorité auprès de la cour de Pékin, dont elle encourageait secrètement, notamment en 1898, contre l'influence libérale anglaise, les tendances profondément conservatrices, elle ne rencontrait plus, depuis son occupation de la Mandchourie, en 1900, qu'une méfiance incoercible et une mauvaise volonté toute particulière que, après sa défaite par le Japon, les Chinois ne se donnaient même plus la peine de dissimuler. Cette attitude se marqua de la manière la plus nette lors du différend qui éclata, au commencement de 1911, à propos de la Mongolie.

¹ Voir à ce sujet, dans [La Chine et le mouvement constitutionnel, le chapitre consacré aux « Jeunes Chinois »](#).

Le Céleste Empire avant la Révolution

Le traité conclu entre les deux puissances, en 1881, au sujet de cette région, arrivait à expiration au cours de l'été de 1911. Dès le début de cette année, la légation russe à Pékin en demandait le renouvellement au Wai Wou Pou, en ^{p.217} réclamant l'application de la clause relative à l'ouverture de nouveaux consulats dans un certain nombre de centres mongols. Elle demandait en outre la suppression des monopoles commerciaux des Chinois, notamment pour le thé. Le Wai Wou Pou, qui avait éludé jusque là cet engagement sous le prétexte que l'augmentation du commerce russe ne justifiait pas cette installation de consulats, poussé dans ses derniers retranchements, finit par répondre qu'il avait justement l'intention de dénoncer ce traité à son expiration parce qu'il avait été conclu à un moment où la Chine était faible. Il proposait d'ailleurs de soumettre la question au tribunal international de la Haye. Il déclarait de plus que cette question des droits de la Russie sur les frontières de la Chine était désormais réglée par le traité de Portsmouth qui avait mis fin à la guerre russo-japonaise.

La Russie, fatiguée de l'attitude dilatoire de la diplomatie céleste, ayant fini par lancer un ultimatum, la Chine fit savoir qu'elle reconnaissait l'accord de 1881 dont elle ne contestait plus les clauses, mais elle évitait de répondre sur la question essentielle de la liberté du commerce. Elle ajoutait qu'elle soumettrait très prochainement un projet de renouvellement du traité. En ^{p.218} réalité, le gouvernement de Pékin, ayant senti le secret désir d'arrangement de son interlocuteur, persistait dans ses promesses vagues, bien décidé à ne rien accorder, après avoir fait traîner les choses en longueur. Le ministre de Russie s'était si bien rendu compte de cet état d'esprit qu'il dit, un jour, aux fonctionnaires du Wai Wou Pou :

— Vous croyez que la Russie est trop faible maintenant pour agir avec vigueur en Extrême-Orient. C'est possible, pourtant méfiez-vous, parce que, lorsque la mesure sera comble, elle n'hésitera plus et elle agira alors en conséquence.

Cette menace que l'on savait devoir rester vaine n'épouvantait personne. Certains dirigeants chinois, notamment le ministre de la

Le Céleste Empire avant la Révolution

Guerre, Yng Tchang, avec leur ignorance des possibilités véritables de leur pays et le nationalisme agressif qu'avait fait naître, dans leur esprit présomptueux, la récente victoire japonaise, opinaient même pour une entrée en campagne immédiate et une action rapide sur Kharbine.

Rien de tout cela ne se produisit, le ministre d'Allemagne, consulté par Yng Tchang, lui ayant fait saisir toutes les difficultés de l'entreprise. D'autre part, le gouvernement de Saint-Pétersbourg — au grand regret de sa légation qui ^{p.219} souhaitait une attitude très énergique — gêné par des préoccupations de politique intérieure et aussi parce qu'il ne se sentait pas assez fort dans la Mandchourie du Nord où il n'avait que 28.000 hommes, faisait contre mauvaise fortune bon cœur et feignait de trouver la réponse du Wai Wou Pou satisfaisante. Le différend fut donc en apparence aplani et j'assistai, au mois d'avril, à un bien curieux dîner de réconciliation offert par la légation russe aux ministres chinois. Jamais toasts plus cordiaux ne furent échangés entre gens plus persuadés de leur inimitié réciproque.

La situation de la Russie en Chine était en conséquence, à ce moment-là, aussi mauvaise que possible ¹.

— Le Japon était encore plus mal vu, car il se montrait plus dangereux et plus envahissant. Dans la Mandchourie méridionale, où il avait pris la place de la Russie, il agissait en maître. Dans l'affaire de la ligne de Moukden à Antoung, il venait de montrer de quelle manière brutale il comptait régler à son avantage tous les différends ^{p.220} qu'il pourrait avoir désormais avec la Chine. Le gouvernement de Pékin lui ayant refusé la concession de ce chemin de fer qui devait relier le transmandchourien à la Corée, il n'avait tenu aucun compte de ce refus et avait immédiatement commencé les travaux. C'était certainement le pays le plus détesté par les Chinois, mais bien loin que cela affaiblît son influence, ainsi qu'il arrivait à la Russie, il était le plus écouté, parce qu'on savait qu'il n'hésiterait jamais, le cas échéant, à faire appel à la force.

¹ La Russie a eu, plus tard, sur ce point, une revanche avec la proclamation d'indépendance de la Mongolie extérieure qui a été une des conséquences de la Révolution.

Le Céleste Empire avant la Révolution

Du reste, depuis sa victoire, sa place avait considérablement grandi en Extrême-Orient. Ses ambitions s'affichaient ouvertement. Il inondait littéralement la province du Foukien, sur laquelle il avait des visées, de ses nationaux et de ses bonzes. Les Japonais pullulaient également sur le Yangtsé et leur activité, qui allait jusqu'à pactiser secrètement avec les révolutionnaires, devenait très inquiétante.

Au point de vue économique, ce pays développait également son action en Chine avec une ténacité et une ardeur extraordinaires. En matière de transports maritimes notamment, il avait engagé une concurrence effrénée qui atteignait durement ses rivaux. Soutenues par d'énormes ^{p.221} subventions de l'État, ses compagnies avaient considérablement baissé le prix du fret et des passages. Elles prenaient les Chinois pour presque rien et sur certaines lignes, la ligne de la Chine du Sud et de Bangkok par exemple, elles les embarquaient *gratis* et leur donnaient même, par-dessus le marché, une ration de riz. Les grandes Compagnies anglaises, comme la Butterfield et la Jardine et Matheson, en souffraient, mais continuaient la lutte ; la Compagnie française du Yangtsé, ne pouvait tenir longtemps et disparaissait en 1911, après avoir vendu ses bateaux, les plus rapides et les mieux aménagés, à ce moment-là, de tous ceux qui desservaient le grand fleuve.

De ce fait, les rapports du Japon avec les Anglais d'Extrême-Orient s'étaient grandement refroidis et j'en eus la preuve dans de nombreuses conversations. On avait l'impression que cela ne pouvait que s'aggraver et devait finir peut-être par compromettre, un jour, l'alliance elle-même. Dès 1910, on prétendait là-bas que le projet de l'amirauté anglaise de transporter sa principale base navale de Hongkong à Singapour était surtout dû à la prévision, pour l'avenir, d'une rupture avec le Japon.

^{p.222} Ainsi donc, la place que tenait l'empire du Soleil-Levant en Chine était, à tous les points de vue, considérable, mais sa supériorité capitale, sur tous les autres pays, venait surtout de ce qu'il était le seul qui, dans certains cas de désordres excessifs ou de mouvement anti-européen, pût intervenir avec force et rapidité. Et c'est ce qui explique probablement

Le Céleste Empire avant la Révolution

l'intérêt parfois inquiétant qu'il a pris par la suite aux soubresauts qui ont précédé et suivi la chute de la dynastie mandchoue.

*

L'opinion des étrangers sur le crédit qu'il fallait faire au mouvement constitutionnel et moderniste variait beaucoup selon les personnes et les pays. Pourtant, quand j'arrivai à Pékin, au commencement de 1911, à l'instant précis où se développait le mouvement de réaction dont j'ai déjà parlé dans un autre livre ¹, un double sentiment de déception et d'incertitude était assez général dans le monde officiel européen. Après toutes les manifestations tumultueuses qui avaient marqué p.223 le mouvement constitutionnel, durant l'année précédente et qui avaient évoqué, dans beaucoup d'esprits, les grands souvenirs de notre révolution française, on avait été déçu par l'arrêt subit du mouvement au premier geste d'autorité du Trône et surtout par la facilité avec laquelle ses plus fougueux leaders avaient passé sans vergogne au parti conservateur. On entendait de tous côtés ce mot :

— Que les Chinois sont décevants !

Un diplomate me confiait ainsi son embarras :

— Je n'y comprends rien et, quand je dois écrire un rapport, je ne sais plus quoi dire, ni dans quel sens opiner.

C'était là notamment la note la plus répandue parmi nos compatriotes résidant dans la capitale, avec en plus une nuance de regret, car les Français avaient assisté avec tristesse à cet avortement d'un mouvement qui leur rappelait par certains côtés les grandes journées de 1789.

Le grand organe français de Shanghai, l'*Écho de Chine*, dont la direction était impressionnée par l'engouement de quelques groupements chinois de ce grand port pour les formes extérieures de notre civilisation, manifestait son optimisme par une série d'articles de son rédacteur en chef, M. Monestier, ayant pour titre : « La Chine en marche ».

¹ [La Chine et le mouvement constitutionnel. Première partie, chap. V.](#)

Le Céleste Empire avant la Révolution

p.224 Dans nos missions religieuses, si nombreuses et si importantes, les opinions que je pus recueillir étaient, par suite d'une connaissance profonde des masses chinoises, faites à la fois de scepticisme et de sympathie. Je ne constatai d'optimisme marqué que dans un grand port du sud où l'un des principaux religieux de la mission française semblait nourrir la singulière illusion de jouer auprès de la jeunesse chinoise de cette région effervescente, le rôle d'un Lacordaire en 1848. Dès 1904, il me parlait avec enthousiasme des discours républicains, vaguement socialistes, qu'il adressait à ses élèves ¹.

Certains missionnaires de l'intérieur ne craignaient pas d'exprimer une opinion nettement contraire. L'un d'eux écrivait, du Setchoen, à l'*Écho de Chine*, au mois de juillet 1910, en réponse aux articles optimistes dont nous parlons plus haut :

« Je n'admets pas comme marche en avant de la Chine, dans la voie du progrès, ces manifestations extérieures qui n'atteignent pas l'individu. Ne me parlez pas de ces jeunes snobs qui s'en vont par p.225 les rues, sans natte, la cigarette à la bouche, avec des vestons à manches courtes, des pantalons étriqués et des souliers jaunes, blancs, rouges, ce sont très souvent de jeunes dandys qui ont un intérêt quelconque à agir de la sorte ; changement d'étiquette, rien de plus, le contenu reste sensiblement le même, si toutefois il n'est pas pire. Grattez le Chinois modernisé et vous y trouverez, avec tous ses défauts, le Céleste des temps les plus reculés. »

Monseigneur de Guébriant, évêque du Kieng-Chang, celui-là même qui rendit de si grands services aux missions d'Ollone et Legendre, donnait le même son de cloche dans un article de la revue *Le Correspondant*, en septembre 1911. Après avoir parlé des Européens qui raisonnent a priori et croient à l'efficacité du mouvement des réformes en Chine, il disait :

¹ Plus tard, au début de la Révolution, ainsi que je le racontai dans une lettre au *Temps* ce même missionnaire fit, dans les milieux chinois de cette ville, des conférences sur les Droits de l'homme et du citoyen.

Le Céleste Empire avant la Révolution

« Nos compatriotes semblent persuadés que la Chine d'aujourd'hui n'est plus du tout celle d'autrefois. Mais interrogez un vieux résident en Chine, quelle que soit sa nationalité, quelle que soit sa fonction, commerçant, consul, douanier ou missionnaire. Il secouera la tête ou rira dans sa barbe. Car dix ans sont passés et il a les résultats sous les yeux. Il les trouve pratiquement nuls. Tout est à recommencer. »

— Chez les Anglais, les jugements variaient également, mais avec, chez leurs dirigeants, une tendance à soutenir les éléments les plus avancés, qui avait été très apparente, dans le nord, pour la tentative réformatrice de 1898, et, dans le sud, à Hongkong, pour tous les mouvements révolutionnaires de Canton. Il y avait, dans cette attitude, plus de sentiment évangélique et puritain que d'esprit critique. Le cas de lord Cecil, pasteur de l'église réformée anglaise, qui proposait, en 1910, de créer une grande université en Chine où on instruirait gratuitement la jeunesse chinoise, dans le but de la réformer par l'exposé des vertus de la civilisation chrétienne, est très représentatif de cette mentalité spéciale.

C'était certainement cela qui faisait le fond de l'optimisme du célèbre correspondant du *Times*, le docteur Morrisson, quand je le vis en 1911. Ses correspondances affirmaient la foi la plus entière dans les premières expériences constitutionnelles du gouvernement de Pékin et dans le désir de régénération nationale des agitateurs. Il se refusait systématiquement à voir tous les germes d'anarchie, de désordre et de xénophobie que tant de faits, d'écrits et de propos révélaient aussi bien dans la capitale que dans les provinces. Au cours p.227 d'une conversation que j'eus avec lui, il nia en même temps que le mouvement de réaction, qui sévissait alors, fût sérieux et que les Chinois eussent la moindre haine contre les étrangers.

— Sans doute, disait-il, ils ne nous aiment pas, mais, en Europe, est-ce qu'on aime l'Angleterre ?

J'étais très surpris par ce langage si contraire à tout ce que j'avais remarqué au cours de mon voyage, de même qu'à tout ce que les gens

Le Céleste Empire avant la Révolution

les mieux informés m'avaient dit et j'en cherchais la raison. Or, je ne tardai pas à m'apercevoir que cette opinion si catégoriquement favorable était uniquement due à l'impression faite, dans l'esprit du docteur, par la campagne contre l'opium. Les Chinois semblaient avoir le ferme propos de se corriger d'un vice et cela suffisait pour qu'il ne voulût rien voir de tout le reste. Il était ainsi — et cela en somme à son honneur — un exemple de plus de la facilité que les hommes préoccupés surtout de morale ont à être dupes.

J'eus aussi l'occasion de voir une autre personnalité importante de la colonie anglaise, l'un de ses résidents les plus anciens et les plus au courant des choses chinoises, sir Robert Bredon. Sir Bredon, parent de sir Robert Hart, auquel il avait ^{p.228} quelque temps succédé comme directeur général des douanes du Céleste Empire, passait pour être exagérément sinophile, au point qu'il aurait de ce fait, disait-on, vivement déplu à ses compatriotes. Ses déclarations pessimistes, vraiment inattendues, n'en avaient donc que plus d'importance.

Sir Robert Bredon avait d'abord traduit sa pensée par cette constatation indiscutable :

— Pour moi, ce qui domine tout, c'est que la Chine est un immense territoire de 400 millions d'habitants et cela, quoi qu'on puisse dire, représente une grande force.

Mais, comme je lui demandais si cette force ne contenait pas de graves éléments de perturbation et de faiblesse, il me répondit textuellement :

— Oui, on peut prévoir de grands désordres. Le Chinois est indiscipliné et il est en outre plus hostile que jamais aux étrangers. Un nouveau mouvement boxer n'est pas impossible. À la vérité, on va trop vite dans la réforme constitutionnelle, les Chinois ne sont pas prêts au self government et à la pratique de la liberté. Ils vont de suite à la licence et à l'anarchie. La conduite de la presse le prouve, cette presse qui informe d'une manière si abominablement passionnée et fausse.

Le Céleste Empire avant la Révolution

Et il termina en ces termes : p.229

— Il faut attendre pour voir comment les choses tourneront en Chine. En réalité, l'Europe est ainsi dans l'expectative depuis trente ans. Eh bien, elle ne peut encore que rester dans l'expectative.

Quant à la presse anglaise, qui a des organes très importants à Shanghai et à Hongkong, elle avait, avec son habitude de s'en tenir surtout aux faits, une tendance à se laisser impressionner plus que de raison par les apparences. Les premières séances notamment du Sénat provisoire lui firent grande illusion. Le *North China Daily News* estimait que cette Assemblée, qui devait donner par la suite le spectacle d'une agitation extravagante et désordonnée dont nous avons parlé ailleurs ¹, serait d'une grande utilité pour l'empire. Avec une admiration un peu naïve, son correspondant de Pékin parlait du duc Tsai Tsé, de la famille impériale, qui, se promenant avec grâce et une dignité aisée à la tribune, s'était déclaré partisan d'une Assemblée nationale. ²

Quelques mois plus tard, il est vrai, un leader article de ce journal disait :

« On peut affirmer qu'un solide quoique impopulaire gouvernement p.230 est, en Chine, meilleur que le chaos anticipé d'une représentation populaire future ³.

À la vérité, par leurs excès, les premières organisations d'ordre constitutionnel, les conseils provinciaux et le Sénat provisoire, commençaient à désillusionner ceux-là mêmes qui avaient accueilli avec le plus de confiance leur apparition.

— L'opinion des Allemands et des Américains se ressentait naturellement du rôle d'« amis de la Chine » qu'ils avaient, les uns et les autres, assumé dans le but que nous avons indiqué plus haut. Tout était pour le mieux dans l'empire de Chine où un gouvernement

¹ Voir [La Chine et le mouvement constitutionnel](#).

² *North China Daily News*, octobre 1910.

³ *North China Daily News*, juin 1911.

Le Céleste Empire avant la Révolution

résolument progressiste préparait un peuple avide de réformes au régime constitutionnel.

Les Américains battaient même les Allemands dans cette politique tendancieuse où cependant ceux-ci sont passés maîtres. En effet, tandis que, à l'aide des organisations de « Jeunesses chinoises », créées dans les provinces par leurs missions religieuses, ils gardaient le contact avec les éléments les plus hostiles au pouvoir mandchou, ils étaient, parmi les étrangers, à Pékin, les plus fermes soutiens de la cour. Non seulement, ^{p.231} comme il a été expliqué au début de ce chapitre, ils s'étaient posés en protecteurs de la Chine contre les convoitises extérieures, mais ils en défendaient systématiquement, dans leurs organes, le gouvernement et jusqu'à ses représentants les plus compromis, tel le prince Tsing. C'est ainsi que le grand journal, le *New York Herald*, avait récemment pris fait et cause pour ce puissant personnage que le docteur Morrisson avait qualifié de grand corrupteur, dans une de ses lettres au *Times*.

On pense bien que cette opinion américaine n'était pas très sincère et faisait simplement partie du plan général adopté pour accaparer la faveur des Chinois. Si je n'en avais été déjà convaincu, un entretien que j'eus avec M. Ohl, le correspondant, à Pékin, du journal de M. Gordon Bennett, m'aurait édifié à cet égard. Mon distingué confrère m'avoua son pessimisme personnel.

— Je pense, me dit-il, qu'il y aura une Assemblée nationale dans deux ans, mais on en aura seulement la forme. Le mal vient de ce que, sauf de très rares exceptions, les « Jeunes Chinois » qui mènent le mouvement constitutionnel ne sont pas désintéressés.

Il constatait en outre, lui aussi, une recrudescence de xénophobie, mais il ne ^{p.232} croyait pas à un grand mouvement boxer auquel le gouvernement prendrait part comme en 1900.

— Il pourra par contre, estimait-il, se produire des soulèvements locaux, sporadiques, provoqués par des

Le Céleste Empire avant la Révolution

famines, par une misère extrême et par d'autres causes de mécontentement et que les mandarins s'efforceront de détourner sur les étrangers.

— Chez les Russes, on était nettement pessimiste. L'un des plus autorisés parmi eux et que sa situation contraignait pourtant à une expression plutôt atténuée de sa pensée, me déclara sans ambages que la situation était très critique. Ce qui le frappait surtout, c'était l'extension extraordinaire du sentiment anti-étranger. Cela l'inquiétait d'autant plus qu'il y voyait le résultat d'une manœuvre très machiavélique des mandarins. Il pensait que ceux-ci, se rendant compte du mécontentement extrême que leur réformisme tyrannique et squeezeur suscitait parmi les populations et envisageant la possibilité d'un mouvement de révolte, songeaient déjà, si cela se produisait, à l'utilité, pour eux, d'une intervention étrangère. Pour que cette intervention eût lieu, il fallait que le soulèvement populaire fût surtout anti-européen. De là, leur politique d'excitation xénophobe dans les provinces.

p.233 Cela peut paraître bien compliqué, mais je dois dire que cet effort des fonctionnaires pour détourner la colère du peuple sur les étrangers m'avait été signalé partout, ainsi que je l'ai déjà indiqué dans le cours de cet ouvrage.

— Les plus sévères sans contredit étaient encore les Japonais. Indice d'autant plus fâcheux que ces derniers sont certainement ceux qui, par suite de leur parenté de race et de leurs très anciennes relations, connaissent le mieux les Chinois. Parmi les nombreuses opinions japonaises rapportées par la presse de Shanghai, les deux suivantes sont particulièrement significatives :

Au mois de décembre 1900, M. Akatsuka, secrétaire du ministère des Affaires étrangères à Tokio, de retour d'un voyage d'informations en Chine, écrivait ses impressions dans le *Jiji Shimpo*. Après avoir parlé du mouvement réformiste, particulièrement au point de vue industriel, qui était le seul où on pût constater quelques résultats, il estimait

Le Céleste Empire avant la Révolution

cependant que ce mouvement n'avait pas de partisans vraiment sincères. Il les énumérait ainsi :

1° Les patriotes qui sont mus par de véritables sentiments désintéressés. Leur nombre est des plus restreints. p.234

2° Les opportunistes qui ne recherchent, dans les agitations actuelles, qu'à faire leurs propres affaires. Ce sont les plus nombreux.

3° Les avisés, qui sont généralement des lanceurs d'affaires. En excitant les esprits contre l'étranger, ils espèrent obtenir plus facilement le placement des actions pour leurs entreprises qui, sans cela, n'auraient aucun succès auprès du public.

4° Les envieux qui voudraient supplanter les Européens dans les affaires que ces derniers ont menées à bonne fin par leurs capitaux et leur énergie.

5° Les autorités locales, qui désireraient voir leur pays développer les mines et les industries pour être à même de mieux les pressurer. Ce qu'il est moins facile de faire avec les produits importés. ¹

Un article, reproduit par le *Senpao* du 23 mai 1911, était d'une observation beaucoup plus cruelle encore.

L'année prochaine, disait le journaliste nippon, sera l'année la plus mémorable pour la vieille et grande Chine. Car c'est l'année prochaine que la Chine publiera les lois constitutionnelles, les règlements de p.235 la famille impériale, les règlements des chambres législatives et les règlements des élections des représentants du Sénat et de la Cour législative.

Quand toutes ces lois et tous ces règlements, qui ont une apparence merveilleuse, auront été publiés, la Chine sera une nation constitutionnelle comme la Perse et la Turquie. Voilà une chose excellente !

Les statuts du Cabinet responsable et les règlements mandarinaux sont la base même des lois constitutionnelles. Depuis ces dernières

¹ *L'Écho de Chine hebdomadaire*, 16 décembre 1909.

Le Céleste Empire avant la Révolution

années, ces règlements ont été modifiés à plus de dix reprises. Et malgré cela, ils ne peuvent absolument produire aucun résultat. Aussi nous est-il difficile de louer la Constitution chinoise.

De plus, les innombrables lois que la Chine va mettre en usage, cette année et l'année prochaine, ne sont pas préparées sérieusement.

Le gouvernement chinois édicte beaucoup de lois, mais sans se rendre compte si ces lois peuvent être vraiment mises en pratique.

Les Chinois ont un très grand défaut, ils sont vaniteux et méprisent la réalisation. Le but du gouvernement chinois, en élaborant beaucoup de lois, n'est pas de les mettre à exécution, mais de les jeter au panier, après s'être donné une apparence de réformateur.

Ce qui est encore pis, c'est que la presse chinoise, au lieu de guider l'esprit du peuple et d'engager le gouvernement à bien établir la Constitution, attaque les nations qui sont en bonnes relations avec la Chine. Si cela continue, nous osons dire que non seulement la Chine ne pourra pas établir la Constitution, mais encore qu'elle perdra les bases fondamentales qu'elles a gardées pendant plus de quatre mille ans. p.236

— Quelle était l'attitude des Chinois eux-mêmes à l'égard de toutes ces nations ? On a vu, par ce que nous avons déjà dit, qu'elle était profondément hostile. Monseigneur de Guébriant, dans son article du *Correspondant*, le constatait en disant :

« Le xénophobisme devient chaque jour plus aigu. La Chine aux Chinois ! Cela veut dire simplement : à la porte l'étranger !

Dans la conversation avec le docteur Morrisson, dont il est question plus haut, le docteur ayant mis en doute que les Chinois songeassent à chasser les Européens de Chine, deux professeurs de l'Université de Pékin, un Anglais et un Américain, qui se trouvaient présents, affirmèrent que leurs élèves le disaient couramment.

Tandis que ce sentiment était, comme nous l'avons indiqué, provoqué surtout, dans les masses, par les suggestions intéressées des mandarins, il était dû, chez les Chinois plus éclairés de la capitale et

Le Céleste Empire avant la Révolution

des ports, aux illusions que la victoire japonaise avait mise dans leur esprit. Il y avait en outre, chez certains, et il serait injuste de ne pas le reconnaître, la crainte patriotique fort légitime de voir les puissances s'implanter politiquement en Chine, à l'abri d'intérêts industriels ou autres, comme il était arrivé en ^{p.237} Mandchourie. Un désir de ne pas déchoir aussi qui était en somme très honorable. Cette note était donnée notamment dans des articles fort vifs du *Peking Daily News*, journal officieux du Wai Wou Pou, dont l'auteur était le docteur Yen, chargé des relations du gouvernement avec la presse. Dans un de ces leaders, il était dit à propos des demandes de garantie et de contrôle formulées par les quatre puissances, dans les contrats d'emprunt relatifs aux chemins de fer et à la réforme monétaire, que cela était bon pour la Turquie au rang de laquelle la Chine ne descendrait jamais.

Quoi qu'il en soit, tous ces motifs d'irritation, joints à la vieille hostilité particulariste des Célestes, toujours vivace, contre les « diables d'Occident », aboutissaient à une xénophobie nouvelle, plus exaspérée encore que l'ancienne. Et cela contribuait à aggraver encore davantage la situation du Céleste Empire, déjà si critique à cette époque que, toutes réserves faites sur la faculté des Chinois de supporter longtemps les pires conditions d'existence, on ne pouvait plus guère échapper à une catastrophe que pour tomber dans une autre : une révolte générale ou un nouveau 1900.

@